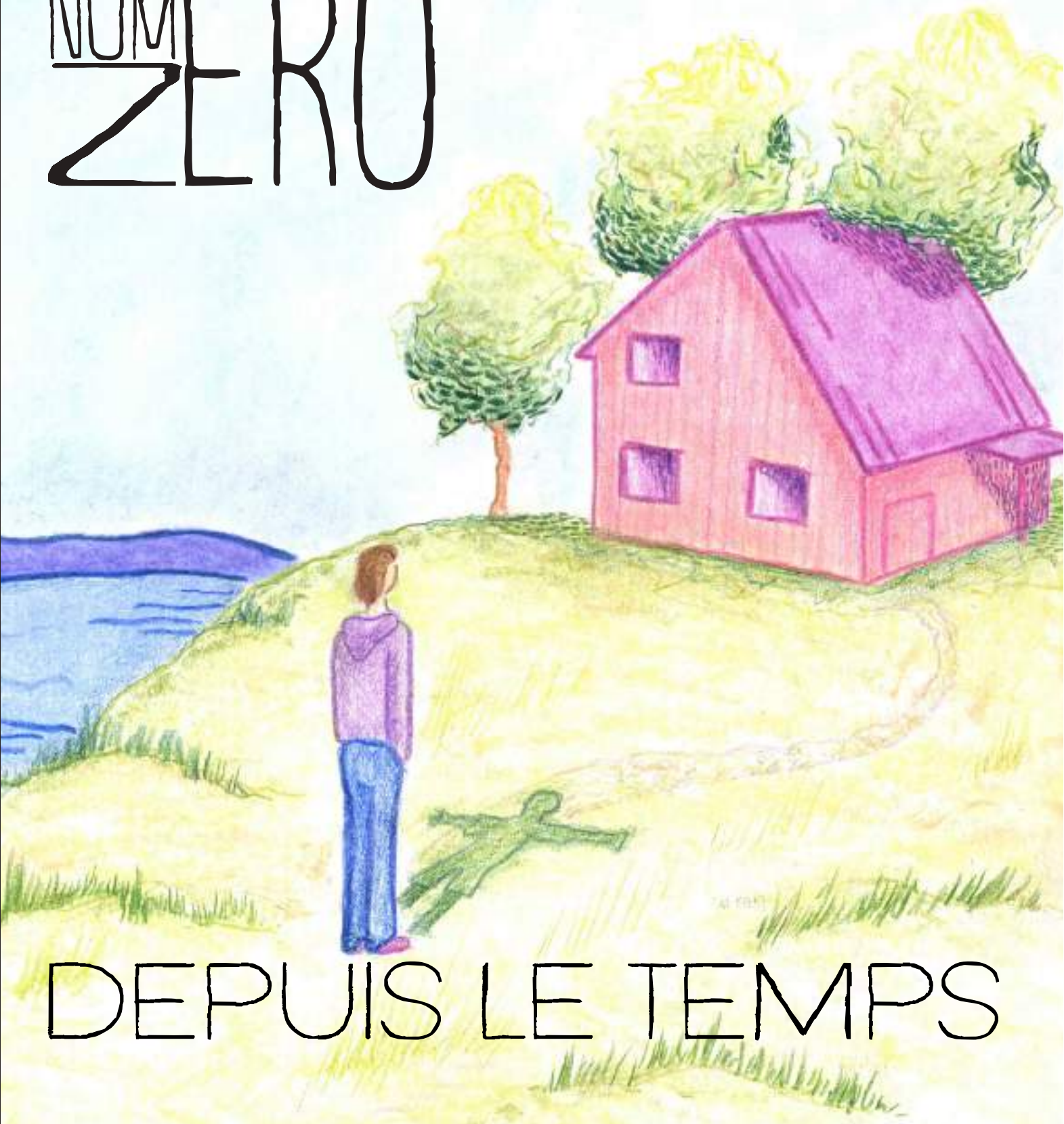


NUMÉRO
ZÉRO



DEPUIS LE TEMPS

STAGES DE JOURNALISME POUR LES 11-20 ANS



Éditorial



L'ESJ Lille propose de **découvrir le métier de journaliste en radio, télé, presse écrite et web** durant une semaine pendant les vacances scolaires !

Répartis par âge et accompagnés par un journaliste professionnel, les jeunes travaillent en rédaction constituée et réalisent plusieurs journaux télé, radio, web et presse écrite. Ils choisissent de traiter des thèmes d'actualité en éco, sport, culture, politique, société, loisir, monde, social...

Plus d'informations sur
WWW.ESJ-LILLE.FR



École supérieure de journalisme de Lille
50, rue Gauthier-de-Châtillon - 59046 Lille Cedex
03 20 30 44 00 - www.esj-lille.fr

Ils ont revisité les lieux de leur enfance. Les 56 étudiants de la 93^e promotion de l'ESJ Lille ont posé leur regard de jeune adulte sur la ville ou la région dans laquelle ils ont grandi, là où ils et elles passaient leurs vacances ou les week-ends. Bref, ce lieu marquant qui **ATTACHE** pour la vie et dont certains auteurs pensent y avoir appris tout ce qui fut plus tard constitutif de leur personnalité, comme Marguerite Yourcenar l'évoquait par exemple en parlant du Mont-Noir.

Carnet et stylo en poche, ils ont interrogé la boulangère de leur quartier, le maire de leur village, leurs parents parfois... Ils ont refait leur **CHEMIN** d'écolier, sillonné les rues de leurs « premières fois », les champs de leurs jeux d'enfants. Et ils ont surtout observé les commerces fermés, les campagnes désertifiées et tenté d'analyser ces changements. Les étudiants se sont transformés en reporters dans leur environnement le plus proche, ce qui n'est pas l'exercice le plus aisé. Et joué le jeu avec le « je », cette première personne qu'ils sont si peu habitués à utiliser dans leur apprentissage du journalisme. C'est ce regard singulier et subjectif sur **L'ÉVOLUTION** d'une société et les bouleversements géographiques, à un instant T, qui est intéressant.

Nous nous sommes inspirés de la série publiée par *Le Monde* en avril 2017 et intitulée « Ma Petite France » : les journalistes étaient retournés sur les lieux qui avaient marqué leur jeunesse pour raconter les transformations en cours avant l'élection présidentielle. Les récits de vingt-sept de nos étudiants sont publiés dans cette édition du *Numéro Zéro*. Nous vous souhaitons une belle **BALADE** dans cette France en mouvement, mais aussi, au Cambodge, au Burkina Faso et en Bulgarie.

Corinne VANMERRIS, directrice des études et Charlotte Menegaux, responsable pédagogique à l'ESJ Lille

Belle balade



LÀ-HAUT

Saint-Léger-en-Yvelines, Wissant,
Noyon, Villeneuve-d'Ascq, Salomé,
Paris Javel et Paris XIII^e

> 6-35

À L'OUEST



Saint-Brevin-
Les-Pins,
Nantes,
Saint-Nazaire,
Reugny,
Laval,
Le Gillieux

> 36-63

> 64-83

Rodez,
Ogeu-les-Bains,
Lisle-sur-Tarn,
Ussel,
Port-Barcarès




CÔTÉ SUD

PAS DE CÔTÉ

Phoum Pikar,

Sofia,

Ouagadougou



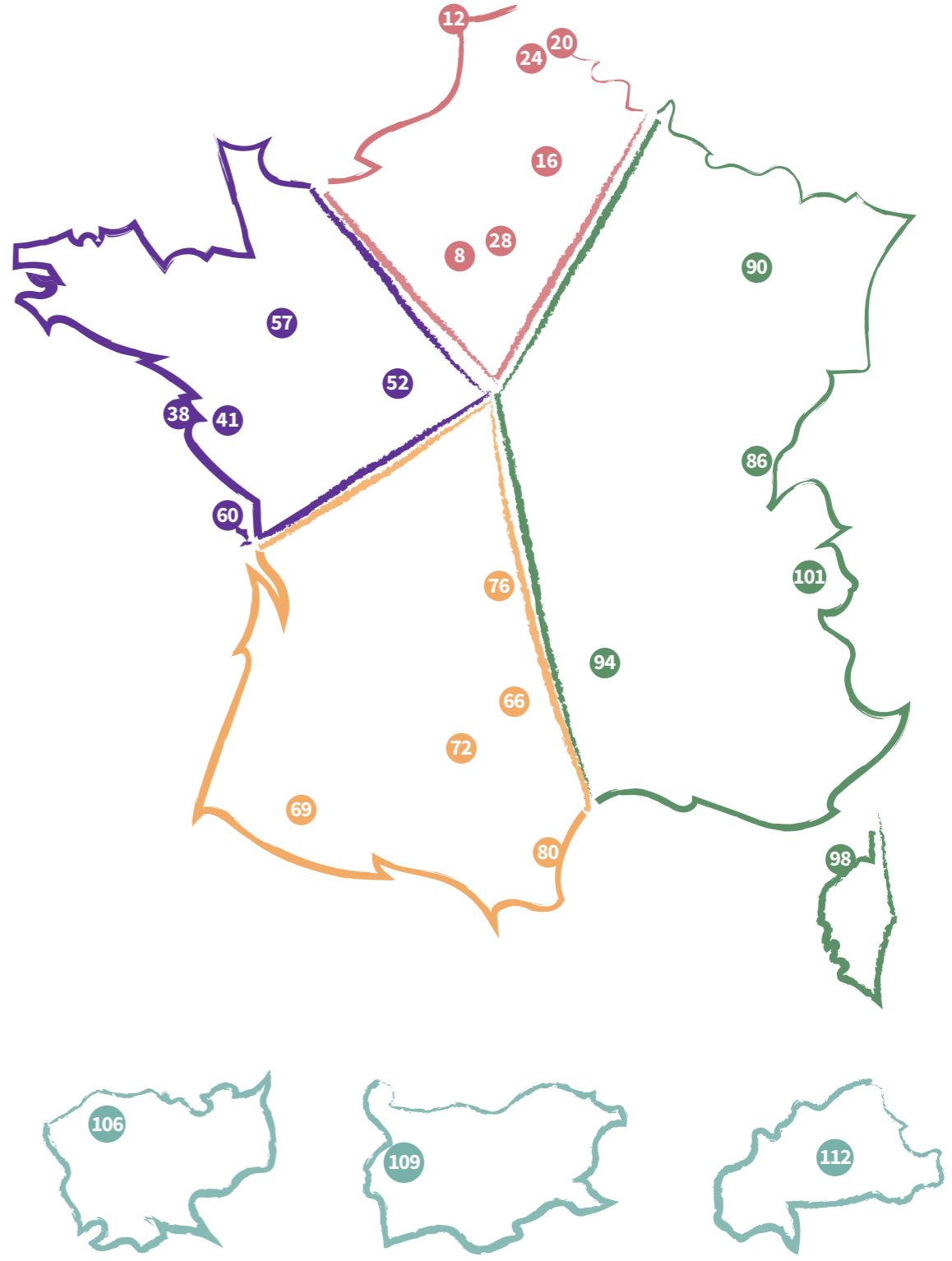
> 104-114

Sirod,
Sexey-aux-Forges,
Langogne,
L'Île-Rousse,
Bourg-Saint-Maurice

QUART EST

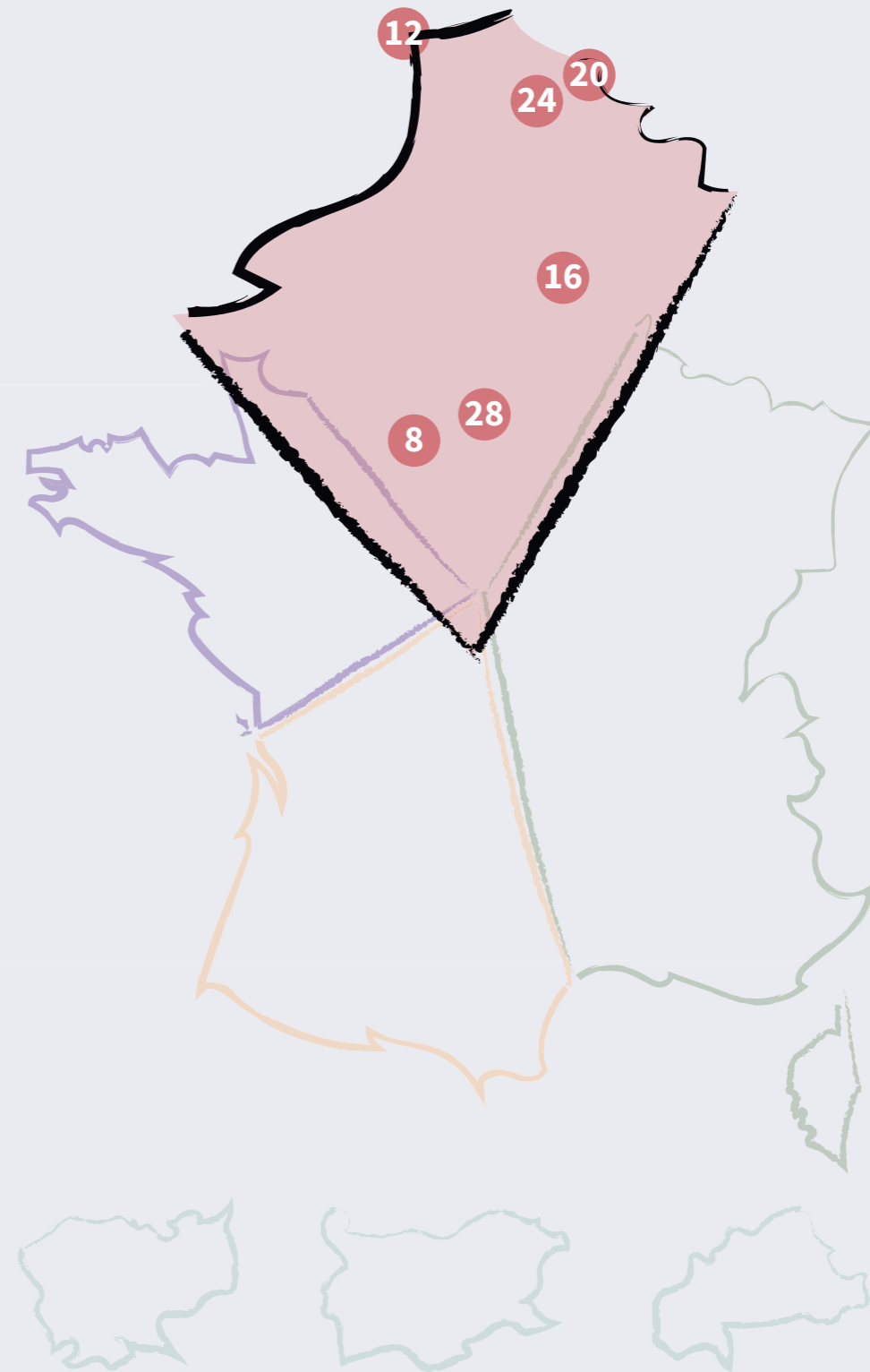
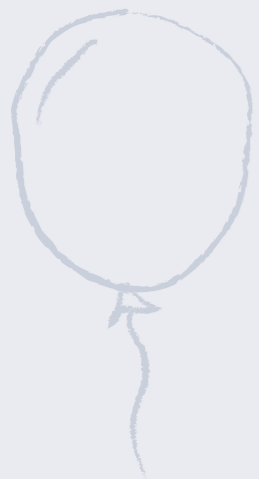


> 84-103



Là-Haut

Notre Nord s'étend des plages de la Côte d'Opale aux forêts des Yvelines. C'est là-bas, sur les terrains de tennis de « **SAINT-LIGHT** » (p. 8), que commence votre balade. Cap ensuite sur **WISSANT** (p. 12), pour constater son invisible métamorphose. À **NOYON**, dans l'Oise (p. 16), vous rencontrerez ceux que l'on ne voit qu'à la télé — et de plus en plus au second tour des élections. La route du souvenir, à **VILLENEUVE-D'ASCQ** (p. 20), vous contera celui d'une directrice d'école partie à la retraite. Entre le Nord et le Pas-de-Calais, **SALOMÉ** (p. 24) vous plongera dans la « France de l'entre-deux », qui peine à trouver sa place dans l'Histoire. Enfin, direction la Capitale. **JAVEL**, d'abord, et les coureurs du parc André-Citroën (p. 8), puis la **HALLE FREYSSINET** (p. 32), qui se transforme au rythme bruyant de la *start-up nation*.



Le village qui cache la forêt

Perdu au milieu des arbres, Saint-Léger – « Saint-Light » pour les locaux – a tout connu. La ruralité vertueuse, l'ennui périphérique, les célébrités, les moments d'histoire de la République française.

Si il ne fallait retenir qu'un bruit, ce serait celui-ci. Le « poum » d'une balle de tennis qui vient rebondir sur les cordes d'une raquette. Ce bruit, je l'ai entendu pendant quinze ans sur les terrains au bord de la Mare Gauthier, là où je m'entraînais tous les mercredis après-midi et les vendredis soir. C'est d'ailleurs le premier son que j'entends lorsque je reviens sur mes terres ce samedi du mois de septembre. À chaque fois que je rentre dans « mon petit bled », je commence par là : les tennis. Situés

à l'entrée de la bourgade, les trois terrains, surface « quick » comme on dit, sont à peine cachés derrière les buissons. Disposés sur deux niveaux, ils n'offrent qu'une seule vue. Celle de la forêt de Rambouillet, triomphante.

Parfaitement placés, ils sont la porte d'entrée idéale du village de mon enfance : Saint-Léger-en-Yvelines, petite commune nichée à quarante-cinq minutes au sud-ouest de Paris, entre Montfort-l'Amaury et Poincy-la-Forêt. Saint-Léger-en-Yvelines, c'est aussi le



L'hôtel du Chêne-Pendragon dans le cœur du village.

lieu de mon adolescence, de mes premières sorties interdites, de mes premières amours, de mes premiers échecs, de mes premières fiertés. Saint-Léger ou « Saint-Light » – surnom trouvé par mon père, publicitaire, ça ne s'invente pas – c'est l'endroit où j'ai appris à marcher, lire, où j'ai gagné mes premiers tournois de tennis, eu mon bac, passé mon permis, fumé ma première cigarette.

J'y ai passé toute ma scolarité, de la primaire au lycée. Autant de moments importants vécus dans

trois maisons différentes. Comme si cela avait été calculé. Ma première, une belle chaumière dans le quartier des Grands Coins sur les hauteurs du village. Ma deuxième, emprisonnée derrière un mur végétal fait de lierre au bout du chemin du Parc Chevalier. Ma troisième, pavillon plus moderne en plein centre au pied de l'église.

VILLAGE DE PASSAGE

Là-bas, 1 388 âmes coulent leurs journées entre école et boulangerie. Saint-Léger est de toute façon un village de passage. Le dimanche, les belles voitures de collection des Parisiens en balade champêtre défilent dans les rues. La semaine, les camions font la liaison entre la N10, à Rambouillet, et la N12, qui se rattrape sur la commune de Méré, situées de part et d'autre du village. On ne s'arrête pas vraiment à Saint-Léger, sauf pour aller casser une croûte au *Chêne-Pendragon*, l'hôtel-restaurant en plein centre juste au bord de la place du Gros Billot. Quelques fois, les soirs de week-end, des couples viennent boire un verre au *Comptoir*, juste en bas de la rue de la Harpe et en face de chez Monsieur Séné, le médecin généraliste de toute la commune. Un bar à vin tendance, ouvert dans les anciens locaux d'une boutique à la mode dans les années 1980. On peut y boire du bon « pinard » avec de la charcuterie corse, parfait pour une petit apéritif avant de dîner dans les autres villages chics des environs : Les Bréviaires, Les Mesnuls ou encore Grosrouvre. « C'était le but de l'endroit de toute manière, confie Lise Bunel, la propriétaire. Je voulais créer un espace où les gens du village, mais aussi et surtout les gens de passage puissent s'arrêter, boire un coup et repartir. » Quelques commerces et puis s'en va : la traversée continue.

Cette apparente quiétude a tout de même connu quelques soubresauts à travers l'histoire. Saint-Léger a déjà fait la Une de tous les journaux du pays. Un certain 30 octobre 1979. Ce jour-là, un ministre de la République, le ministre du Travail Robert Boulin est retrouvé mort, tôt le matin, par les gendarmes de Montfort L'Amaury. Son cadavre gît la tête ●●●

●●● dans l'eau dans l'étang Rompu, sur le terrain de la commune. Marc, Léodégarien – c'est ainsi que l'on nomme les habitants de Saint-Léger – s'en souvient encore: « Je me rappelle cette matinée à cause du bruit. J'habite en haut de la grande rue qui mène vers Montfort et les sirènes m'ont réveillé et n'ont fait que retentir. C'est seulement quand j'ai allumé la télévision que j'ai compris ce qui se passait à quelques encablures. Saint-Léger était devenu le cœur névralgique d'une France sous le choc. »

Aujourd'hui, on ne connaît toujours pas avec précision les causes de la mort du ministre. Sa lettre de suicide est-elle authentique ? Son autopsie a-t-elle été trafiquée ? Qui avait intérêt dans le milieu politique de l'époque à le faire tomber ? Ce fait-divers a des répercussions aujourd'hui encore, presque quarante ans plus tard. L'hiver dernier, une jeune fille a été retrouvée noyée dans 50 centimètres d'eau, juste au bord de l'ancien lavoir à la mare Gauthier. Tragique coïncidence pour un village pourtant paisible et accueillant.

CÉLÉBRER L'EUROPE

Plusieurs célébrités ont posé leurs valises à Saint-Léger-en-Yvelines. Je me rappelle encore, enfant, marcher jusqu'au grand portail bleu ciel de la maison de Florent Pagny, voisine de la mienne. Le soir, en rentrant de l'école, je me mettais sur la pointe des pieds pour tenter d'apercevoir la Ferrari du chanteur. Plus loin, dans un autre quartier, Les Petits Coins, les boîtes aux lettres dévoilent des noms connus : Mélanie Georgiades, alias Diam's, le coureur automobile Jacques Laffite ou l'ancien ministre de la Transition écologique Nicolas Hulot et sa maison en rondins de bois. Mais Saint-Léger ne se distingue pas seulement

grâce à ses faits-divers rocambolesques ou ses personnalités. « Saint-Light » est aussi un village tourné vers l'international.

L'histoire est connue de tous les habitants : en 1993, un couple de Britanniques tombe en panne devant la mairie du village en pleine fête de la Saint-Jean en juin. Ce soir-là, la retraite aux flambeaux traditionnelle illumine les

rues dans la chaleur estivale. Les deux touristes, surpris et agréablement étonnés par cette animation, décident d'assister à la fête plutôt que de réparer leur voiture. L'ambiance léodégarienne leur plait tellement qu'une fois rentrés dans leur village

du Sussex, Turners Hill, à une heure de Londres, ils convainquent leur maire de réfléchir à un possible jumelage. Six mois plus tard, les deux bourgades sont liées et une association est créée. « C'est notre façon à nous de célébrer le sentiment et la fierté d'être européen », commente le maire Jean-Pierre Ghibaudo, en poste depuis 1995. « La preuve que cela marche, avec ou sans Brexit, nos amis anglais continuent de nous rendre visite tous les mois de septembre. Notre petit village rural est finalement au cœur des valeurs européennes », sourit-il. Depuis 2006, Saint-Léger est aussi jumelée avec une petite ville toscane : Marliana.

COMME DE BONS PÈRES DE FAMILLE

« Rural. » Jean-Pierre Ghibaudo n'emploie pas ce mot par hasard car depuis vingt-trois ans, c'est l'identité qu'il veut donner à son village. Aujourd'hui, la majorité des habitants travaille dans le tertiaire. Banques, assurances et entreprises d'informatiques, souvent basées à Saint-Quentin-en-Yvelines, à quelques kilomètres. La commune est plutôt jeune : 44% des habitants ont entre 30 et 60 ans et sont pleinement

“ Mon combat au quotidien est paradoxal : maintenir le caractère rural de la commune tout en évitant qu'elle ne s'endorme. ”

JEAN-PIERRE GHIBAUDDO,

MAIRE DE SAINT-LÉGER-EN-YVELINES



L'entrée du village de Saint-Léger-en-Yvelines.

dans la vie active, seulement 6,9% des Léodégariens sont au chômage. L'export de cette force active dans les grands pôles d'activité alentours rend plus difficile le maintien d'une activité locale: « Je me bats tous les jours pour que l'emploi et les services de proximité restent dans Saint-Léger et pour éviter que cet endroit devienne un grand dortoir, explique le maire. Quand je suis arrivé il y a un peu plus de cinquante ans, il y avait deux boulangeries, trois bouchers, un épicier, et même sept cafés-restaurant. Mon combat au quotidien est paradoxal, mais, de fait, très excitant : maintenir le caractère rural de la commune tout en évitant qu'elle ne s'endorme. Quand mes collègues maires apprennent qu'en 2018, Saint-Léger c'est deux médecins, un chirurgien dentiste, un hôtel, un restaurant, un bureau de poste, 21 associations pour 1 400 habitants, ils ne me croient pas », insiste fièrement M. Ghibaudo, même si son regard trahit l'inquiétude liée à la situation économique. Le gouvernement a décidé ces derniers mois de baisser

les dotations de l'État pour boucler son budget et éviter de creuser le déficit public. Résultat, « on gère la commune comme de bons pères de famille ». Les emplois aidés eux aussi sont passés à la trappe. Les seize employés municipaux doivent alors remplir leur mission avec toujours moins de moyens. « Pour l'instant, on peut encore voir venir mais si ça continue, il va bien falloir qu'on ferme des services publics comme la Poste qui nous coûte trop cher », confirme Olivier Faivre-Duboz, l'adjoint aux finances.

Et les courts de tennis ? « Eux ne bougeront pas, estime mon ancien entraîneur, Xavier Andrieux. Le club représente un vivier de talents et un formidable endroit où se mêle chaleur sociale et combativité sportive. » Me voilà rassuré. La prochaine fois que je reviendrai, le bruit de la balle sera toujours là, à l'endroit même où la forêt commence et semble ne jamais se terminer.

Harold GRAND

Invisible métamorphose

Wissant est une timide commune de la Côte d'Opale, nichée dans la baie des Deux-Caps. Un coin de mer figé dans le temps où les souvenirs remontent au premier regard.

Chaque arrivée dans ce village côtier du Pas-de-Calais a son petit rituel. Les bagages sont posés à la va-vite dans la maisonnette de famille, dont l'odeur réconfortante de renfermé signe le début de vacances. Un regard dans le frigo, une clé dans la poche et il est l'heure de descendre à pied vers la plage toute proche. Les souvenirs du chemin pentu sont gravés dans la roche : le portique bleu au fond du jardin, la voisine postée devant chez elle à regarder les voitures passer, les champs jaunes de colza, le pont en pierre sous lequel passent les oies, les odeurs de moules-frites à l'approche du centre-ville. Il ne reste qu'un pas pour atteindre la digue et le dauphin blanc sculpté dans la roche qui indique la voie de la mer aux visiteurs en tong. Aussitôt enfourché, mon kart mécanique se fraie un chemin parmi eux. La blancheur jaunie des façades du bord du mer tranche avec les tuiles bleu turquoise

Ce sont des morceaux de métal cachés dans le sable et ils sont très dangereux.

MES PARENTS

des bâtisses en amont. Elles ne s'aperçoivent qu'en explorant les petits chemins, que j'ai déjà parcourus mille fois.

Wissant est de ces lieux qui ne changent pas. Un hameau de pêcheurs coincé entre deux falaises calcaires sur la Côte d'Opale, avant de se transformer en station balnéaire, « le site des Deux-Caps ». Même si le Gris-Nez et le Blanc-Nez sont prisés en période estivale, la ville ne compte qu'un millier d'habitants à l'année, autant qu'en 1851. Ici, les saisonniers sont des habitués en quête d'air iodé et d'aventure dans les dunes du Nord. À n'en pas douter, la teinte vert-marron de l'eau de la Manche peut attirer certains touristes. Mais c'est surtout la promesse d'un quotidien dont on sait qu'il ne sera pas troublé.

En soixante-dix ans, seules les pipes aux becs des marins ont disparu du littoral. Les documentaires d'époque visibles sur cassette dépeignent les mêmes ruelles, les mêmes vieux, les mêmes commerces. On note à peine l'innovation majeure de ces dernières années : une fête foraine installée au cœur du village une poignée de jours au mois d'août. Une nouvelle cacophonie lumineuse que la municipalité voit d'un mauvais œil. Le maire lui

préfère ces marchés emplis de bonbons, de poulets rôtis et de tartes aux pruneaux que les badauds s'arrachent deux fois par semaine. À défaut d'autres activités, nous avons la mer.

Dans mes premiers étés loin de l'école, je n'aspirais qu'à bâtir des forteresses imprenables par les vagues.



Sur le long du littoral, des blocs de bétons émergent des vagues à chaque marée, seule trace visible des affres de la Seconde Guerre mondiale.

Seules de rares évacuations de la plage, pour en extraire de mystérieux objets, perturbaient ma créativité. « *Ce sont des morceaux de métal cachés dans le sable et ils sont très dangereux* » entendait-on régulièrement, mes cousins et moi. De quoi attiser la curiosité de tout jeune chasseur de trésors.

TÉMOIGNAGES DE GUERRE

Existait-il un lien avec ces immenses blocs de béton aspirés par les marées, de l'autre côté de la digue ? Nous n'avions pas le droit de nous aventurer dans les entrailles de ces « rochers » prêts à s'effondrer d'un instant à l'autre. Les parents prenaient le temps de répondre aux interrogations insistantes. Il y était

question de la guerre, d'Allemands, de l'occupation. Les mots « obus » ou « blockhaus », découverts plus tard en cours d'histoire, sont devenus concrets à mes yeux.

Je prenais régulièrement le temps de rendre visite à la voisine, lorsqu'elle s'installait sur le pas de sa porte. Juchée sur son fauteuil à trois roues, Marie – amputée des jambes il y a des décennies – tenait un volant pour la conduire dans ses couloirs. Mais son sourire ridé et son éternelle robe à fleurs en faisaient une personne fascinante et intimidante. Avec mes découvertes, je n'avais pas résisté à lui demander le « pourquoi » de son état. « *J'ai vécu la guerre ici tu sais* », m'avait-elle lancé. « *Pendant le débarquement, des chars* ●●●

●●● ont traversé Wissant dans des scènes de liesses. » Du haut de ses 10 ans en 1944, Marie s'élance sur un char canadien pour fêter leur arrivée. « J'ai glissé et l'un des chars m'a écrasé les jambes par accident. » Ce n'est qu'à cet instant que je pris conscience du prix qu'il avait fallu payer, à deux reprises, pour cette quiétude chère aux habitants.

Mon grand-père a rapidement noté mon intérêt pour l'histoire locale des deux guerres mondiales. M'amenant un jour dans un bunker reconverti en musée, il m'a dévoilé tous les détails de cette période. Les obus par milliers, déterrés et aujourd'hui entreposés

Les Allemands s'attendaient à un bombardement des Alliés depuis l'Angleterre, et ont fait des écoliers des boucliers humains.

MA GRAND-MÈRE

près des équipements militaires d'époque. La raison d'être des blockhaus, leurs meurtrières rivées face à l'Angleterre. Le mur de l'Atlantique, dont une parcelle barre encore la route aux touristes vers la plage. Les couloirs étroits et mal éclairés de l'exposition en ont fait l'un des musées les plus saisissants que j'ai visité.

Tout aussi incollable, ma grand-mère a gardé en mémoire nombres d'anecdotes transmises de bouche-à-oreilles. « Un jour, les Allemands ont appelé les enfants de l'école primaire de la commune à sortir jouer sur les blockhaus », explique-t-elle par téléphone. « En réalité, ils s'attendaient à un bombardement des Alliés depuis l'Angleterre, et ont fait des écoliers des boucliers humains. Les Anglais ont renoncé au bombardement. »



Sur la plage de Wissant, les touristes profitent du soleil et du vent.

On raconte qu'un sous-marin allemand d'époque repose encore dans la baie de Wissant au fond de l'eau, visible du ciel à marée basse. Elle me cite aussi un documentaire d'Arte de 1988, intitulé *Je ne dirai rien*. Il décrit l'histoire de deux soldats allemands à Wissant, alors occupée. Subsistent de leur passage des peintures de leurs villes natales dans un café de la commune. La réalisatrice a entrepris de retrouver l'un des soldats et de l'amener « Chez Hedwige », pour y revoir avec émotion son œuvre. Un demi-siècle plus tard, les images tapissent

encore les murs du troquet et racontent silencieusement le passé.

Certains blockhaus autrefois cachés dans les fourrés sont devenus accessibles ces dernières années. Le sable a mangé les ronces qui dissimulaient ce trésor aux intrépides enfants. C'est l'autre visage de la côte Atlantique, un changement invisible à moins d'en comparer les images à vingt ans d'écart. Et tout à coup, un craquement dévoile brutalement ce changement aux yeux de tous. La digue surplombant la mer subit les caprices du temps.

En 2007, elle se fracture sous les vagues. L'érosion ne rapproche pas seulement les dunes des habitations, elle pompe le sable jusque sous nos pas. Et sous son propre poids, le macadam du bord de mer s'affaisse, emportant avec lui les souvenirs de promenade. Reste une plaie béante de 500 mètres maladroitement colmatée de roches, le temps de réunir les fonds de reconstruction : 6 millions d'euros. La précédente digue avait tenue cinq ans. Car les plages s'allongent, les vents se font plus forts et alimentent le phénomène à grande échelle.

SUR LA PLAGE

Une aubaine, à bien ou à tort, pour les amateurs de planche à voile et de kitesurf. Les disciplines sportives ont connu un essor fulgurant en quelques décennies dans la baie. Les jours de vents violents, une marée d'ailes et de cerfs-volants vient colorer le ciel de la Manche. À l'inverse, la mer est maintenant dépossédée des couleurs qui la parsemaient. Les Flobards, barques larges et courtes envoyées pêcher le cabillaud et la dorade, ont disparu. Caractérisés par leurs teintes de bleu, de rouge et de jaune, ils font désormais partie du passé de la commune. Des décennies durant, les marins venaient vendre sur la place leurs prises à peine sorties de l'eau. Les derniers ont plié bagage pour Boulogne-sur-Mer en 2016. La tradition est devenue une fête : chaque mois d'août, les Flobards conservés prennent le large le temps d'une journée et teintent à nouveau le littoral.

Aujourd'hui, le portique de la maison n'est plus bleu. Marie est décédée en octobre 2015 à l'âge de 80 ans. Mon grand-père, six mois plus tard. La digue a été rebâtie, plus esthétique et accessible aux personnes handicapées. Un jeune homme est décédé en 2011 après avoir plongé d'un blockhaus et, par sécurité, ceux présents sur la plage ont tous été détruits. Le dauphin blanc écaillé indique toujours la voie vers l'Angleterre. Wissant n'a jamais autant changé.

Clément POLYN

Le sentiment d'abandon

La cité de l'Oise a marqué l'Histoire de France, mais l'Histoire l'a oubliée. Noyon a vu ses usines et ses commerces mettre la clef sous la porte, engendrant une peur du déclassement.

La cathédrale où furent sacrés Charlemagne et Hugues Capet.

Je me suis habitué à deux types de réactions, lorsqu'on me demande d'où je viens. La Picardie. Certains ignorent l'existence même de ce territoire, d'autres ont l'esprit rempli de clichés sur le Nord de la France. Parfois, je suis un brin vexé qu'on méconnaisse ma région. Mais cela ne m'a jamais empêché d'en rester fier. Le Nord-Pas-de-Calais et la Picardie, ce n'est pas si différent : c'est la même région, après tout. Rien ne vaut pourtant cette sensation de retrouver ses terres lorsque je descends du train à « la gare aux betteraves ». Un drôle de surnom pour la gare TGV Haute-Picardie, mais ici tout le monde l'appelle ainsi. Construite au milieu de nulle part, elle est entourée par des champs de betteraves à sucre.

Si le nom de ma cité natale est tombé dans l'oubli, son histoire est doublement millénaire. Je raconte souvent avec fierté qu'elle possède l'une des premières cathédrales gothiques de France, aussi haute que Notre-Dame de Paris et ses 69 mètres. C'est ici aussi qu'est né Jean Calvin, le réformateur, dont la maison natale est devenue un musée. Des cars entiers de touristes originaires de Corée du Sud, pays où le protestantisme est en plein développement, débarquent toutes les semaines pour la visiter. Ils ressortent du musée le sourire aux lèvres, alors que les habitants eux-mêmes passent devant sans le voir, souvent ignorants de leur propre héritage.

La ville de Noyon a beaucoup changé au cours des dernières années. La population s'est retrouvée confrontée à des difficultés économiques, avec 26,5% de chômeurs en 2015, et à une paupérisation grandissante. En 2015, 31,1% des habitants vivent sous le seuil de pauvreté : c'est 17% de plus que la moyenne nationale. Quand j'étais à l'école primaire, les différences entre les élèves se ressentaient déjà. Certains, comme moi, venaient de la rue principale du quartier, composée de pavillons où habite la classe

moyenne. D'autres venaient du quartier Saint-Blaise, à la population moins favorisée, et souvent issue de l'immigration. Cet écart n'a fait que se creuser quand je suis arrivé au collège, puis au lycée.

Comme beaucoup d'autres villes moyennes, le centre-ville de Noyon s'est vidé. Sur la rue de Paris, principale artère du centre, on compte davantage de panneaux « À louer » que de magasins encore ouverts. Les petits commerces indépendants ont commencé à fermer. Même SFR et Orange ont baissé le rideau pour ne conserver que leur boutique à Compiègne. La faute, sans doute comme ailleurs, à une zone commerciale en pleine expansion depuis plus de vingt ans, à l'extérieur de la ville.

LES CHEMINÉES NE FUMENT PLUS

Commerces, usines, hôpital, caserne... Depuis quinze ans, tout ferme à Noyon. Quand j'étais petit, la ville comptait de grands noms de l'industrie française :

Jacob Delafon, Bahl-

sen, Brezillon, Rigida.

Les uns après les autres, ils ont tous fermé leurs portes. Premier choc en 2006. L'usine Jacob Delafon, où travaillaient près de 300 salariés, met fin à ses activités. Les bâtiments ont été rasés jusqu'à voir disparaître

leurs célèbres cheminées. Le terrain n'est désormais qu'une friche où plus rien ne pousse. L'usine Rigida, elle, a eu de la chance dans son malheur. Elle n'a pas été rasée, mais tombe lentement en ruines, comme un souvenir du glorieux passé industriel de la ville.

En 2008, deuxième choc : le Régiment de Marche du Tchad, une section de l'Armée de Terre, est muté en Alsace. Installé depuis 1997 à Noyon, 1200 personnes y travaillaient, militaires et civils confondus. Du jour au lendemain, la ville s'est vidée : les salariés du régiment et leurs familles comptaient pour près d'un dixième des 14 000 habitants de la commune. ●●●

Rien ne vaut cette sensation de retrouver ses terres lorsque je descends du train à la gare aux betteraves.

●●● Ici, tout le monde connaissait quelqu'un qui travaillait au « RMT ».

Exemple parfait de ces petites villes qui ont subi les effets des crises successives des trente dernières années, Noyon n'est pas non plus épargnée par la désertification médicale. L'hôpital a fini par fusionner avec celui de Compiègne et aujourd'hui, seule reste la chirurgie ambulatoire. La maternité qui m'a vu naître a aussi disparu. Conséquence assez sinistre, l'état-civil dans le magazine de la ville ne compte plus aucune naissance. Uniquement des décès.

EN TERRAIN CONQUIS

Ce triste panorama laisse un sentiment d'abandon au sein de la population. Ce n'est sans doute pas pour rien que le Front national – ou plutôt Rassemblement national comme on doit l'appeler désormais – fait de si bons scores. À Noyon, voter FN n'a rien de choquant. Plus jeune, il me paraissait normal de voir les flammes bleu et rouge accéder à chaque second tour. J'ai baigné au cœur de sympathies frontistes, au sein même de ma famille. Le 21 avril 2002 n'a donc pas vraiment été une surprise. Jean-Marie Le Pen avait déjà obtenu 25,5% au premier tour, soit neuf points de plus qu'au niveau national. Son accession au second tour n'est que la suite logique des choses. L'extrême droite est ici dans l'un de ses bastions historiques. Dans l'imaginaire de beaucoup de Français, avant la présidentielle de 2012, le Front national n'était qu'une réalité lointaine, comme incapable d'accéder aux plus hautes fonctions. Pourtant, avant même ma naissance, le parti avait déjà trouvé son électorat dans le nord-est de l'Oise. Dès 1986, à la faveur de l'introduction de la proportionnelle, le Noyonnais envoie Pierre Descaves à l'Assemblée nationale. Il devient l'un des 35 députés frontistes. Ici, on vote plus pour la personne que pour son étiquette politique. Cet ancien membre de l'Organisation de l'armée secrète,

est une figure locale éminemment respectée. A tel point qu'en 1995, lorsqu'il se présente aux municipales, il obtient plus de 48% des suffrages. À 205 voix près, Noyon aurait eu un maire frontiste.

L'extrême droite a su trouver les mots pour parler aux Noyonnais, de plus en plus effrayés par un déclassement. Les slogans du mouvement frontiste trouvent un écho tout particulier auprès de la population. « Tout pour défendre la France et les Français d'abord ! Pour vivre en paix chez nous. Pour que ça change vraiment ! », pouvait-on lire sur les tracts

de Pierre Descaves lors des législatives de 2002. Quinze ans plus tard, le programme est toujours le même : « Plus que jamais, défendre la France ». Sur les routes de l'Oise, on croise régulièrement des portraits de Marine Le Pen, collés sur les piliers d'un pont ou sur des postes de transformation. Comme si elle nous saluait en disant « Bienvenue chez nous ».

À Noyon, voter FN n'a rien de choquant. Plus jeune, il me paraissait normal de voir les flammes bleu et rouge accéder à chaque second tour.

traits de Marine Le Pen, collés sur les piliers d'un pont ou sur des postes de transformation. Comme si elle nous saluait en disant « Bienvenue chez nous ».

CES GENS QU'ON NE VOIT QU'À LA TÉLÉ

Si le Front national est chez lui à Noyon, c'est grâce aux Guinot — l'autre famille du parti. Michel, le père en charge de la formation des nouvelles recrues, a repris les rênes avec son fils Laurent, et sa belle-fille, Mylène Troszczyński, députée européenne. Plus jeune, j'ignorais leur rôle au sein du FN. J'ai le souvenir qu'à chaque soirée électorale, le rituel était le même — il existe d'ailleurs toujours. Dans la salle de réception du Chevalet, la médiathèque de la ville, Michel Guinot s'isole pour passer un coup de téléphone. Au bout du fil, la cheffe du parti à qui il annonce ses résultats. J'étais impressionné de savoir qu'il connaissait la famille Le Pen, ces gens qu'on ne voyait qu'à la télé.

Noyon a été étudiée par George Wharton, dans son ouvrage *Vanished halls and cathedrals of France*, en 1917.



Tous les Noyonnais ne sont pas prêts à accepter la présence du Front national. Certaines soirées électorales étaient particulièrement tendues au point de nécessiter l'intervention de la police. Aujourd'hui, la dédramatisation aidant, les sympathisants n'ont plus peur de s'afficher publiquement. Mais si on ne s'en prend pas aux piliers historiques du parti, malheur à ceux qui ont osé changer de camp. Claude Sadin, ex-communiste, est souvent qualifié de « traître » depuis qu'il a rejoint les rangs frontistes.

Malgré les fermetures d'usines et de commerces, l'optimisme est permis à Noyon. Quelques boutiques installées dans le centre-ville résistent avec

l'aide de la mairie. Les locaux laissés vides par les industriels disparus sont repris petit à petit par de nouvelles entreprises. Le Canal Seine-Nord, qui sera construit aux portes de la ville, arrive à grands pas. Un projet porté par la députée LREM de la sixième circonscription de l'Oise, Carole Bureau-Bonnard. Encore première adjointe en mai 2017, elle a été élue première vice-présidente de l'Assemblée nationale. À Noyon, les habitants accueillent la nouvelle avec espoir : une Noyonnaise dans les hautes sphères devrait permettre de faire entendre la ville.

Damien COTTIN



© Tristan Bronchart

À Villeneuve-d'Ascq, le départ en retraite de la directrice de l'école Picasso a changé beaucoup de choses.

L'école Pablo-Picasso regrette sa directrice

À Villeneuve-d'Ascq (Nord), dans mon école, les élèves de maternelles et de primaires sont rassemblés. En 2017, lorsque la directrice est partie, l'école a perdu un morceau de son âme.

J'avais 6 ans lorsque j'ai quitté la ville bitumée de Creil, dans l'Oise, remplie de HLM, dont mes parents n'étaient pas friands. C'était même un euphémisme. Alors qu'une maternité se trouvait dans la ville, je ne suis même pas née à Creil. Mes parents ne voulaient pas voir cette ville mentionnée sur mes papiers officiels, « elle avait très mauvaise réputation ». En fait, ils l'aimaient tellement peu que je vivais et que j'étais scolarisée chez mes grands-parents la semaine. D'abord à Abbeville, dans la Somme puis à Fos, dans le Val-d'Oise. Alors, quand je suis arrivée à Villeneuve-d'Ascq, en

CP, j'ai découvert une ville toute neuve, métropolitaine, avec de la verdure, en périphérie d'une grande métropole. Une ville née en 1970 de la fusion d'Ascq, Annappes et Flers-lez-Lille. Une ville qui, elle, jouissait d'une très bonne réputation. Tellement, qu'au fil des années, mes parents ont tout fait pour y rester, et pour que je puisse y faire mes études. Dix-sept ans après notre emménagement, ils y vivent toujours.

Villeneuve-d'Ascq héberge au total 23 écoles. Mais, deux se trouvaient à moins d'un kilomètre de la gendarmerie où mon père venait d'être muté : l'école Pablo-Picasso et l'école Jacques-Prévert. Elles sont situées dans le quartier résidentiel des Près, à quatre kilomètres du fameux parc du Héron. Bien loin du dynamisme des autres quartiers de Villeneuve-d'Ascq, comme celui de l'Hôtel de Ville et son centre commercial V2 ou de la Cousinerie et ses commerces, Les Près n'a pour seuls points attractifs que le plus grand magasin Decathlon de France, une station de métro et des cabinets médicaux. Le gros de la population du quartier vient de la caserne Sénepart, gendarmerie qui accueille 450 familles, et près de 1 000 personnes. Mutations professionnelles chez les militaires oblige, les habitants diffèrent d'une année sur l'autre.

QUARTIER IDENTIQUE

Je n'ai jamais vraiment su ce qui a fait pencher la balance en faveur de l'école Picasso, très certainement des « on dit » chez les gendarmes. Ce choix a eu un impact considérable sur ma vie. C'est là que j'y ai rencontré mes meilleurs amis. Des repères dans ma vie qui, plus de dix ans après ma sortie de l'école, sont toujours là. C'est aussi là que j'ai croisé le chemin de Colette, directrice de l'école et mon institutrice de CM2, qui a, sans aucun doute, marqué ma scolarité.

Quand je repasse dans le quartier de mon enfance, rien ou presque, n'a changé. Un cabinet de kiné-

“
Quand je repasse devant Picasso, ce qui me frappe, c'est l'absence de la Volkswagen jaune poussin.”

sithérapie, un restaurant et quelques lotissements sont venus compléter le paysage. Même mon école, située rue du Pavé Bleu, n'a pas changé. La petite place devant Picasso, où j'attendais patiemment mes parents est toujours la même : deux arbres, quelques

pavés gris et roses, des piquets pour empêcher les voitures d'y stationner et une grande grille bleu ciel pour protéger l'école d'intrusions. La petite boulangerie où j'allais chercher mes goûters a été remplacée par une sandwicherie. La coiffeuse et l'esthéticienne sont toujours là, quelques rides en plus, et le local d'à côté

reste désespérément vide. Plusieurs commerces ont bien essayé de s'y installer, mais sans succès. Quand je repasse devant Picasso, ce qui me frappe, c'est l'absence de la Volkswagen jaune poussin. Depuis 2017, l'automobile colorée manque dans le paysage de l'école. Anodin ? Pas du tout.

LE DÉPART EN RETRAITE

Elle marque l'absence de Colette, partie en retraite en 2017. Elle enseignait à l'école Pablo Picasso depuis 1973 et en était sa directrice depuis 1979. L'amour qu'elle portait à ses élèves, sa pédagogie et sa gentillesse ont marqué des générations d'enfants... et de parents. Pour ma mère, Colette « représentait l'école Picasso. Elle était attentionnée avec tout le monde et avait tout le temps un mot gentil. Elle connaissait le nom de chaque famille alors qu'il y avait plusieurs centaines d'enfants scolarisés ». Aujourd'hui encore, Colette se souvient de tous ses élèves. Dix, vingt-cinq ou même quarante ans après, elle se rappelle de leur prénom et leur personnalité.

Une étude conduite par un professeur québécois montre que la relation entre un élève et son instituteur est l'un des facteurs clefs de la réussite scolaire, et ce d'autant plus chez les jeunes enfants. Colette a mis sa vie au service de la réussite de ses élèves, en les poussant toujours à se dépasser, et les ●●●

●●● entraînait vers le succès. Elle m'a fait découvrir la section européenne anglais de mon collègue, m'assurant que j'avais les capacités pour l'intégrer. Après quatre années en section européenne au collège Molière, j'ai pu rentrer en Section internationale britannique au lycée International Montebello de Lille, et obtenir un baccalauréat avec option internationale. Si Colette n'avait pas cru en moi, dès le CM2, mon parcours aujourd'hui serait bien différent.

LA ROUTE DU SOUVENIR

Chaque année, dès que l'occasion se présentait, je remettais les pieds à Picasso. Au début, je profitais des fêtes d'école de Tristan, mon frère sept ans plus jeune que moi, pour y retourner. Quand il est devenu trop grand pour que je puisse l'utiliser comme prétexte, j'ai continué à y aller. D'abord, pour le travail. J'étais animatrice en centres aérés pour la mairie de Villeneuve-d'Ascq l'été, et je me suis retrouvée, à quelques reprises, dans mon école primaire, notamment pour le déjeuner à la cantine les jours de centre. Certains dimanches, aussi, je les ai passés à dépouiller les bulletins de vote des élections dans le réfectoire vert de Picasso.

Au collège et au lycée, Violeta, Juliette, Axel et moi avons été séparés. Violeta est la nièce de Colette, ce qui nous autorisait certains passe-droits. Au lycée, nous y passions des journées entières, à la fin de l'année scolaire, c'était notre rituel. Comme une route du souvenir, nous nous arrêtions à des endroits qui nous avaient marqués pour nous remémorer nos meilleurs moments. Nous aimions retourner dans notre classe de CM2, celle qui nous a le

plus marquée. À l'époque, les couvertures des livres que nous avions lus remplissaient les murs. Sur la porte, une feuille permettait de s'inscrire aux activités du midi. Sur une des faces du tableau, le classement des meilleurs investigateurs de la classe. En compétition, nous devions solutionner *Les enquêtes de John Chatterton*, un livre pour enfants rempli de petites histoires où il fallait trouver le coupable.

Souvent aussi, notre route du souvenir s'arrêtait dans la cour de l'école, au sol marqué par des jeux d'enfants : marelle, dessins à la craie, figures en peintures.

Au fond, une haie de troènes empêchait les curieux de regarder ce qui s'y passait. En son centre, une butte de terre accueillait de vieux et grands arbres. Cet espace de récréation, mi-verdoyant mi-bitumé, permettait à notre imagination de se dérouler sans fin : chaînes

de massage, après-midis passées à faire la roue et l'équilibre sur l'herbe fraîche, échanges de cartes Pokemon, histoires avec nos Petshop...

Parfois, nous retournions dans la salle vidéo. Avec sa moquette verte, ses fauteuils abîmés par le temps et ses nombreux bancs, elle nous permettait de nous détendre : *Le Pôle Express* ou encore *RRRrrrr!!!* nous

“ Je pense n'avoir jamais rencontré un tel niveau d'écoute et d'empathie. ”

RACONTE MON PÈRE



© Camille Bronchart



© Camille Bronchart

Axel, Juliette, Violeta et moi, nous nous sommes rencontrés à Picasso. Dix ans après, rien n'a changé.

occupaient pendant les pauses déjeuner. Chaque année, c'était comme si nous avions utilisé une machine à remonter le temps... Personne ne voulait que ça s'arrête.

LA FIN D'UNE ÉPOQUE

Pourtant, en 2017, il a fallu tourner la page. Définitivement. La décision de Colette de partir en retraite n'avait rien de soudain, mais elle n'en était pas moins brutale. Après des années à se consacrer à l'école, elle n'avait plus le choix : la retraite était obligatoire. Celle qui n'a jamais eu d'enfants a donné tout son amour à sa famille et à ses élèves. Et, avec son départ, l'école a perdu son âme.

Colette a toujours été bienveillante. Plus jeune, mon frère a eu du mal à gérer le passage entre les grandes étapes de sa scolarité et la transition de la Grande section au CP n'a pas été simple. Colette a été là et a aidé à ce qu'elle se fasse en douceur. « *Colette est investie au plus haut point, raconte mon père. Je pense n'avoir jamais rencontré un tel niveau d'écoute et d'empathie. Elle a cette faculté à faire face à toutes les situations avec une sérénité déconcertante que j'ai toujours admiré.* »

Depuis son départ, beaucoup de familles la regrettent, et l'école a perdu de son attractivité. Pour certains

parents d'anciens élèves, ce départ change la donne, comme pour mes parents : « *Nous avons eu l'impression que l'école ne serait plus jamais la même.* » Aujourd'hui, Colette s'occupe comme elle peut : jardinage, tricot, confitures, documentaires... Elle ne peut s'empêcher de repasser à l'école, parce que tout le monde le sait : Picasso a laissé un vide dans son cœur.

Depuis l'arrivée du nouveau directeur, l'école commence peu à peu sa mue. Depuis septembre 2017, elle dispose de son blog en ligne, le « Picablog », où maîtres et maîtresses racontent certains événements de leurs classes. Lorsque j'étais à la place des élèves, nous avions un bon vieux magazine papier, le *Picamag*, qui paraissait une fois par trimestre.

Quand je passe devant l'école Pablo Picasso de Villeneuve-d'Ascq, je ne peux m'empêcher de me sentir un brin nostalgique. C'est plus qu'un souvenir d'enfance, j'y ai vécu des histoires pour une vie. J'y ai surtout tout gagné : apprendre à accepter et à embrasser la différence, toujours faire mon possible pour inclure ceux qui ne le sont pas forcément. C'est aussi là que j'ai appris que les vraies amitiés pourraient toujours résister aux obstacles. Je mesure ma chance, d'être allée dans cette école, chaque jour, le sourire aux lèvres.

Camille BRONCHART

Le jour du départ en retraite de Colette. Une page se tourne à l'école Picasso.



La France de l'entre-deux

© Noémie Leclercq

À l'entrée de la commune. Quand je pense à Salomé, c'est cette image que j'ai en tête.

Dans les Weppes, territoires ruraux du nord de la France, Salomé est une petite commune comme il en existe tant. Ni signe distinctif, ni histoire particulière.

En venant de Lille, un peu d'autoroute au milieu des champs puis, au rond-point avant Lens, la première sortie. C'est là que se trouve Salomé, à la lisière du Pas-de-Calais, où commence le département du Nord. Dans mon rétroviseur, j'aperçois encore au loin des montagnes noires, quand ma voiture dépasse le panneau d'entrée de la commune. Mes mains devenues moites se resserrent autour du volant. Je ne sais pas à quoi je m'attendais.

Sans doute qu'à 10 ans, l'âge auquel j'ai déménagé, on ne se rend pas compte de tout ça. La lourdeur du vide ambiant me tombe dessus sans crier gare. Dans les rues désertes du village, le passé « silicosé » me saute au visage à coup de « rue Emile-Zola » et autres « place Jean-Jaurès ». Comme s'il ne fallait absolument pas s'en défaire. Comme si le présent ne valait pas mieux. Nous ne sommes pourtant plus dans le bassin minier à proprement parler, mais il faut croire que le charbon imprègne le territoire comme le vin tache le tissu. Ou bien ce sont les alentours des coronas, qui, assommés par la banalité de leur histoire locale, s'arrogent un passé qui ne leur appartient pas. La commune où j'ai grandi atteint à peine les 3 000 âmes dans les grandes années — 2 970 au dernier recensement. Un cœur de village de 5,3 kilomètres carrés dans les Weppes, entre la Lys et la

Deûle. Enclavée entre les terrils au sud, l'agglomération lilloise au nord et la Flandre à l'est. Comme coincée entre les champs de pommes de terre et ceux de « chicons » qui finissent en gratin à la cantine. Un village comme il en existe des dizaines d'autres par ici.

Pas un seul lotissement n'a pris possession des parcelles de terre qui bordent le village, pour la plupart en jachère. Les terrains à bâtir sont pourtant recherchés dans les Weppes — assez rurales pour prétendre habiter à la campagne, mais assez proches de la ville pour bénéficier de ses commodités. Les maisonnettes en briques rouges, parfois peintes en blanc, sont toujours bien alignées. Les haies taillées, les trottoirs étroits. Les rues se suivent, silencieuses, et en tout point semblables à celles que j'ai connues la décennie dernière.

PORTE-À-PORTE

Tout est là. Intact. Immobilable. Au 3, rue Marcel Derrick, des roses trémières grimpent, irrégulières, sur la façade. Mon père les avait plantées lorsque nous y habitions. Elles sont toujours là. Seul changement : une pelouse, si bien tondue qu'elle semble synthétique, à la place des pâquerettes qui fleurissaient devant la maison de Rachel, notre voisine de l'époque. Mon tout premier deuil.

Il faut croire que l'honnêteté journalistique et la froideur des faits poussent ma plume à être plus acerbe que ma mémoire. Salomé m'évoque surtout la médiathèque accolée à l'école primaire où je passais mes samedis matin, les bonbons de la boulangerie au coin de ma rue et les cache-cache dans les champs auxquels mes parents doivent leurs premiers cheveux blancs. Sans oublier les Halloween où tous les enfants du village déambulaient, tantôt citrouille, tantôt fantôme, au milieu des maisons décorées pour l'occasion. La générosité des Saloméens se comptait en brouettes de bonbons. Marion, amie d'enfance deve-

nue aide-soignante dans la métropole lilloise, me remet les idées en place : « On devait avoir 13 ou 14 ans la dernière fois qu'on a fêté Halloween à Salomé. Enfin qu'on a essayé : souviens-toi, plus personne ne faisait ça, même pas les petits vieux du lotissement. » On avait alors quitté le village depuis quelques années, chacune à la suite d'un changement professionnel côté paternel. De passage chez le grand-père de Marion, qui lui vivait toujours à Salomé, et sans doute par nostalgie, nous avions tenté notre chance et promis « des bonbons ou un sort » à quelques villageois. Nous nous sommes rapidement découragées devant nos besaces vides et les portes fermées.

Je refais le chemin, emprunté tant de fois, qui sépare « ma » maison de celle d'Hugo, qui n'y habite plus depuis des années. Les cache-cache dans les champs, c'était son idée. Ses parents ont quitté Salomé pour s'installer dans une commune voisine. Lui est allé vivre quelque temps au Portugal avant de revenir

en France, dans la métropole lilloise. « J'ai franchement aucune idée de quand je suis allé à Salomé pour la dernière fois... » Je l'entends soupirer au téléphone. « Je ne vois plus personne de là-bas, j'en suis triste. On a vécu de superbes années ! »

On faisait plein de choses pour l'école, on s'est dit qu'on pourrait faire pareil pour le village.

RURAL, MAIS PAS TROP

Nos parents étaient très amis. Je les revois faire du porte-à-porte ensemble, juste avant les élections municipales de 2002. Ils faisaient partie de « Salomé pour Tous », une liste de gauche dissidente du Parti socialiste. Quand je lui demande ce qui l'a poussé à s'engager à Salomé à ce moment là, mon père se souvient : « Ça a commencé chez les parents d'élèves. On faisait plein de choses pour l'école, on s'est dit qu'on pourrait faire pareil pour le village. » La politique pour les gens. Loin de toute prétention et de jeu de pouvoir, imagine-t-il à l'époque. En 2014, Pierre Canesse, qui se revendique sans étiquette, est élu maire face au candidat socialiste. « Ma politique, c'est de tout faire ●●●

●●● pour que les Saloméens se sentent bien chez eux. » Il veut préserver « l'esprit village », c'est pourquoi il refuse que des lotissements s'installent sur les terrains aux abords de la commune. Cent-quatorze logements sociaux vont pourtant voir le jour en 2019, dans le centre du village, « mais ce ne seront pas des tours de béton », promet le sexagénaire.

Avec un taux de chômage légèrement supérieur à la moyenne, la commune est plutôt pauvre. La mine du maire se renfrogne : « Je vois des gens dans la détresse. Depuis 2014, les demandes d'aide au CCAS [Centre communal d'action sociale, nldr] ont doublé. » Côté économie, le village se trouve, selon lui, dans une situation intermédiaire et des temps meilleurs sont à venir. M. Canesse l'assure : 2000 emplois devraient être créés en 2019 par le géant du commerce en ligne Alibaba, qui a lui eu autorisation d'installer 100 000 mètres carrés d'entrepôts dans la commune. Des travaux sont également en cours pour couvrir tout le territoire en fibre optique : Salomé est en pleine transition numérique.

LOIN DE LA « FRANCE INSTAGRAM »

Celui qui prône « l'esprit de famille » dans sa politique locale parle beaucoup de l'enfance, de l'école. « C'est par là que passera le changement. » L'école élémentaire Pierre-Mendès-France surplombe une petite place, pile au centre du village. La grille est toujours vert pomme et les éternels marronniers toujours à côté du préau. La fierté de la municipalité se trouve à l'intérieur : « On a installé des tableaux numériques dans chaque classe. » L'école est bien grande pour une si petite commune. Mais Salomé est de plus en plus jeune, ce qui fait le bonheur du maire : « Au lendemain de la rentrée de septembre, on a dû ouvrir une classe de CP supplémentaire à cause des inscriptions tardives. »

Pierre Canesse voit au moins une bonne raison de briguer un second mandat : la rénovation de l'école primaire désormais achevée, il faut s'occuper de la maternelle adjacente.

Quelques rues plus loin, à côté du monument aux morts, un panneau en bois précise « Square Arnaud-



La maison n'a pas changé, les roses trémières plantées par mon père sont toujours là.

Beltrame ». Si je n'ai rien contre le patriotisme, je doute que le lieutenant-colonel décédé lors d'un attentat en mars 2018 à Carcassonne ait un jour mis les pieds à Salomé. Début septembre, un « artiste graffeur » couvrira d'une fresque « sur le thème de la paix » la palissade en ciment qui délimite le parc, explique le journal local. Comme s'il fallait remplir le vide, à tout prix. Autour, des friches ont remplacé le CocciMarket, qui avait lui-même remplacé le Shopi où mes copains de classes et moi nous fournissions



© Noémie Leclercq

en cartes Panini. Seule la « baraque à frites » est toujours là, désormais ornée d'un paravent en Plexiglas. On est bien loin de la France qui, dans mon autoradio, débat de l'utilité de Bach pour sauver l'humanité. Rien à voir non plus avec la « France Instagram », rurale mais mignonne, dont les clichés participent de la célébrité en ligne des Parisiens d'adoption, de retour en Creuse ou en Provence pour les vacances. Pas de marché bio, mais pas de centre commercial qui dépeuple le centre-ville non plus. De toute façon, ledit centre-ville se résume au parking devant l'ensemble scolaire et à un PMU. C'est la France « ni-ni ». Ni la ville, ni totalement la campagne. Ni pauvre, ni riche, bien que plus pauvre que riche. La France immobile. Je quitte Salomé une seconde fois. Perplexe. Rien n'a changé, pourtant je ne reconnais pas mon village.

“ Je quitte Salomé une seconde fois. Perplexe. Rien n'a changé, pourtant je ne reconnais pas mon village. ”

Au rond-point, première sortie : Lille, le Nord, la ville. De l'autre côté, Lens, le Pas-de-Calais et les terrils.

Un reportage sur les terrils du Pas-de-Calais m'offre l'opportunité de prendre de la hauteur. Une visite de la base du 11/19, du nom des anciens puits de mine, à Loos-en-Gohelle : les monts jumeaux que l'on distingue au loin en arrivant à Salomé. Deux guides déroulent l'histoire du schiste qui salit nos chaussures. Arrivés au sommet, la carte du pays s'étale sous nos yeux : les Weppes à

nos pieds et un peu plus loin, Lille. « On a pourtant toujours l'impression qu'il y a un monde entre la ville et nous... »

La remarque d'un des participants fait réagir les autres. Certains affirment n'être jamais allés dans la capitale des Flandres.

Je demande où se trouve Salomé. Un des guides pointe du doigt un petit tas de maisons, pile entre Lille et nous. La commune fait partie de la MEL, la Métropole européenne de Lille.

Je n'en savais rien. Moi aussi, à l'époque, j'imaginai qu'il y avait un monde entre la ville que je connais maintenant par cœur et nous. Ma grand-mère a elle toujours vécu dans les Weppes. Elle me confirme que les gens d'ici ne connaissent pas Lille. « Du moins, de mon temps c'était comme ça. Maintenant, avec les trains, ça doit être différent. »

Noémie LECLERCQ

Si Javel m'était conté...



© Illustration : Alexandre Aflalo

Situé là où se dressait autrefois la première usine de l'empire Citroën, le parc André-Citroën est désormais l'un des plus grands espaces verts de la ville de Paris.

Qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige, que le jour se lève ou qu'il se couche, qu'ils aient les pieds plats ou voûtés, ils sont là, inlassablement. Les coureurs du parc André-Citroën sont une constante, sans laquelle ce lieu perdrait de son sens. Ils courent, haletant, transpirants, suffoquant, à travers la végétation unique de ce jardin immense qui borde la Seine. Ils courent le long de ses arbres,

de ses fleurs, passent devant ses serres abritant des spécimens précieux, croisent ses marmots en bas âge qui font vivre les jardins d'enfants, ses cadres qui viennent engloutir un sandwich entre deux réunions, gambadent à côté de ses collégiens qui fuient l'école et de ses petits vieux qui profitent juste d'un moment de calme. Ils courent, après on-ne-sait-quoi, fuient on-ne-sait-qui, si bien que le tapotement soutenu de

leur foulée s'est fondu au bruit de fond naturel de ce parc qui, bien que très fréquenté, n'aurait besoin pour vivre que de lui-même. Le quartier de Javel, avant que les 24 hectares du parc André-Citroën ne viennent s'y installer entre la fin des années 1980 et le début des années 1990, n'a pas toujours été rythmé par le bruissement des feuilles et la respiration forte de ses joggeurs du ●●●

●●● dimanche. Si l'on n'est pas trop pressé lorsqu'on traverse la grande pelouse centrale du parc, qui descend directement sur les quais de Seine, on remarque une plaque accrochée à un muret : « Si Javel m'était conté ». Elle retrace la chronologie de ce petit bout de Paris, grand comme un quart du XV^e arrondissement, de la création de l'eau de Javel (et oui) à l'ouverture du parc en passant par la naissance d'un grand nom de l'industrie française – vous l'aurez deviné – Citroën.

DES MUNITIONNETTES AUX VOITURES

1915, la Grande Guerre bat son plein.

Les arsenaux d'État ne pouvaient faire face seuls aux besoins de munitions. L'industriel André Citroën, qui avait déjà installé sa fabrique d'engrenages à chevrons non loin de Javel, quai de Grenelle, constate au front le manque d'artillerie dont souffrent les forces françaises. Alors que d'autres usines, comme Peugeot, ont déjà été transformées en fabriques de munitions pour contribuer à l'effort de guerre, il propose de monter de toutes pièces une grande usine, destinée à la fabrication d'obus. Citroën achète un immense terrain inoccupé, non loin de la voie de chemin de fer, avec le rêve d'en faire plus tard une usine de voitures. Avec ses économies et une première commande du ministre de l'Armement, il fait ériger l'usine sur une vingtaine d'hectares et promet d'en faire sortir entre 5 et 10 000 obus de 75 mm chaque jour. L'usine de munitions de Citroën est une référence, à la fois en termes de cadences et de modernité : si le travail est réalisé à la chaîne, pour une productivité maximale, Citroën offre à ses employés de nombreux avantages encore peu répandus au début du XX^e siècle. Infirmerie, coopérative, pouponnière, cantine, sanitaires, Citroën est soucieux du bien-être de ses 13 000 « munitionnettes », ses ouvrières de guerre. Dans le contexte d'un conflit qui s'enlise, il développe en parallèle

“
**Arrive la fin
de la guerre.
24 millions d'obus
sont sortis
des usines Citroën,
qui peuvent entamer
leur mue.**

avec plusieurs ingénieurs les prototypes de la torpédo 10 HP Citroën type A, une voiture bon marché qui peut être fabriquée en grande série.

Arrive la fin de la guerre. 24 millions d'obus sont sortis des usines Citroën, qui peuvent entamer leur mue. Le rêve de Citroën se réalise en 1919, quand la première usine de la marque éponyme voit le jour. La Citroën type A est un succès immédiat : le groupe grandit, évolue, et c'est tout le quartier de Javel qui prend vie au rythme des machines et des crissements de pneus. Trois usines composent le parc industriel de Citroën le long du quai de Javel :

Javel, Gutenberg et Saint-Charles, du nom des rues qu'elles longent, et ces usines réunissent 25 000 travailleurs à leur apogée en 1934, un an après l'agrandissement de l'usine. Le quartier est populaire, à forte influence communiste. Logements sociaux, cafés et hôtels germent tout autour de l'usine pour attirer la population ouvrière : en 1960, on compte 17 cafés sur les 74 numéros de la rue Sébastien Mercier, proche de l'usine. Arrive la Seconde Guerre mondiale : comme beaucoup d'usines dans la zone d'occupation allemande, Citroën voit son activité fortement ralentie mais ne se transforme pas, comme en 1915, en usine de fabrication d'obus.

Jusqu'à la fin des années 1970, cette usine prospère. Puis vient le temps de la désindustrialisation. Le prix de l'immobilier parisien flambe, la pollution explose : fabriquer des voitures dans Paris n'est plus possible. Les usines commencent doucement à délaisser la capitale pour la banlieue proche ou la province. Il est grand temps pour Citroën de quitter Javel. D'abord destinée à la vente à des groupes privés, la vingtaine d'hectares de Javel est finalement rachetée par l'État, qui ne veut pas voir à Javel le développement d'un autre quartier d'affaires tout en hauteur, comme ce fût le cas au Front de Seine où plusieurs tours étaient déjà sorties de terre. La ville de Paris rachète le tout

pour 375 millions de francs, légèrement en-dessous du prix du marché. L'usine ferme en 1978, le siège social en 1983 : Citroën quitte Javel et laisse derrière lui un quartier à reconstruire.

L'HÉRITAGE DE CITROËN

En 1979, la ville de Paris crée la Zone d'aménagement concerté (Zac) Citroën-Cévennes – la rue des Cévennes étant située juste au-dessus de l'usine – englobant le terrain de l'ancienne usine et ses alentours, une petite zone d'industrie et de logements vétustes. La ville de Paris voulait un projet qui ne bouleverserait pas l'équilibre du quartier, comme pour le Front de Seine. Tout est repensé pour créer une vie à la place de l'industrie avec logements, écoles, hôpital, bureaux. L'idée de créer un lieu de vie autour de ce parc, là où se trouvait autrefois l'usine, s'impose rapidement.

Loin de couper avec son héritage de dynamisme industriel, le quartier accueille aussi les sièges sociaux de Canal+, France Télévisions, du groupe de télécommunication Eutelsat, et même les nouveaux quartiers généraux du ministère des Armées, inaugurés à Balard, juste en dessous du parc Citroën, en 2015. Les rails du tramway ont remplacé ceux de la gare SNCF. Javel a changé d'ère, s'est adaptée à son temps, s'est un peu embourgeoisée, mais a gardé un attachement tout particulier à Citroën et à son histoire. Une histoire présente, dans des détails, dans les vies des personnes qui ont déménagé, voire grandi, dans les quelques 220 000 mètres carré de nouveaux logements qui investissent le quartier.

C'est là, à quelques mètres de ce parc, que j'ai grandi sans vraiment soupçonner l'histoire du lieu. J'avais 2 ans lorsque nous sommes arrivés rue de la

“
**Javel a changé d'ère,
s'est adaptée
à son temps, s'est un peu
embourgeoisée,
mais a gardé
un attachement
tout particulier à Citroën
et à son histoire.**

Montagne de la Fage, l'une des rues créées après le démantèlement de l'usine. Je suis allé en maternelle à l'école Gutenberg, qui jouxte la partie nord du parc, dont les jeux pour enfants et le petit terrain de foot ont été usés par des générations de gamins galopants comme moi. Puis j'ai suivi ma scolarité primaire à l'école Saint-Charles, créée dans le cadre de la Zac. J'ai obtenu mon brevet au collège André-Citroën, à l'angle des rues Balard et Saint-Charles, à deux pas du *Bistrot d'André* et du parc du même nom où, passé l'âge des jeux d'enfants, je me précipitais après les cours avec mes amis (le parc, pas le bistrot).

UNE NOUVELLE AIRE, UN NOUVEL AIR

Les travaux du parc ont commencé en 1986, pour combler le vide laissé par l'usine Citroën, et se sont achevés en 1992, trois ans avant ma naissance. Imaginé par deux architectes (Patrick Berger et Jean-François Jodry) et deux paysagistes (Gilles Clément et Allain Provost), le parc est pensé comme une succession de jardins thématiques, ayant chacun leur ambiance, leur esthétique et leur composition botanique propres.

Depuis 1999, un grand ballon captif, posé en plein milieu de l'immense pelouse centrale du parc, à quelques mètres de la Seine, emmène les curieux ou les touristes – et ceux qui n'ont pas le vertige – observer Paris à 150 mètres d'altitude. Depuis

2008, le ballon est même utilisé par Airparif, l'association de surveillance de la qualité de l'air en Île-de-France. Chaque jour, pendant qu'il transporte ses passagers, le ballon veille aussi sur la santé des Parisiens et donne la qualité de l'air en temps réel en s'illuminant en rouge, en orange ou en vert. Le même air que respirent, chaque jour, les insatiables joggeurs du parc André-Citroën.

Alexandre AFLALO

La halle Freyssinet au rythme du quartier

Depuis l'appartement familial parisien, j'ai toujours eu pleine vue sur cette grande halle de béton et de pollution. Toujours là, malgré les coups de pelles, elle raconte l'histoire d'un quartier en pleine mutation.



La halle Freyssinet en novembre 2018.

J'ai emménagé au 133 rue du Chevaleret, dans le XIII^e arrondissement de Paris, le 1^{er} novembre 1996. J'avais 2 ans. Folle histoire d'amour de ma famille avec le coin ou pas, nous y sommes toujours restés. Très longtemps, je n'ai appréhendé le quartier qu'avec des surnoms.

« *La sorcière* », c'était la boulangerie de la rue Charcot, qu'on appelait comme ça depuis que la vendeuse m'avait arnaqué 2 euros quand j'avais 8 ans. Mon école primaire était surnommée « *l'école blanche* », pour la distinguer de sa rivale « *l'école rouge* », qui se trouvait en vis-à-vis sur la même place Jeanne d'Arc, habillée de ses briques ocre. Et puis, il y avait « la » Sernam. C'est ainsi que mes parents désignaient la halle en face de chez nous. Un mot répété machinalement pendant toute mon enfance.

DE CHANTIER EN CHANTIER

En 1970, le Service national des messageries (Sernam) voit le jour comme un service intégré de la SNCF. Après trente glorieuses années à transporter colis et bagages dans toute la France, il est rétrogradé au rang de filiale de la SNCF en 2002, avant d'être privatisé en 2005, vendu au financier franco-américain Walter Butler.

Pendant une dizaine d'années, toutes les nuits, on entendait les paquets valser, les travailleurs s'apostropher au son des rails qui grinçaient sous le passage des wagons alourdis. Ce « *vacarme* », comme l'appelle ma mère, n'a jamais quitté le quartier. Après la privatisation, la foule a succédé

“ La halle Freyssinet a toujours résisté à l'envahisseur. Un rocher au milieu de l'océan des tumultueux travaux qui transfiguraient et transfigurent toujours le quartier. ”

aux travailleurs nocturnes, avec des défilés de mode, des fêtes d'entreprises comme Canal + ou encore des manifestations pour la Nuit Blanche. « *Il y a toujours eu du bruit, toujours des travaux, et notamment la nuit* », raconte ma mère, excédée par le cycle infernal de l'activité nocturne de notre vis-à-vis. « *“La” Sernam, les travaux de recouvrement des voies, la construction des immeubles alentour, la rénovation de la halle. On n'y échappe jamais.* »

Cette halle de la rue du Chevaleret, la halle Freyssinet, a toujours résisté à l'envahisseur. Un rocher au milieu de l'océan des tumultueux travaux qui transfiguraient et transfigurent toujours le quartier. Le bâtiment ferroviaire, situé à deux pas de la gare d'Austerlitz, naît en 1929. L'ingénieur français Eugène Freyssinet érige le monument en béton précontraint (un béton compressé), sa marque de fabrique. Classé depuis 2012 à l'inventaire des Monuments historiques, la structure de la halle, et notamment l'architecture de ses voûtes, a été préservée malgré les vagues de travaux successives.

En 2012, « la » Sernam fait faillite. « *Une fenêtre de tir pendant laquelle on n'a plus eu de bruit* », se souvient ma mère en riant. Jaune. Très vite, les projets se bousculent. Un centre commercial, le nouveau palais de justice... Il faut dire que depuis l'arrivée de Jérôme Coumet à la mairie du XIII^e arrondissement, en 2007, le ton est au réaménagement, avec une ambition : que le quartier devienne vivant. ●●●

●●● Un projet dans la lignée de Jacques Toubon, ancien maire de l'arrondissement, qui voulait en faire le nouveau boulevard Saint-Michel. Rien que ça.

Bientôt, je n'ai plus rien vu de ma fenêtre, que des échafaudages, des grilles, des grues. Comme dans un jeu de construction, les immeubles se sont empilés, masquant peu à peu le cinéma MK2, au loin, un bout de la BNF, et toute l'avenue de France.

En 2013, après le rachat temporaire du site par la mairie de Paris, la halle Freyssinet est acquise par Xavier Niel, fondateur de l'opérateur mobile Free. Le chef d'entreprise a tout compris. Le quartier est en pleine mutation, les bars et restaurants pour les « hipsters parisiens » se multiplient dans la rue du Chevaleret et l'avenue de France. Le quartier de la gare d'Austerlitz devient le repère huppé de la nuit parisienne tandis que les immeubles d'entreprises sortent de terre à une vitesse fulgurante.

UNE HALLE SUR LES RAILS DE SON ÉPOQUE

À chaque fois que je retourne dans l'appartement familial, c'est une nouvelle façade qui vient masquer la vue de mon enfance.

« Quand j'étais petite, je voyais le quartier comme un village, avec l'école, les commerces, l'église, ma maison et les gens que je connaissais », relate Lucie, mon amie d'enfance, qui vit dans le quartier depuis presque vingt-cinq ans.

« Et puis, ça s'est beaucoup développé, avec les transports d'abord: la ligne 14 et la station Olympiades, le tram, etc. Maintenant, il y a plein de bureaux, du monde partout. Évidemment, la Station F, avec toutes les start-up, attire beaucoup de jeunes et a incité les bars et les restaurants à s'installer. »

La Station F. Dernière mutation en date de la halle Freyssinet, décidément passée par toutes les mues

possibles. Cet incubateur géant de start-up est inauguré le 29 juin 2017 par le tout nouveau président de la République, Emmanuel Macron. Comme un symbole. La halle est entrée dans son temps, révolutionnée par son concept d'open-space géant. À l'intérieur demeurent en éléments de décoration des wagons désaffectés, comme pour rappeler que le cœur du bâtiment, le cœur du quartier, n'a pas encore disparu.

UN QUARTIER D'EMPRUNT?

Plus grand campus de start-up au monde, plus grand restaurant d'Europe, la halle Freyssinet ne fait pas les choses à moitié. À défaut des colis et des bagages, c'est désormais un énorme transit d'humains qu'elle génère. Salariés, fêtards du soir, promeneurs du samedi ou familles du dimanche, le bâtiment draine des centaines de personnes par jour, dans ses lieux de travail, de détente, et surtout de restauration.

Le restaurant italien *La Felicita*, appartenant au groupe Big Mamma, a ouvert ses portes en mai 2018, dans l'espace « chill » de Station F, langage hype imposé par le lieu oblige. Avec son millier de

places, il se revendique comme le plus grand restaurant d'Europe.

Il règne désormais dans mon quartier un brouhaha incessant qui s'élève de cette terrasse géante installée en bas de mon immeuble.

Et un air d'hypocrisie ambiant également,

alors que des lampions colorés et des tables en bois peuplent l'établissement, faisant croire à tous que le XIII^e arrondissement demeure ce petit village dans la ville.

Résignés, les habitants du quartier en viennent presque à regretter les sons des pelleuses. Depuis l'ouverture du complexe, l'amicale de la rue du Che-



© Mossot / C.C. 3.0.

En mars 2011, la halle Freyssinet s'apprête à être classée à l'inventaire des Monuments historiques.

valeret regroupe les riverains en colère. « Le fait de faire vivre un quartier, je n'ai rien contre. Mais ne pas prendre en compte les nuisances sur les riverains, c'est scandaleux. Surtout que l'argument des élus est ridicule, ils proclament qu'ils croyaient que ça ne marcherait pas. Un maire est pourtant censé connaître les implantations dans son quartier », s'échauffe ma mère quand elle évoque le sujet.

Coups de fil à la police la nuit, lettres à la mairie, à la préfecture, au restaurant: tous se mobilisent pour défendre leur vie de quartier et leur sommeil. Une réunion récente avec les acteurs impliqués a redonné de l'espoir aux riverains, qui entendent bien obtenir des aménagements. « La queue devrait se faire de l'autre côté de la rue, là où il n'y a pas de logements. Et puis les employés ont accepté de ne plus faire leur cri de guerre le matin ni de traîner après la fermeture », résume une habitante du quartier, à moitié ironique.

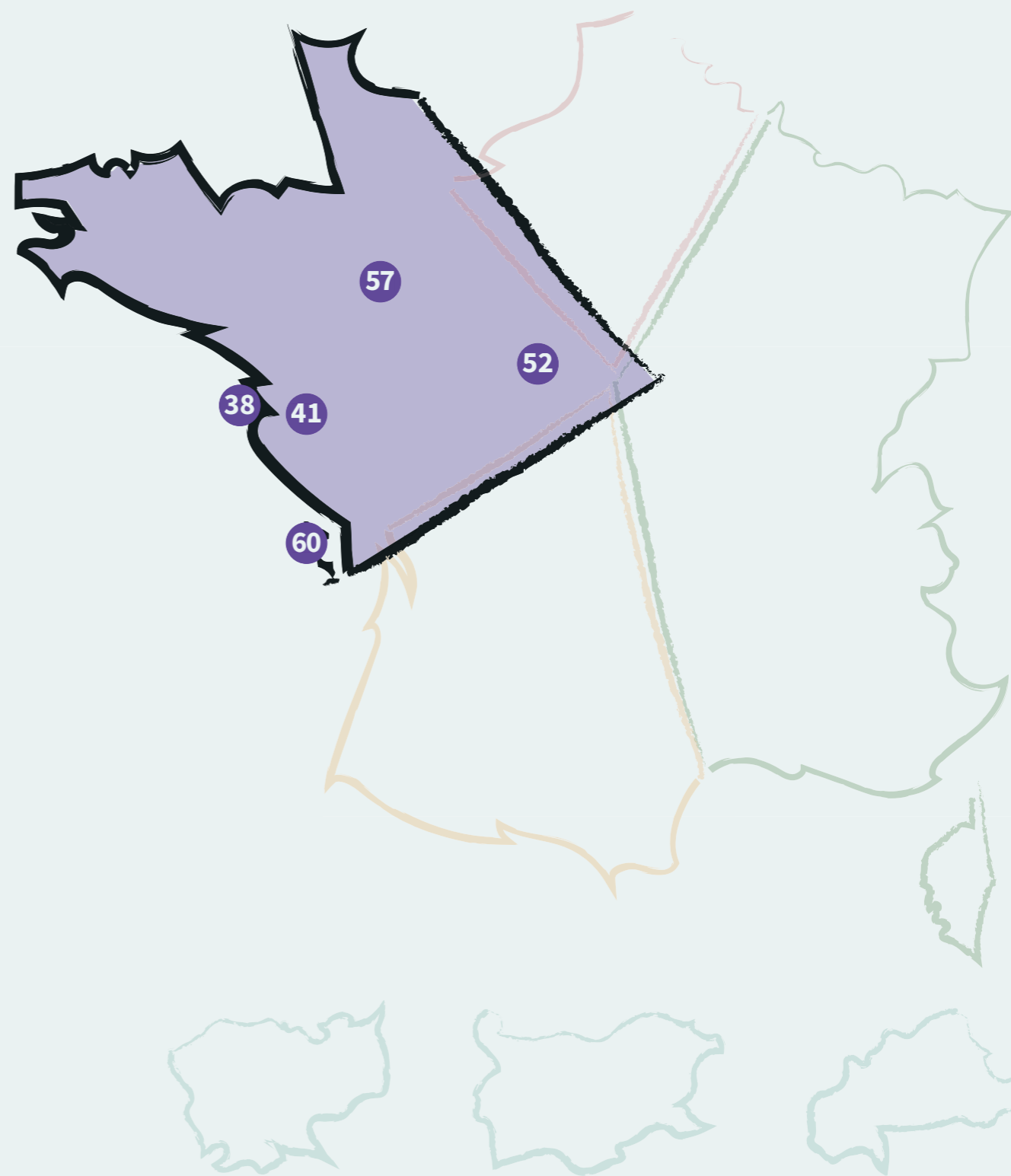
Désormais, dans les rues de mon quartier se croisent les parents qui accompagnent leurs enfants à l'école blanche – ou rouge, soyons fair-play – et les jeunes startupper en bonnet et lunettes rondes. Les chemins sortent de leur logement réservé, rue Charcot, quand les fêtards du soir traînent derrière eux l'ivresse de leurs excès. Les bruncheurs du dimanche frôlent les riverains qui discutent devant chez « la sorcière », qui a changé de propriétaire mais pas de surnom.

Le quartier vit, mais les gens qui l'habitent le fuient de plus en plus. Tout cela sous le regard moqueur de la halle Freyssinet, qui n'a probablement pas dit son dernier mot et ne rendra sûrement jamais son dernier souffle.

Juliette BAËZA

À l'Ouest

Direction l'ouest de la France. À **SAINT-BREVIN-LES-PINS**, en Loire-Atlantique, pour commencer. Dans la ville côtière, la Seconde Guerre mondiale n'a de cesse de se rappeler à la mémoire des habitants (p. 38). Vous irez ensuite à **SAINT-NAZAIRE**, comme de plus en plus de touristes (p. 45), mais d'abord, vous séjournerez à **NANTES**, « la Venise de l'Ouest » (p. 41) en pleine gentrification. Vous vous attarderez à la gare, miroir d'une ville qui évolue (p. 49). Vous découvrirez aussi la Touraine et la campagne de **REUGNY** (p. 52). Petit détour ensuite par **LAVAL**. L'arrivée d'une ligne de train à grande vitesse a suscité l'impatience des habitants, qui veulent voir leur ville se développer davantage (p. 57). Enfin, vous vous échapperez sur « **L'ÎLE DORÉE** », où les vieux ne font plus d'enfants (p. 60).



La guerre en héritage

En Loire-Atlantique, les villes de Saint-Nazaire et de Saint-Brevin-les-Pins ont souffert de la Seconde Guerre mondiale. Les vestiges de l'occupation allemande subsistent. Dans les esprits, comme dans les murs.

C'est un petit chalet un peu vieillot, caché sous les pins d'une allée déserte. Avec son bois sombre et son toit pointu, il ne ressemble à aucune des maisons voisines, aux façades de crépi blanc cassé et aux toits évasés de tuiles orange. La bâtisse et ses planches de bois issues de la Forêt-Noire, massif montagneux du sud de l'Allemagne, sont les témoins d'une histoire familiale et régionale.

RELIQUES DE L'OCCUPATION

Ce chalet appartenait à ma grand-mère jusqu'à l'année dernière. Chaque été, elle et mon grand-père y réunissaient leurs petits-enfants pour des séjours familiaux aux allures de colonie de vacances. Il n'y avait pas la télévision. Le soir, parfois, ma grand-mère nous racontait la guerre qu'elle avait vécue dans la région. C'est à l'occasion de l'une de ces veillées, lorsque j'avais 8 ans,



Construite en 1947, le Coathuel fait partie des indemnités de guerre payées par les Allemands.

que j'ai compris comment ce chalet atypique était arrivé dans ma famille. « En 1940, nous habitons une autre maison à Saint-Brevin, dans le quartier de la Guerche », racontait-elle à un parterre de cousins assis en tailleur. « Lorsque les Allemands sont arrivés, ils l'ont réquisitionnée pour en faire un dépôt d'armes. » Elle évoquait les déménagements successifs, les maisons qu'elle avait occupées et dont les nazis l'avaient inexorablement chassée. L'histoire finissait mal. « En partant, les Allemands ont fait sauter la maison de la Guerche, qui était dans notre famille depuis 1840. »

Un épilogue malheureux, marquant le début d'une nouvelle page pour ma famille et pour la région. Une fois la France libérée, le père de ma grand-mère avait fait une demande auprès des services des dommages de guerre. Début 1947, on lui avait proposé un chalet de la Forêt-Noire, arrivé en pièces détachées avec les



La ville de Saint-Brevin-les-Pins est reliée à Saint-Nazaire par un pont qui passe au-dessus de l'estuaire de la Loire.

soldats allemands. « Ce n'était sûrement pas ce qu'il souhaitait, mais le temps pressait et il a accepté la proposition deux mois avant sa mort. »

Ma grand-mère nous racontait aussi la guerre à Saint-Nazaire, commune reliée à Saint-Brevin par un pont, au-dessus de l'estuaire de la Loire. L'un des plus longs de France. Elle nous tenait en haleine, nous parlant de la poche de Saint-Nazaire, cette zone où les nazis s'étaient repliés alors que les Alliés progressaient en France, la dernière à avoir été libérée en 1945. Elle nous émouvait en évoquant Jean de Neyman, résistant communiste fusillé par les nazis le jour de la libération de Paris pour avoir aidé des déserteurs allemands. Elle nous captivait avec le récit de l'opération Chariot. En mars 1942, pour empêcher les nazis de réparer leur gigantesque cuirassé Tirpitz dans les chantiers

navals de Saint-Nazaire, les Anglais avait organisé une opération suicide. Ils avaient paré un de leur destroyer des couleurs allemandes, l'avaient bourré d'explosifs puis précipité sur la plus grande cale des chantiers navals, afin de la mettre hors d'usage et de laisser ainsi le cuirassé inutilisable. Un épisode héroïque, peu mentionné dans les manuels d'histoire, durant lequel 600 soldats anglais avaient été capturés ou tués. Enivrés par ces histoires, nous passions nos après-midis à explorer les dunes de Saint-Brevin, à la recherche des bunkers du mur de l'Atlantique. Je me souviens des conseils de guerre tenus entre cousins, des plans échafaudés pour prendre d'assaut ces forteresses déchues. Je me souviens aussi de l'odeur âcre d'urine quand nous entrions en vainqueur dans ces places fortes. ●●●

●●● Ma grand-mère n'aimait pas nous voir jouer dans ces blocs de béton au sol jonché de cadavres de bouteilles. Pour assouvir nos fantasmes de guerre, elle nous emmenait donc à Saint-Nazaire — une ville détruite à 85 % pendant le conflit et dont les vestiges restent la principale attraction touristique.

Au programme: visite du blockhaus et de l'une des cinq bases sous-marines construites par les Allemands sur la façade atlantique pour prévenir un débarquement allié, plongée dans les entrailles du sous-marin *Espadon*, cédé à la ville en 1985 après vingt-cinq ans de service dans la marine française, et découverte des bunkers reconvertis en villa.

LE TOURISME DES CHANTIERS

Pour attirer les touristes, la ville joue aujourd'hui sur une autre carte encore, celle qui vient à l'esprit de l'immense majorité des Français quand ils entendent le nom de Saint-Nazaire: les chantiers navals. Une industrie gigantesque, qui emploie plus de 8 000 personnes et construit chaque année d'immenses paquebots. Enfant, j'avais pu visiter la *Queen Mary II*, qui était au moment de sa construction le plus grand paquebot du monde. Aujourd'hui, en plus des rares découvertes de ces géants des mers, la ville propose des visites guidées des chantiers et des usines Airbus, qui produisent les pièces des avions ensuite assemblées à Toulouse. Des visites où les photos sont interdites, secret industriel oblige.

Ce tourisme rapporte, mais fait presque figure de cache-misère tant la ville tente de retrouver son lustre de la fin du XIX^e siècle: jalouse des stations balnéaires voisines et de leurs touristes dépensiers, Saint-Nazaire aspire en effet à redevenir une destination de vacances et pas seulement de tourisme mémoriel ou industriel. Ainsi, à l'issue de la visite des chantiers navals, il n'est pas rare qu'un agent de l'office du tourisme vienne rencontrer les participants pour recueillir leur avis.

“ Pour attirer les touristes, la ville joue aujourd'hui sur une autre carte: les chantiers navals. ”

L'occasion aussi de les encourager à s'inscrire pour les croisières destinées à faire découvrir la ville depuis l'estuaire, à aller jeter un œil aux belles plages de Saint-Marc, en périphérie de Saint-Nazaire.

FAUX AIR DE « VILLE À LA MER »

Sur le site de l'office du tourisme, les photos de plages côtoient celles des grands espaces du parc naturel de Brière, un peu plus à l'intérieur des terres. Le slogan? « *Saint-Nazaire, une ville à la mer* ». La municipalité rénove son front de mer et vient d'inaugurer une place truffée de bars branchés et de restaurants gastronomiques pour attirer les touristes de la Baule ou de Pornic. Elle bichonne ses plages et met volontiers en avant celle où Jacques Tati avait posé sa caméra en 1952, pour tourner *Les Vacances de Monsieur Hulot*.

Malgré ces efforts, à la fin de l'été 2018, le lieu le plus visité reste, comme chaque année, le sous-marin *Espadon*. Voir cette ville essayer de changer

son identité, parfois artificiellement, provoque chez moi un curieux sentiment de compassion et de tendre perplexité. Je comprends la volonté de se tourner vers l'avenir, mais pas celle de devenir ce que l'on n'est pas, ou plus. Bien sûr, le littoral est joli et n'a, par endroits, rien à envier à celui des stations balnéaires alentours, qui triplent leur population en été avant de se vider en septembre. Mais les souvenirs que j'ai gardés de cette région ne sont pas composés de parasols et de bancs de sables mais de blocs de bétons et de voyages dans le temps. Des deux côtés de l'estuaire de la Loire, la Seconde Guerre mondiale continue de façonner le présent, malgré les efforts fournis pour aller de l'avant. Mais que ce soit dans la politique de tourisme des villes, dans les histoires d'une grand-mère ou dans les murs de bois d'un chalet en bord de mer, les années 1940 sont toujours présentes.

Théo CONSCIENCE



Le square Daviais, à Nantes.

Les frontières tangibles de la « Venise de l'Ouest »

Malgré l'ambiance de gros village louée par ses habitants, le centre-ville de Nantes est scindé en espaces socio-économiques de plus en plus nets.

Lorsque j'étais adolescent, le square Jean-Baptiste-Daviais était un coin mal famé de Nantes. Un de ces endroits qu'on évite à tout prix la nuit et qu'on traverse le plus vite possible le jour, en regardant droit devant soi. Ce petit square circulaire était le repère de sans-abris avinés et de camés agités par le manque ou assommés par un shoot, c'est selon.

Il y a quelques mois, l'actualité a jeté une nouvelle lumière sur ce bout d'herbe pelée et boueuse. Les habitués du square ont disparu quelques temps, remplacés par quelques 500 demandeurs d'asile et réfugiés. Ils y ont aligné leurs tentes minuscules, débordant de la rangée d'arbre sur les parterres alentours. Sous les yeux des passants, des Soudanais et des Érythréens — principalement — ont ainsi ●●●

●●● survécu quelques mois, pendant que la pré-fête et l'opposition municipale reprochaient son inaction à la maire et appelaient au démantèlement du camp...

À 24 ans, dont quelques-uns consacrés à me forger un regard de journaliste, je suis donc repassé pour la première fois au square Daviais. Les tentes ont été retirées depuis longtemps, leurs habitants éparpillés aux quatre coins de l'agglomération nantaise. L'occasion de réaliser que l'endroit appartient à une époque très brève de ma vie. Rares sont les Nantais de plus de 15 ans qui ont quoi que ce soit à faire au square. Isolé du reste de la ville par une rangée d'arbres, l'endroit n'a rien d'un espace vert agréable où il ferait bon se prélasser.

LE TRIANGLE

« Daviais » est malgré tout le point central de toute une géographie de ma vie nantaise : celle de mon enfance et de mon adolescence. En face du square, la place de la Bourse est le repaire de marchands de contrefaçon et d'adolescents attirés par l'imposant bâtiment de la Fnac, dont ils emplissent les marches pour profiter du soleil sans avoir à payer un café, comme moi à leur âge. De l'autre côté, vers l'Ouest, les rails du tramway s'élancent le long de la Loire, longent les PMU miteux du Quai de la Fosse. Sur « *le quai des putes* », comme on m'a appris à l'appeler, les enseignes de kebabs alternent avec les néons fatigués de vieux clubs de strip-tease. C'est là que se trouve le parking Léo-Lagrange, immense dalle de béton grisâtre dont je n'ai longtemps connu que le marché. J'y accompagnais mon père dans le petit morceau de Maroc que la communauté locale d'immigrés – pour la plupart arrivés à Nantes en même temps que mon père – recrée chaque dimanche, à grands renforts de conversation en arabe et de plats du pays. Derrière, la piscine Léo-Lagrange, où j'ai passés plus de cinq ans à travailler mon crawl. Encore derrière, l'Hôtel-Dieu, son CHU et sa maternité, qui a vu naître ma sœur.

L'ensemble dessine avec assez de justesse la vie de nombreux jeunes Nantais. Ceux issus, comme moi,



© JF974

La basilique Saint-Nicolas.

des quartiers de l'ouest de la ville. Il y a Bellevue, où j'ai grandi, mais aussi les Dervallières, Zola ou Preux-Crémeterrie. Des quartiers posés sur le périphérique, à la lisière de Nantes, desservis par les boulevards Romanet, Jean-Moulin et Romain-Rolland. Des avenues grisâtres, cernées de tours HLM bâties dans les années 1980, ces grands-ensembles décrépis que l'on trouve partout en France. Les quartiers mal famés de la ville, où je me voyais régulièrement passer les fourgons de CRS pourchassant des bandes de jeunes. À Bellevue circulaient des armes, de la drogue et des voitures volées. Laisser traîner son enfant dehors, c'était, pour les parents du quartier, prendre le risque qu'il lui arrive – ou qu'il cause – des ennuis. J'y ai déjà entendu des coups de feu, vu de nombreuses bagarres et senti l'odeur de voitures brû-



© Patrick Janicek

L'île Feydeau.

lées. Sur la place des Lauriers, centre névralgique de mon ancien quartier, les commerces ont fermé les uns après les autres. L'endroit est désormais désert, traversé de temps à autre par une mère de famille en route pour le Lidl, ou par un dealer en vadrouille.

LES ENFANTS DES QUARTIERS OUEST

Pour les enfants des quartiers Ouest, le square Daviais est la porte d'entrée vers Nantes. En vingt petites minutes de tramway, les adolescents sont en centre-ville. Ou presque, car ils vont rarement plus loin. Les gamins des HLM se contentent de traîner là où je traînais aussi : Léo-Lagrange, la Fnac, la place de la Bourse. Sans peut-être s'en rendre compte, les jeunes des quartiers Ouest sont can-

tonnés à un espace bien précis quand ils pensent « *venir en ville* ». Les frontières avec le reste de Nantes sont nettes. D'un côté de l'arrêt de tramway, les boutiques semblent toutes destinées aux immigrés et à leurs enfants : épiceries orientales, coiffeurs afro et banque Chaabi du Maroc. Mais juste derrière, c'est l'île Feydeau, un carré d'immeubles de style haussmannien construits sur un bras de la Loire comblé il y a bien longtemps. C'est là que les étudiants en médecine viennent faire la fête en sortant du CHU. Dans ces rues, les futurs médecins ne font jamais que croiser les jeunes de Commerce. Les uns ne sont qu'à quelques dizaines de mètres des autres, mais ne cohabitent pas vraiment.

C'est aussi là que se trouve *Le Petit Marais*, longtemps l'un des seuls bars gay du centre-ville. Des années après avoir battu le pavé du triangle Daviais-Fnac-Commerce, j'y connus mes premières soirées de jeune vintenaire. Elles commençaient dans le vaste appartement d'une amie, et se terminaient dans les bars de sa rue. À quelques dizaines de mètres de l'arrêt de tramway, mais à des années-lumières de ceux qui y rôdent tard le soir. Comme d'autres Nantais, j'ai appris à éviter l'endroit le soir, aux heures où il devient désert, peuplé seulement de bande de pick-pockets et d'ivrognes agressifs. À Feydeau, on est en sécurité. Cinq mètres plus loin, beaucoup moins.

LA COLLINE BOURGEOISE

« Commerce » est située au bas d'une colline, dont les pentes sont une métaphore cruelle de l'échelle sociale et économique. La longue artère Jean-Jacques-Rousseau, qui part des environs du square Daviais, grimpe jusqu'à la très élégante place Graslin, au sommet de la colline. C'est là que se trouvent l'opéra, un cinéma d'art et d'essai et la mythique brasserie *La Cigale*, où tous les artistes de passage à Nantes sortent dîner – j'en ai un jour vu sortir Jean Dujardin, guetté par une horde de fans. Les immeubles, souvent datés de l'époque coloniale, y hébergent la bourgeoisie nantaise. Je me suis toujours tenu éloigné du quartier, peuplé ●●●

●●● d'adolescents chevauchants des Vespas, de jeunes trentenaires habillés à la mode et de dames plus âgées, sacs Birkin au bras et carré de soie au cou. De la place Graslin part la rue Crébillon, l'artère piétonne où sont concentrées la plupart des boutiques de prêt-à-porter haut de gamme de la ville, et qui descend vers les places Royale et de la Bourse. À 15 ans, j'appartenais à la rue parallèle, celle du Calvaire. Un vaste boulevard encombré de voitures, où une foule compacte se presse en permanence vers le H&M, Zara et consorts. C'est ici, comme les jeunes du quartier, que je venais faire mon shopping. J'y achetais des vêtements trop grands pour moi, des pièces bradées et tant pis si c'est du L puisque ce n'est pas cher, avant d'aller boire un mauvais café à une terrasse bondée d'autres lycéens sans le sou.

LA RUE JOFFRE

De l'autre côté du centre-ville, juste derrière la cathédrale, la rue du Maréchal-Joffre continue, sans que l'on sache ni pourquoi ni comment, à échapper au cloisonnement qui semble frapper le reste de la ville. Cette rue étroite et bruyante a longtemps été l'un des repaires des étudiants fêtards. La faute à *La Maison*, un café aménagé avec salle de bains, cuisine et tutti quanti, et au *Dynamo*, un bar assez miteux où l'on vient écouter de mauvais concerts parce que c'est gratuit et ouvert tard. La journée, la rue est populaire, pleine de bistrotts et de boutiques qui rappellent le quartier de Belleville, à Paris. Il y a là des coiffeurs à 10 euros, des épicerie maghrébines et quelques boulangeries pour les familles du coin. De nombreux jeunes habitent le quartier, qui compte nombre de petits studios. Et l'âme populaire de la rue tient bon, comme en témoigne l'ouverture récente d'un réparateur de téléphone ultra-bon marché. Mais quelques commerçants ont posé, il y a une dizaine d'années, les bases d'un changement. *Viviane Vintage*, qui existe toujours, en était probablement le premier signe, et le plus évident.

Cette rue étroite et bruyante a longtemps été l'un des repaires des étudiants.

La boutique est un minuscule couloir de dix mètres de long où l'on peut, si l'envie nous en prend, se ruiner pour une affreuse table basse des années 1950. Il y a aussi *Frip'n'Shop*, une friperie qui, lorsque je la fréquentais, lycéen, était une espèce de caverne obscure encombrée de portants branlants, où le propriétaire travaillait souvent seul et avait l'habitude de baisser les prix au dernier moment : « *Tu viens souvent, je te fais 10 euros de moins, quand même.* » Depuis, il a ouvert deux boutiques supplémentaires dans la rue, rénové le tout du sol au plafond et embauché plusieurs vendeurs. Lui ne vient plus, trop occupé à tenir sa quatrième boutique, située sur la côte. Je ne vois presque plus celui qui m'habille depuis dix ans, et dont ni les boutiques

ni les prix ne ressemblent vraiment à ce que j'ai connu.

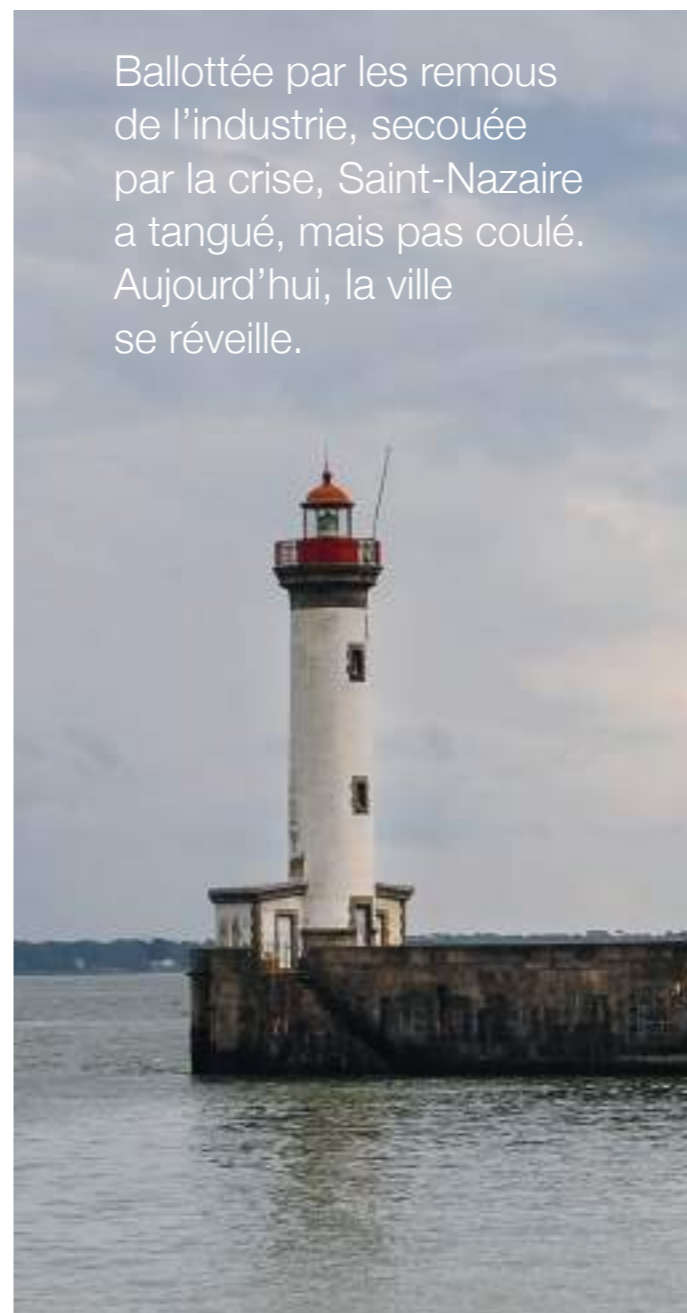
Ensuite, le mouvement s'est accéléré. Ça a commencé avec un restaurant de bagels minuscules et coûteux, ouvert peu après mes 18 ans. Un vieux kebab bon marché, dont j'avais autrefois l'impression qu'il était ouvert jour et nuit, a ensuite laissé la place à un restaurant thaï ultra-moderne. Le magasin de musique

a disparu, remplacé par *Label Escalé* – « ravel, people & co », précise l'enseigne – un espace de coworking. On y paie à l'heure pour boire du café à volonté et travailler dans une déco mi-scandinave, mi-maison de grand-mère, avec tables designs, fauteuils en rotin et plantes vertes du sol au plafond. Quelques mètres plus loin, *La Quincaillerie* a ouvert il y a à peine deux mois. Le restaurant, ou « eatery » selon l'enseigne, est un pur produit de son époque. En clair, on y mange de la bonne cuisine de bistrot, faite maison avec des produits frais, le tout pour une dizaine d'euros et dans une ambiance vintage. Car le patron a gardé le thème de l'échoppe d'origine, fermée dans les années 1980, à grands renforts de marteaux, d'ampoules et d'affiches rétros. Une espèce de souvenir d'un passé forcément romantique, d'une authenticité feinte, ultra-étudiée et surtout bien de son époque.

Sofiane ZAIZOUNE

À bon port

Ballottée par les remous de l'industrie, secouée par la crise, Saint-Nazaire a tangué, mais pas coulé. Aujourd'hui, la ville se réveille.



Le phare Vieux-Môle à Saint-Nazaire.

La première fois, c'était en caravane pliante. Objet magique dans un esprit d'enfant. Les journées s'étiraient au soleil. C'était l'été 1999 et les suivants, au camping de l'Eve. De là, il suffisait d'emprunter un tunnel pour déboucher sur le bord de mer. Le paradis. Une enfilade de plages. Un sentier des douaniers défiguré par des dizaines de blockhaus. Des pêcheries mélancoliques. Une ville cernée par l'eau : l'océan, l'estuaire de la Loire, les marais salants guérandais et le parc naturel régional de Brière.

Mes premiers souvenirs de Saint-Nazaire sont ceux-là. Mais ils ne collent pas aux clichés qui lui sont accolés. Saint-Nazaire, c'est la ville où je suis née. À 20 kilomètres de Guérande, où j'ai grandi.

SAINT-NAZAIRE ? « C'EST DÉGUEULASSE »

Saint-Nazaire ? « *C'est horrible ! Faut tout casser et refaire, c'est dégueulasse. Tu rentres, tu chiales* » Cette pique est signée des humoristes Éric et Ramzy. Ils l'ont assénée en 2016, à la télévision, après une visite éclair dans la ville pour assurer la promotion de leur film, *La Tour 2, contrôle infernale*. Un torrent d'indignation avait suivi. En fait, ils n'avaient pas tout à fait tort. Entre gens du coin, on se plaît à moquer Saint-Nazaire. On caricature la cité industrielle, rebâtie en hâte au sortir de la guerre. Ses chantiers navals, ses rues quadrillées où le vent s'engouffre, les effluves de colza dégagés par l'usine Cargill. Mais, venus de l'extérieur, ces sarcasmes ne passent pas. Face à ceux qui la dénigrent, je me surprends à défendre ma ville d'état civil. J'égrène les éléments de langage de l'office de tourisme. « *Une ville à la mer* », « *la ville aux 20 plages* », « *la petite Californie bretonne* »...

Longtemps, Saint-Nazaire a vécu dos à l'océan. Le 11 mai 1945, la cité s'est réveillée anéantie à plus ●●●

●●● de 80% par les bombardements des alliés. Elle fut la dernière ville européenne libérée du joug nazi. Traumatisée, la ville s'est reconstruite en délaissant le port et le littoral. Recroquevillée. Avenue de la République, rue de la Paix, place Stalingrad... Sans cesse, les rues rappellent la guerre au souvenir des passants. Batailles et généraux partagent les panneaux avec des figures socialistes. Léon Blum, Jean Jaurès, ou la variante locale : Aristide Briand.

DES NOUVELLES INSTALLATIONS

Trop gris, trop triste, trop rectiligne. Question de perspective. Depuis quelques temps, Saint-Nazaire change de visage. La transformation a été amorcée dans les années 1990 avec le projet « Ville-Port », un réaménagement du quartier jouxtant la base sous-marine. Porté par le socialiste Joël Batteux, le dossier a été récupéré par son dauphin, l'édile actuel David Samzun. Un centre commercial naît et, récemment, un théâtre. Bientôt, la gare puis les halles seront rénovées.

Dans le même temps, l'office de tourisme prend ses quartiers dans la base sous-marine. S'y installent une salle de concert, un lieu d'expositions, ou encore un musée consacré aux paquebots. Le demi-million de mètres cube de béton qui barrait la vue, jadis verrue honteuse, devient cicatrice assumée. L'embarcadere vers « le port de tous les voyages », slogan choisi par la municipalité pour développer le tourisme.

À Saint-Nazaire, on peut désormais visiter un sous-marin, un atelier Airbus, et les Chantiers de l'Atlantique eux-mêmes. En juin, j'ai embarqué sur l'un de ces bus qui slaloment entre chaudronniers, électriciens et tuyauteurs. Tonnage, mensurations, coût... Un guide décrit des forteresses marines toujours plus complexes. Sur les quais, l'assemblage du *MSC Grandiosa* débute, à l'ombre de son grand frère, l'élégant *MSC Bellissima*. Plus loin, le *Celebrity Edge* nous toise de son air bling-bling. Tous deux sont si hauts qu'on les aperçoit depuis la voie express, enchâssés entre les grues, les portiques et



© Claire Duhamel

Vue de la place du Commando de Saint-Nazaire.

le pont qui enjambe la Loire. « Gigantisme et innovation », commente le guide. Dégoût et fascination se disputent en moi.

Du tourisme à Saint-Nazaire ? C'était le pari de Stanislas Fonlupt. Arrivé dans la région en 2005, ce natif du Massif Central est tombé sous le charme de ce décor « loin de la carte postale ». Au point d'y voir le potentiel pour un tourisme différent, industriel et d'ouvrir, en 2012, avec son épouse Géraldine, une maison d'hôtes au pied des chantiers navals.

Et ça marche. « On sent une ville qui bouge », s'enthousiasme Stanislas. Son établissement fait le plein, de travailleurs ou de touristes. Ces derniers sont toujours plus nombreux dans la cité navale. Cent mille cette année, selon l'office de tourisme. Mieux : ils

passent en moyenne trois nuits dans la ville, une de plus qu'auparavant.

À l'époque, pourtant, il fallait oser. Ces années-là, Saint-Nazaire envisage « l'après ». « Beaucoup d'élus disaient qu'il fallait préparer la reconversion des chantiers navals », raconte Stanislas. Banque après banque, leur projet est retoqué. Car les cales des chantiers navals, d'où sont sortis le *Normandie*, le *France*, le *Queen Mary II*, sont vides. En frappant l'industrie, la crise économique touche Saint-Nazaire au cœur.

Depuis quelques années, l'entreprise passe de mains en mains, d'Alstom au norvégien Aker Yars en 2006, lui-même absorbé par le sud-coréen STX en 2008. Les ouvriers subissent le chômage technique, les sous-traitants tombent en cascade, les

plans de départs volontaires se succèdent. La faille est proche. C'est une commande historique qui sauve la navale nazairienne du naufrage. Celle de Royal Caribbean Cruise, qui confie à Saint-Nazaire la construction du plus grand paquebot du monde : l'*Harmony of the Seas*, inauguré en 2016.

Difficile à croire aujourd'hui. Jusqu'en 2026, le carnet de commandes est plein. À craquer même. Treize paquebots à livrer en huit ans. Pour tenir les délais, l'entreprise sous-traite en Pologne. La clé du succès ? Un virage vers les bateaux de croisière hauts de gamme, une surface de production agrandie, une politique de diversification dans l'éolien offshore. Airbus, de son côté, compte embaucher 180 personnes cette année.

LES TRACES DE LA CRISE

Dans la région, les Chantiers de l'Atlantique emploient 2 600 personnes et 5 000 salariés sous-traitants, même si ce chiffre a de quoi laisser amer. En 2012, on comptait 2 400 ouvriers. Mais en 2006, c'était 3 000. En 2001, c'était 5 000. L'activité s'intensifie, mais pas les embauches. Par volonté de maîtriser les coûts, craignent les syndicats. Par manque d'ouvriers qualifiés, assure la direction. Dans les conversations, j'entends souvent pester sur les travailleurs détachés, ce « 30% du personnel sous-traitant ». Les chantiers, c'est aussi le royaume des intérimaires.

L'Insee qualifie Saint-Nazaire et son département de territoire privilégié. Pour son dynamisme démographique et économique. Mais la cité navale est décrite comme un pôle de « précarité marquée » et de « fortes inégalités ». La crise a laissé des traces.

Cette crise, je m'en souviens aussi. Elle s'est cristallisée au 4, boulevard Victor Hugo. Mon père avait repeint la devanture de jaune et vert pimpants pour y installer une salle de sport. Des clients ont signé, mais pas assez. Nous avons tracté, mais pas assez. Mon père a licencié, puis liquidé.

Mon cerveau d'adolescente a corrélé l'échec de la salle de sport au reflux de l'économie. Je découvre ●●●

●●● mon erreur. La récession, m'explique mon père, n'a rien à voir là-dedans. Ce boulevard n'a jamais été une artère commerçante. Il attribue plutôt la faute à « un mauvais montage financier ». La faute à pas de chance. Il n'empêche. Le boulevard Victor Hugo arbore toujours des trous béants. Fermé, le restaurant asiatique. Fermés, le cabinet d'amincissement et l'institut de beauté. Sur sa devanture, le photographe a indiqué qu'il pliait bagages. Ecœuré par « une fiscalité assez lourde » et « les mauvais payeurs ». Malgré une activité rentable, il n'a pas trouvé repreneur. Pas d'investisseur non plus pour relancer le restaurant traditionnel du coin, dont les propriétaires sont partis à la retraite. Le 4, boulevard Victor Hugo, aujourd'hui, c'est une boutique de pompes funèbres. Vide.

« Maintenant que vous le dites... » Penchée au-dessus d'un bouquet, Stéphanie Guezel plonge dans ses souvenirs. Cette fleuriste aussi a ouvert sa boutique, L'Arrosoir, en 2009. Le commerce n'est pas facile – « il y a beaucoup de mouvement » – mais elle tient. « Il faut faire le dos rond », souffle-t-elle. Mais elle sent « un petit regain ».

L'INTROUVABLE CENTRE-VILLE

L'embellie nazairienne ne profite pas à tous équitablement. Plus loin, l'avenue de la République exhibe plusieurs cellules vides. Fragilisé par les zones commerciales en périphérie, concurrencé par les nouvelles boutiques de Guérande, le centre-ville nazairien semble amorphe.

Pour Christine Leray, ces « gros trous » sont imputables aux grandes enseignes, qui ferment pour s'implanter à l'extérieur sans états d'âme. Ancienne présidente de l'Association des commerçants, cette quinquagénaire possède une boutique de lingerie depuis vingt-six ans. Bien sûr, le cœur commerçant de Saint-Nazaire n'est pas au mieux de sa forme, admet-elle, mais « toutes les villes moyennes rencontrent le même problème ». À l'image de son look – cheveux et lunettes orange, tunique multicolore – elle envisage

un futur joyeux. Jeux pour enfants, nouveau réseau de bus, voies piétonnes... Et, pour le moment, « La municipalité va dans le bon sens. »

Stanislas Fonlupt est plus mitigé. Saint-Nazaire, selon lui, c'est plusieurs villes en une. « Plusieurs quartiers avec chacun une identité, sans un centre-ville vraiment identifié. » Il déplore que « des coins entiers, notamment la zone portuaire, soient mal entretenus ». Comme Penhoët, où il vit, zone ouvrière encaissée entre les portiques et la route nationale.

« LE PORT A TROUVÉ UN SECOND SOUFFLE »

Signe de dynamisme, la ville gagne des habitants. Au moins 1 600 entre 2008 et 2013, pour s'établir aujourd'hui à presque 70 000. Depuis quatre ans, des classes sont ouvertes à chaque rentrée scolaire. Imperceptiblement, le centre de gravité nazairien se déplace. Le front de mer est

le dernier à en avoir profité. Cette année, il s'est offert un lifting complet et une allure minérale. De nouveaux bars-restaurants s'y sont implantés. Une révolution dans une ville qui compte peu d'endroits où se retrouver le soir.

Krzysztof Frankowski me reçoit un peu plus loin, sur la terrasse du Skipper, entre le remblai et le port. Le service du midi s'achève. Arrivé de Pologne, Krzysztof s'est installé ici en 1991. Depuis, avec deux associés, il ravitaille dockers, ouvriers et touristes. Yeux bleu acier et fils argentés dans les cheveux, l'homme de 59 ans se remémore des années difficiles. Mais toujours, « le port a trouvé un second souffle », poursuit-il. Dès que j'aborde les difficultés de la ville, il bat en brèche et loue la qualité de vie : « Ici, c'est fluide. On sent toujours comme en vacances. »

Krzysztof enfouit son regard vers l'écluse. Il rêve d'un port de plaisance, un projet qui trotte dans la tête des élus. Brise et soleil chatouillent la joue. L'air respire la sérénité. Saint-Nazaire ne tourne plus le dos à la mer.

Aude LE GENTIL



© Jeanne Cherké

Nouvelle gare pour une nouvelle ville

Chef-lieu de la Loire-Atlantique, Nantes s'est développée à une vitesse folle ces dix dernières années. Saturée et vieillissante, sa gare est enfin renouée en conséquence.

Il m'est arrivé d'y aller en pyjama. J'avais alors 7 ou 8 ans. À hauteur d'enfant, la gare de Nantes paraissait immense. Ses entrées Nord et Sud, pourtant relativement proches, me semblaient appartenir à deux quartiers parfaitement

distincts. Et je garde du passage souterrain qui les reliait, long d'à peine 200 mètres, le souvenir d'une galerie interminable.

« ÇA CONSTRUIT PAR ICI ! »

J'avais 7 ou 8 ans donc et un pyjama en éponge que je me souviens avoir arboré fièrement lorsque, certains soirs, nous allions à la gare chercher mon père. Il prenait régulièrement le train pour rentrer du travail et nous l'attendions de très longues minutes dans la voiture ou le grand hall vitré. Ces longues virées ont été pour moi l'occasion d'appréhender autrement la gare et ses alentours, d'observer ce lieu où l'on a coutume de passer sans vraiment s'arrêter. À l'époque du pyjama en éponge, la gare de Nantes ●●●

●●● était bordée à l'ouest par la Loire et à l'est par une étendue de friches et de terrains vagues ceints de murs tagués. Nous avons l'habitude de garer la voiture le long de ces derniers. Si le fleuve n'a pas bougé, le terrain vague a quant à lui disparu. Les friches ont laissé place à un quartier neuf où ont fleuri ces dix dernières années des tours aux architectures futuristes, une école, des commerces et des bureaux. Les « *ça a bien changé dis donc* » ou « *mais qu'est-ce que ça construit par ici !* » ponctuent inévitablement toute traversée de la Zac – Zone d'aménagement concertée – répondant depuis 2008 au doux nom de Pré Gauchet.

Alors que ce quartier sortait de terre, je trouvais mes marques dans Nantes.

La ville prenait alors, elle-même, des allures de grande. Dès 2007 on y inaugurerait les « Machines de l'île » et leur célèbre éléphant mécanique haut de douze mètres. Fin 2008, les Nantais pouvaient enfin se targuer d'avoir leur propre système de vélopartage, baptisé Bicloo. En 2011 s'ouvrait la toute première édition du parcours d'art contemporain Voyage à Nantes, devenu un rendez-vous estival incontournable attirant des milliers de touristes français et étrangers chaque été. Dans le même temps, Nantes devenait de plus en plus attractive : 18 500 personnes s'installaient entre ses murs entre 2010 et 2015, soit la plus forte croissance de population en France derrière Montpellier et Toulouse.

TRAIN-TRAIN QUOTIDIEN

Au gré de ces années de petits et grands changements, la gare – que je ne fréquentais plus en pyjama depuis quelques temps déjà – s'est forgée une place de choix dans mon quotidien. Passage obligé du tramway reliant mon quartier au reste de la ville, je me rappelle être descendue un nombre incalculable de fois à l'arrêt « Gare SNCF Nord », annoncé par une voix nasillarde dans les hauts-

“
La nouvelle gare a pour objectif d'accueillir 25 millions de voyageurs en 2030, soit le double de la fréquentation actuelle.

parleurs. De là, je prenais le bus me conduisant au collège puis, quelques années plus tard, au lycée. L'établissement et la gare étaient si proches que le « Tam Tam Tadam » de la SNCF parvenait jusqu'à nos salles de classe.

Après les cours, j'empruntais également le passage sous les quais pour rejoindre l'accès Sud, et atteindre plus rapidement le conservatoire où je prenais mes leçons de tuba. J'aimais voir défiler dans la gare, en février, les pianistes invités au festival de musique classique la Folle Journée et, en juin, les métalleux se rendant au Hellfest. Les pianistes, souvent – les métalleux plus rarement – s'installaient au piano mis à disposition dans le hall, sortaient

leurs partitions et donnaient un récital impromptu avant de sauter dans un train.

LA GARE COMME MIROIR

J'ai quitté Nantes après avoir obtenu mon bac. Mais j'y revenais, à l'époque, encore régulièrement. Le « Tam Tam Tadam » de mes années lycée et les crissements des roues sur les rails sonnaient le début ou la fin de mes week-ends et vacances. Pour moi, cette gare et ses 2 500 mètres carrés aussi peu fonctionnels qu'esthétiques, sont toujours restés un point de repère.

Pas question que la situation perdure. La ville de Nantes, désormais étendue, et attractive ne pouvait plus se satisfaire de cette gare érigée à la fin des années 1960 à grand renfort de béton et de pâte de verre. Bunker vieillissant et étrié, constamment saturé aux heures de pointe.

De passage à Nantes cet été, j'ai donc retrouvé la gare, ses deux halls et ses quinze quais, assortis de grues, perturbés par l'immense chantier et partiellement condamnés. À l'aller, il m'a fallu quelques minutes pour m'y repérer et accéder à la sortie aménagée temporairement côté Sud. Au retour, côté

Nord, j'ai retrouvé l'immense tableau d'affichage, dont les lettres lumineuses vivent certainement leurs dernières heures. Comme dans toutes les gares, ce tableau et ses LED seront bientôt remplacés sans cérémonie par des écrans numériques ridiculement petits.

Difficile d'imaginer l'édifice agrandi, rénové et réorganisé. La nouvelle gare, qui devrait voir le jour d'ici à un an, a pour objectif d'accueillir 25 millions de voyageurs en 2030, soit plus du double de la fréquentation actuelle. Au programme des aménagements : une mezzanine surplombant les voies, décorée d'arbres blancs en béton, de nombreux restaurants

“
Le « Tam Tam Tadam » de la SNCF parvenait jusqu'à nos salles de classe.

et enseignes, une orangerie et, comble du chic, des escalators.

Je ne vis plus à Nantes depuis quelques années et mes parents viennent d'en déménager. Les occasions d'y retourner se feront sans doute plus rares. Il n'est d'ailleurs pas exclu que mes prochains passages sur les bords de Loire se résument à une correspondance entre deux trains. La gare, c'est certain, ne ressemblera plus à celle que j'ai connue. Mais elle sera, enfin, à l'image et à la mesure de la ville qu'elle dessert, que j'ai vue s'étendre et que j'aime plus ouverte, plus moderne et plus grande.

Agathe CHERKI

Les travaux devraient durer jusqu'en 2020.



© Jeanne Cherki

Pour que vive la campagne

Coiffure, boulangerie, pharmacie...
les services se raréfient de plus
en plus dans la commune.

Reugny, village rural à vingt kilomètres de Tours, s'inquiète de la fermeture des commerces. Engagement associatif et implication de la mairie répondent à un sentiment de désengagement de l'État.

On n'y arrive jamais par hasard. Longée par l'A10, qui relie Paris à Bordeaux, la commune de Reugny, en Indre-et-Loire, n'a pas de sortie d'autoroute. La plus proche est à vingt kilomètres et la route nationale, à douze. En termes de transports en commun, c'est le néant ou presque,

avec seulement trois bus par jour pour rallier Tours. C'est la métropole la plus proche, située à trente minutes de route depuis l'entrée en vigueur de la limitation de vitesse à 80 kilomètres par heure. Pour arriver à Reugny, il faut traverser les vallées, les champs de céréales et les forêts où le gibier a la

fâcheuse habitude de couper la route sans prévenir, de préférence de nuit. On passe à travers des parcelles de vignes : de l'AOC de Vouvray, du blanc sec ou pétillant qui s'exporte bien et fait la fierté du coin. À la mi-septembre, certains viticulteurs ont déjà entamé les vendanges. Impensable, il y a encore une quinzaine d'années. Lionel, un des trois exploitants viticoles de la commune, se rappelle encore avoir « *vendangé un 11 novembre...* » Le changement climatique est passé par là.

Une boulangerie a mis la clé sous la porte. L'autre a été rachetée par les concurrents du village voisin.

Vendredi soir, 18 h 40, un bus passe. Dans cinq minutes, il sera dans le bourg. Pour les lycéens du village, la seule option de transports est le ramassage scolaire : il passe à 7 h 07 le matin et ramène les jeunes à 18 h 45. Ce soir, il fait encore jour, ce n'est

pas trop déprimant. Mais dans un mois, les jeunes partiront alors que le jour ne sera pas encore levé. Et à leur retour, il fera déjà nuit. À la descente du bus, certains adolescents attendent que leurs parents viennent les chercher, les yeux et les doigts scotchés à leur téléphone.

INDISPENSABLE VOITURE

Depuis trois ans, on capte enfin la radio, le réseau et même la 4G dans le bourg de Reugny. Une petite révolution, alors que de moins en moins de services sont disponibles dans le village. Le bureau de poste est ouvert dix heures par semaine au total. Ce samedi matin, impossible d'avoir un rendez-vous chez le coiffeur à Reugny. Il y a dix ans, le village et ses 1500 habitants comptaient deux salons. Il n'y en a plus. Désormais, il faut prendre la voiture et faire quatre kilomètres, au moins, pour trouver Alexandre qui a aménagé un salon dans son garage. Même impératif pour se procurer du pain. Le temps

où les deux boulangeries fonctionnaient très bien est révolu. L'une a mis la clé sous la porte, l'autre a été rachetée par celles du village voisin. Ils cuisent leurs baguettes à dix kilomètres et en vendent une partie à Reugny. La boucherie, elle, fonctionne toujours. Comme l'épicerie, tenue par la même famille depuis vingt-cinq ans.

À l'Eden bar, les affaires ne vont pas trop mal. Depuis cinq ans, Anne, ancienne agente immobilière a repris le local. « *Un défi* » relevé après un pari qu'on lui a lancé un soir de 14-Juillet. Il fallait un brin de folie pour croire en ce bar, qui a connu pas moins de six propriétaires en l'espace de quinze ans. Pour que ça marche, pas de secrets : il faut faire preuve de créativité. Saint-Patrick, concerts, soirées à thèmes, privatisations pour des anniversaires, lieu de réunion pour certaines associations sans locaux attitrés... La clientèle, éparpillée dans les villages voisins, est revenue, ravie de ce nouveau dynamisme.

Pour survivre, il fallait aussi conserver le point de relais colis et surtout obtenir l'autorisation de vendre des cigarettes. « *On peut être contre le tabac*, explique la maire divers gauche, Axelle Tréhin, *mais un bar c'est essentiel pour dynamiser un village.* » Et ne pas pouvoir approvisionner les fumeurs est souvent rédhibitoire. Alors, la mairie a appuyé les démarches d'Anne pour qu'elle récupère la licence de bar-tabac d'un village voisin. Le malheur des uns fait le bonheur des autres.

Sur la terrasse, entre deux lattes de cigarettes, Franck se rappelle qu'il y a vingt-cinq ans, « *Reugny comptait cinq bars* ». Inimaginable. « *On n'avait pas de voitures*, explique Alexandre, le coiffeur. *On buvait ici avec les copains, en jouant au flipper.* » « *Aujourd'hui, les jeunes sont plus packs de bières et Playstation à la maison* », constate Franck.

Dans ses nouveaux projets, Anne prévoit d'installer un tableau en libre-accès pour échanger des services de type « *une heure de bricolage contre une heure de mécanique, ou deux kilos de pommes de terre contre un de tomates* ». ●●●

●●● Parmi les trocs possibles, « *il faudrait proposer d'aller chercher des médicaments à la pharmacie la plus proche* », suggère une cliente. Car celle de Reugny a fait faillite il y a deux mois. « *Une catastrophe.* »

BATAILLE PERMANENTE

En mairie, ce dossier est la préoccupation numéro un d'Axelle Tréhin, 49 ans. À tel point qu'elle a longuement évoqué le sujet avec le correspondant local de *La Nouvelle République*, le quotidien régional. Elle reçoit dans son bureau ce samedi midi, entre deux papiers à signer et une affiche pour une fête locale à valider. Elle reste sceptique quant à la possible reprise de la pharmacie. « *La licence expire dans trois, quatre semaines. Elle ne coûte pas cher mais on ne trouve pas de repreneur. On en avait un il y a un mois mais il s'est ravisé. Certains pharmaciens des alentours l'ont convaincu que c'était une mauvaise affaire. Ce sont des commerçants, ils n'avaient aucun intérêt à voir une pharmacie perdurer ailleurs.* »

Pourtant, le docteur Jean-Paul Mallet est toujours là. On ne sait plus depuis combien de temps il exerce. Il n'a jamais trouvé d'associé ni de repreneur. Mais

il finira bien par prendre sa retraite, « *d'ici à cinq ou six ans* ». 1 700 habitants aujourd'hui (dont 200 écoliers), un médecin, une infirmière... Il y a pourtant de quoi travailler pour un pharmacien. Les déserts médicaux, avant, on en parlait, mais c'était chez les autres. Maintenant, ça pourrait être chez nous.

Malgré ce tableau, Reugny est un village dynamique. La population vieillit mais beaucoup de jeunes couples s'installent régulièrement. L'école a même ouvert une huitième classe. Il y a quinze ans, on campait dans la cour contre la fermeture de la septième. L'école illustre le symptôme du désengagement de l'État et de son « *mépris* » pour les communes et le monde rural, d'après Madame la maire. « *On nous a imposé la réforme des rythmes scolaires et les problèmes d'organisation qui vont avec... On nous a retiré sans explication 50 000 euros de dotations : c'est exactement le coût de fonctionnement de l'école pour toute une année scolaire.* » Il faut sans cesse se battre pour avoir des financements, à l'heure où le flou règne quant aux compensations des recettes de la taxe d'habitation.



Le Football Club Val de Brenne tient bon. Mieux : il a attiré de nouveaux jeunes joueurs cette année.

© Maxime Lcievout

Après avoir été adjointe à la communication et à l'éducation sous le mandat précédent, Axelle Tréhin est devenue maire en 2014. Pour la première fois, une deuxième liste s'était présentée aux élections municipales. L'ancienne équipe, sans étiquette mais considérée comme de gauche, s'est retrouvée face à une liste poussée par Les Républicains. « *Pas plus mal d'avoir des opposants pour la démocratie, analyse Axelle Tréhin, mais ils se sont ridiculisés lors d'un débat public, ils ne connaissaient pas les dossiers.* »

ESPRIT FAMILIAL

Le blues des petits maires ne s'est pas encore déclaré chez celle qui gère un budget d'environ 1,3 million d'euros. Mais l'engagement est quotidien, usant et mal rémunéré. « *1 350 euros par mois d'indemnité, divorcée, trois enfants à charge.*

Je dois bosser à côté, faire des missions ponctuellement. » C'est pourtant bien elle, et elle seule, qui est en première ligne face aux mécontentements de ses administrés. Même quand cela ne relève pas de sa compétence : il y a quelques semaines, elle a été violemment agressée verbalement... à cause d'une inondation de sous-sol. Il

faut encaisser. « *J'y ai pensé pendant quatre ou cinq jours. En début de mandat, cela aurait été très, très dur à surmonter.* » Elle a aussi arrêté de répondre aux invectives sur la page Facebook de la municipalité.

Elle aimerait bien se représenter en 2020. Tout dépendra des candidats. Des projets sont dans les cartons, notamment de développement durable. Sous son mandat, l'école est devenue autonome en chauffage grâce à un investissement important dans un système de géothermie. À la cantine, chaque semaine, entre 7 et 11 % des repas sont bio. « *On peut atteindre bientôt 20 voire 25 % !* » Et avant 2022, comme l'exige la loi aujourd'hui.

“
**On nous a retiré
50 000 euros
de dotations :
le coût de l'école
pour toute
une année.**

AXELLE TRÉHIN, MAIRE

La cantine scolaire, la garderie, les clubs sportifs, l'école de musique... Les enfants sont le moteur du dynamisme du village. Les associations sportives aussi sont nombreuses. Mal géré, le club de foot, a renoncé à ses équipes de jeunes lorsque j'avais 7 ans, en 2003. J'ai donc pris une licence dans le club du village d'à côté : Chançay (1 000 habitants), aujourd'hui devenu FC Val de Brenne.

Ce samedi après-midi, les moins de 15 ans (U15) jouent à Nazelles, à dix kilomètres. Là aussi, voiture et covoiturage obligatoires. « *Pour les plus longs déplacements, Super U nous prête un minibus* », explique Kévin. À 35 ans, il joue désormais en catégorie « *vétéran* ». Pendant dix-huit ans, Kévin a entraîné bénévolement au club, suivant certaines générations, comme la mienne, pendant plusieurs saisons.

Cette année, il dit avoir « *pris du recul* ». C'est pourtant lui qui a fait deux aller-retours pour aller chercher maillots et licences oubliés... Sur le bord du terrain, sa femme et Jade, 9 mois, dans la poussette. Sa situation familiale a changé, pas l'amour du foot et surtout de la transmission aux jeunes. Il prête main forte comme arbitre de touche quand il peut. C'est Steve, 26 ans, ancien du club, qui est devenu l'entraîneur des U15.

Le club perdure et rien n'a changé, alors que le sport amateur voit le soutien financier de l'État diminuer d'année en année. « *On vit de nos subventions locales, de la vente des calendriers et du bal, qu'on organise chaque année qui nous rapporte 2 000 euros* », détaille Kévin. Alors que les petits clubs perdent régulièrement des licenciés – partis au hand ou au volley – Val de Brenne survit. Mieux : « *Pour la première année, sûrement l'effet Coupe du monde, on a une équipe par catégorie d'âge sans entente* », comprendre sans avoir besoin de fusionner avec l'équipe du village d'à côté.

À la mi-temps, les garçons font match nul 2 à 2. La causerie de Steve est incroyable, émouvante.●●●

Le village de 1 700 habitants reste dynamique: une huitième classe a ouvert en 2018.

●●● Il parle aux jeunes adolescents comme à des adultes, les encourage, les engueule, les corrige. Kévin, en retrait, admire la qualité de jeu et l'ambition tactique de son successeur. Ambitieux et offensifs, les jeunes de Val de Brenne l'emportent finalement 3 à 2, sous un soleil de plomb. À la fin de son discours, à l'ombre au bord du terrain, Steve envoie tout le monde au vestiaire. « *On y fera le cri de guerre, entre nous, pas ici. Par respect pour l'adversaire* », lance-t-il à ses joueurs.

Jeune papa, Steve est en phase d'apprentissage, c'est la première année qu'il est entraîneur principal d'une équipe de jeunes. Il veut rendre au club ce qu'il lui a donné: transmettre des valeurs de partage, de solidarité et quelques leçons de football. Son objectif? « *Faire progresser les gars et pourquoi pas permettre à quelques-uns de jouer dans de meilleurs clubs plus tard.* » Il sait qu'une fois adultes, ces jeunes reviendront à Val de Brenne, retrouver un club familial, qui ne se prend pas la tête et qui sait faire la fête. D'ailleurs, c'est exactement le parcours que Steve a suivi, glisse Kévin. « *Il savait qu'on ne peut être plus épanoui qu'ici, à la maison.* »

On ne vient à Reugny que sur invitation d'un ami, par accident ou parce qu'on y a de la famille. Lorsque j'explique où j'ai grandi, avec des vignes, des vaches et des champs comme horizon, on ne me comprend pas toujours. Quand je quitte ma campagne trop longtemps, elle me manque. Il y a peut-être quelque chose de génétique là-dedans, une empreinte de territoire très forte, comme inscrite sur un petit bout de chromosome, qui me rappelle de ne pas oublier d'où je viens ni qui je suis.

Maxime LICTEVOUT



© GrandCeltien / C.C. 3.0.

Raccorde-moi si tu peux

La ville de Laval, en Mayenne, est reliée à la ligne à grande vitesse Paris-Rennes depuis un an. Les promesses de développement tranchent avec l'impatience des riverains.

La SNCF a financé une partie de mes études de journalisme en m'employant plusieurs étés à la billetterie de la gare de Laval. La SNCF m'a permis de quitter cette ville pour Lille, une fois le bac en poche. Sauf que, la SNCF, c'est le contribuable. Et Laval, c'est dix ans de ma vie. Sans drame, j'ai vécu la transformation du quartier où j'ai siroté mes premières bières, lu mes premiers journaux et donné mes premiers baisers.

Quand on me demande d'où je viens, je dois, neuf fois sur dix, préciser « *entre Rennes et Le Mans* », quand il ne faut pas dire « *aux portes de la Bretagne* ». Palindrome, « Laval » se lit dans les deux sens, comme les TGV qui la traversent et pointent vers Rennes à l'ouest, Le Mans à l'est. Coincée en Mayenne, Laval n'est qu'une ville intermédiaire, de passage plus que d'arrivée. « *Quand j'entends les mecs de la SNCF dire qu'ils veulent faire de Laval un nouveau Nantes, ça me fait bien rire* », ironise Léa, vendeuse dans la petite surface de la gare.

À la sortie du hall, les voyageurs sont accueillis par une rangée de panneaux orange. Tous déclinent une justification du projet « Laval à grande vitesse », la

zone d'aménagement concertée qui, depuis 2017, reconstruit presque intégralement le quartier de la gare. Sur une dizaine de ces pancartes, on peut lire « Laval grandit avec vous » en *leitmotiv*. Moi, j'ai grandi avec Laval. Mais cela fait cinq ans que, comme tous mes camarades de lycée, j'ai quitté la ville « *dynamique* », « *innovante* » et « *connectée* » décrite sur ces affiches. En astérisque et inscrit au marqueur, on peut aussi lire: « LOL ».

Ces publicités municipales s'adressent aux voyageurs avant même que ceux-ci aient eu le temps d'apercevoir la ville. Telle une crise d'adolescence bégayante,

Laval est plus une ville de passage que d'arrivée.

le quartier de la gare n'en finit pas de muer depuis 1985. Les travaux sont devenus la norme. Leur absence, l'exception. C'est le dossier d'urbanisme le plus épais sur le bureau des maires successifs, de droite comme de gauche.

« LA MAISON VIBRE »

Emmanuel Macron a promis la fin de ces « grands projets » lors de l'inauguration de cette ligne à grande vitesse (LGV) en juin 2017, au profit des « transports du quotidien ». Ici pourtant, cette ligne est devenue un grand projet du quotidien.

Vue du ciel, l'agglomération lavalloise est agrafée à l'autoroute A81, qui la contourne par le nord. Autour, l'aire urbaine de 50 000 habitants s'émiette en bocages verdoyants. L'entreprise de construction Eiffage laboure les champs depuis 2012. ●●●

●●● Au sol, la terre a été remuée pour installer la ligne à grande vitesse « Bretagne-Pays de la Loire ». À coups de tractopelles et d'expropriations négociées bon gré mal gré, de nombreux propriétaires mayennais ont laissé leurs pâturages situés sur le tracé de la LGV.

Depuis juillet 2017, des centaines d'habitants voient ou entendent défiler le fer à 320 kilomètres par heure depuis leur jardin. De retour chez mes parents, le silence quasi absolu que j'aimais retrouver a disparu, remplacé par une intermittence de roulements métalliques brefs et diffus. Pour d'autres, « la maison vibre », comme celle de Sandra Leroy qui habite à 120 mètres de la LGV, à Argentré,

l'une des 21 communes concernées. À l'agacement du quotidien se joignent les craintes pour l'avenir: « *Imaginez la moins-value des maisons et la qualité de vie perdue!* », se désole Mathilde, pointant la ligne à travers sa cuisine, à Bonchamp-lès-Laval, commune de mes parents. Elle sait que son terrain vaut moins que le prix qu'elle a payé depuis que la ville fuse dans la campagne. À l'inverse, là où les trains s'arrêtent, les prix de l'immobilier devraient monter, et faire les bonnes affaires de certains.

LE BÉMOL DE LA VIRGULE

Dans le quartier de la gare, près de « 1 100 nouveaux logements » et « 50 000 mètres carrés de bureaux » sont annoncés sur les panneaux qui accueillent les voyageurs. « Des TER modernisés et rapides » sont promis sur la première des dix affiches, à la sortie de la gare. Inauguré à l'été 2017 avec la LGV, le crochet ferroviaire de Sablé-sur-Sarthe devait permettre de rapprocher Laval d'Angers et de Nantes.

Grâce à des TER qui circulent sur des lignes TGV, ce trajet devait être une prouesse technologique.

“
Ce trajet devait être une prouesse technologique. Quelques semaines plus tard, la virgule ne fonctionnait déjà plus.”



En travaux depuis des années, le quartier de la gare de Laval a perdu en attractivité.

Quelques semaines plus tard, la virgule ne fonctionnait déjà plus pour des raisons techniques, en pleine grève nationale. Les clients, appelés « usagers », ont été contraints de se déporter vers le bus ou la voiture durant sept mois. Sur le parvis de la gare, la lenteur des travaux tranche avec la vitesse des trains. L'un des panneaux annonce « la fin des travaux pour 2020 ». Depuis 2016, quatre plans de circulation se sont succédé autour du parvis de la gare. Perdues, les voitures tournent en rond, cherchant une place de stationnement, ou tout simplement à respecter le code de la route. Attrayant et connecté, le quartier de la gare a perdu son bureau

de poste, fermé l'an dernier notamment à cause de la baisse d'affluence liée aux travaux. Pour sécuriser ses investissements, la mairie a voté l'installation de treize caméras de « vidéoprotection », pour près de 100 000 euros.

« Depuis les travaux, je vois les flics, tous les deux mètres, aligner ceux qui prennent la place en contre-sens, ceux qui se garent où ils peuvent. Personne n'y comprend plus rien », lâche Philippe Fauchoux, gérant du Yearling, le bar-PMU situé à vingt mètres de la gare. Les parieurs acquiescent au comptoir. Entre deux coups de chiffon dans ses verres, le patron ne cache pas sa colère: « Mon chiffre d'affaires a baissé depuis les tra-

voux, près de 5%. » Là encore, les panneaux invitent à la patience. La LGV devrait « générer un afflux de 800 000 usagers supplémentaires par an, soit une hausse de 65% à l'horizon 2030 », chiffre l'un des panneaux. Il faut désormais « soixante-dix minutes » pour atteindre Paris.

Mais les affiches ne mentionnent pas qu'il faut plusieurs mois pour obtenir un rendez-vous chez l'ophtalmologiste ou chez le gynécologue. Si bien qu'entre deux coups de balai derrière la caisse de son Casino, Léa s'interroge: « Tout ça pour treize minutes en moins dans un train? »

Thomas PERROTEAU

Dans la maison verte
comme dans la bleue,
portes et portails
ne sont jamais
fermés.

« Les vieux
ne font pas
d'enfants »

Au Gillieux, hameau du bout de l'île de Ré, les maisons secondaires laissent un vide hors saison. Inaccessibles, elles forcent les gens du pays à quitter les lieux.

Je me rappelle bien de l'expression interloquée de mes amis à l'école primaire : « *C'est où, l'île dorée ?* » Au fur et à mesure des années, le terme autrefois inconnu a été remplacé par une connotation friquée, presque vulgaire. « *Ah ouais, quand même, tu pars en vacances à l'île de Ré...* » Alors, toujours, il y avait ce besoin de préciser, avec une touche d'orgueil mal placé : « *Oui, mais je vais tout au bout de l'île, dans un minuscule village, un coin pas touristique du tout. Ça s'appelle Le Gillieux.* »

Mes grands-parents ont connu l'île de Ré bien avant la construction du pont qui la relie

aujourd'hui à La Rochelle, en Charente-Maritime. Il faut dire qu'elle trônait juste en face d'eux, lui, rochelais de naissance, elle, rochelaise d'adoption. En 1989 et 1992, ils achètent deux maisons de pêcheurs au Gillieux, dans la commune de Saint-Clément-des-Baleines. Réduites aux couleurs de leurs volets peints, ces maisons deviennent « *la verte* » et « *la bleue* ».

J'ai donc passé presque tous mes étés dans la verte ou la bleue, c'était selon. J'y retrouvais les rues avec leurs noms romanesques – la venelle de l'Horloge, la rue des Pêcheurs, l'impasse de l'Aventure – et la route à la sortie du village, celle où j'ai appris à faire du vélo. J'y retrouvais surtout les cousins, les seaux, les épousettes, le grand coffre rempli de méduses, où l'on cherchait en vain la deuxième chaussure qui formait la paire, et puis, vite, la mer.

DES SOUVENIRS PAR VAGUES

À chaque fois que je reviens, j'ai le sentiment que le village n'a pas bougé. Les personnes âgées sont un peu plus âgées, les roses trémières ployent toujours leurs têtes au pied des maisons blanches, et les gens disent encore « Bonjour ! » quand on les croise.

On voit quand même quelques panneaux de chantier. Ils apparaissent sur des murs lézardés, qui me semblaient encore sans vie les années précédentes. Oui, on reconstruit un peu au Gillieux. À part ça... Sans trop savoir, je pars toquer chez le petit frère de mon grand-père, qui possède lui aussi une maison au Gillieux avec sa femme.

« *Je connais l'île depuis tout jeune. À 16 ans, j'allais chasser le canard dans la baie du Fier d'Ars! À l'époque, on prenait le bac pour faire la traversée* », me raconte l'oncle

Vincent, 80 ans. Il a les mêmes yeux malicieux que mon grand-père. Son instinct de pêcheur à pied ressurgit, lui qui continue « *d'aller à la praire* » contre l'avis de sa femme. Une pêche assez dangereuse, qui nécessite de rester dans une position inconfortable plusieurs heures, avec la mer jusqu'au cou. « *Le Gil-*

lieux, c'est la pointe de l'île. Tu es au plus proche de l'océan : à 300 mètres à gauche, la Côte Sauvage, et à 300 mètres à droite, la plage de la Conche. Entre le phare des Baleines et les Amériques, tu n'as rien que l'océan! Devant toi, l'immensité. » J'observe le visage de mon grand-oncle, connu pour ses manières un peu bourruées. Quand il parle du village, on le sent fier. J'ose la question de l'évolution du lieu. L'expression se renfrogne légèrement. « *La population du village s'est un peu trop agrandie à mon goût. Mais ça se comprend. Le Gillieux, c'est le seul hameau de l'île où tu n'as pas de commerces. Les nouveaux arrivants recherchent cette tranquillité, loin de la mondanité des autres villages.* »

ABSENTS

Pendant qu'il me ressert du pineau, des souvenirs refont surface. Les souvenirs de choses devenues absentes. Je me rappelle notamment de ces camions qui venaient au Gillieux, ceux du boulanger, du poissonnier et du boucher. Ils se garaient sur la place du Grand Village, et ma mère m'envoyait acheter une baguette avec un franc en poche. Maintenant que je réalise la taille que fait réellement cette place, je me demande comment ils parvenaient à cet exploit. Ils ne venaient sûrement pas tous en même temps.

Guy Bougeois, 80 ans, le voisin en face de « *la bleue* », est Villageois de naissance (les habitants de la com-

mune sont appelés Villageois). Il se souvient des camions et m'invite à entrer dans sa cour tant admirée. Ici, les pots de fleurs semblent lutter entre eux pour un coin de place supplémentaire.

« *Je vais préparer mes haricots, si ça ne vous dérange*

pas. » Tandis qu'il dépiaute les cosses tordues, imparfaites, – elles proviennent de son propre potager – il retrace l'histoire. « *La fin des camions, c'était il y a longtemps... C'est dommage que ça se soit arrêté. Ça faisait un lieu de rencontres. Les supermarchés ont un peu gâché tout ça. Avant, il y avait des déballages sur la place! Il y* ●●●

« Avant, il y avait
des déballages sur la place,
les supermarchés
ont un peu gâché ça.

GUY BOUGEIS, UN VOISIN

Les étés au Gillieux, c'était les cousins,
les seaux et épousettes, et puis la mer.

●●● avait madame Houdas, qui venait vendre des vêtements depuis Saint-Martin-de-Ré. Et même un vendeur de pommes, un Vendéen, qui venait avec son cor de chasse. On entendait la trompette depuis la plage, et on se disait, "Tiens, y a le marchand de pommes!" »

M. Bougeois se réjouit tout de même de certains changements. « La maison d'à côté, je l'avais toujours connue en ruine. Maintenant, les maisons abandonnées sont rachetées par des touristes et refaites. Le Gillieux est plus joli, plus vivant. » Il poursuit: « C'est bien de voir des maisons rouvrir. Au début de l'été, on est contents de voir arriver les gens. Bon, après quelques semaines, on se dit quand même, "Vivement le mois d'octobre qu'on soit tranquille" hein. L'hiver on reste entre nous, même si on n'est plus très nombreux. »

HABITANTS, ESTIVANTS

Derrière ses phrases qui se veulent un brin provocatrices, j'entends quelque chose que je n'avais pas évoqué avec ma famille. Après tout, on a beau être des visiteurs assidus, on reste des estivants, nous aussi. « Il y a de moins en moins de gens du pays. Les jeunes ne peuvent plus s'installer au Gillieux. C'est trop cher, soupire-t-il. Quand les gens disent "C'est une île de riches", c'est vrai... Y a des communes qui ont fait construire des logements sociaux, mais ici au Gillieux, on n'y arrive pas. Or, il en faut des jeunes! Les gens meurent, et les chiffres baissent, d'année en année... Les vieux ne font pas d'enfants. »

Laurence Furic est responsable de l'office de tourisme de Saint-Clément-des-Baleines. Celle qui a habité pendant vingt ans au Gillieux confirme à regret les mots du vieux Rétais. « De la Toussaint à mars, beaucoup de volets sont clos. Il y a une baisse des résidents à l'année, remplacés peu à peu par des résidents secondaires. Aujourd'hui, Le Gillieux, ça doit représenter 150 habitants l'hiver. À sa création, il y en avait 1 400! » Laurence revient sur la fermeture des deux épiceries du hameau, qui ont « bien changé le quotidien ». Elle évoque aussi un projet, resté bloqué depuis des années, celui dit du Moulin-Rouge. « Le



© Famille Béraud



© Famille Béraud

mairie voulait construire des logements à l'année, moins chers, plus accessibles, avec un petit supermarché. Ça aurait dû être là, juste entre le Gillieux et Saint-Clément. C'est une association qui bloque. » Des habitants, principalement des résidents secondaires, s'opposent au programme immobilier. « Moi je n'ai pas trop envie de rentrer là dedans, ajoute Laurence, mais la conséquence c'est que malheureusement les gens du village n'ont plus les moyens d'y vivre. »

LE TEMPS DU CHANGEMENT

Au Palace Épicerie, le seul commerce qui survit encore au Gillieux, les clients ont mis la musique à fond ce soir. En 2013, Dominique Marit a transformé ce qui avait été sa brocante pendant vingt ans en bar-restaurant. « J'aime le changement. C'était bien de changer le lieu », résume-t-elle simplement. L'endroit est devenu la bonne adresse des touristes, souvent un peu perdus au village, et le point de ralliement pour les locaux une fois l'été terminé. Alors ce soir on boit, on danse, on oublie.

Parmi les fêtards du jour, Valérie Tison, femme de ménage. Je la retrouve le lendemain dans la cour du Palace, la main autour d'un verre de San Pellegrino: « J'ai un peu abusé hier soir. » Celle qui a toujours vécu ici, même si elle admet être partie à Bordeaux à ses 18 ans – « Je voulais voir la ville. Je suis restée un an et je suis revenue » – dresse un portrait meurtri de son village. Le sourire de la veille est là, mais la voix se serre. « La vie est dure ici. Tout est saisonnier, ça influe sur le travail, le logement. La plupart des propriétaires préfèrent louer leurs maisons juste à la saison. Ce qui reste est cher ou vétuste. Acheter, c'est inenvisageable: ce n'est pas avec ce que je gagne que je vais investir ici. Là, je suis logée chez mes parents, avec mon ami. Ça va faire quatre ans qu'on cherche un logement. » Pour aider d'autres personnes dans la galère, Valérie a créé avec des amis un groupe Facebook « Jobs et emplois île de Ré », qui rassemble un peu plus de 2 000 personnes. Mais elle sait que, pour les locaux, le souci du logement agit souvent comme un stop.

Avec Xynthia, les digues ont été fracassées. On ne pourra plus construire.

GILLES DUVAL, MAIRE

Beaucoup d'entre eux doivent suivre le courant et émigrer sur le continent, à La Rochelle. Pourtant, lui n'hésite pas. « Pendant un temps, je me disais: "Pourquoi pas, partir?" Mais la mer me manquerait trop. Ici, même quand je ne vais pas la voir, je l'entends depuis le village. J'ai besoin du bruit de la mer. »

La mer est pourtant le dernier ennemi dans cette recherche d'un toit pour les Villageois. Gilles Duval est maire de la commune depuis bientôt douze ans. Il m'explique avec tristesse: « Le logement ici, c'est foutu. Le projet du Moulin Rouge a été paralysé pendant des années par une association de résidents, mais ce n'est plus le problème principal. C'est la tempête Xynthia qui a été la vraie catastrophe pour le village. » Il ajoute: « Les maires de l'île doivent respecter le principe du 80-20, c'est-à-dire 80 % de nature et 20 % de constructions. C'est bien normal pour préserver

notre île. Mais là, on n'atteindra jamais plus de 15 % de logements, car avec la tempête, les digues ont été fracassées, et le terrain est devenu largement inondable. On ne pourra pas construire plus au Gillieux avant bien longtemps. » Face à ce constat, les Villageois ne peuvent pas grand chose. Beaucoup choisissent de fermer les yeux sur ce ressac incessant de problèmes et de se concentrer sur la beauté de leur

horizon. Les pistes cyclables dans les marais salants voisins, le bois du Lizay, et puis la mer, toujours. Sylvie Delecluse, 50 ans, coiffeuse dans un salon à Saint-Martin, vient à la plage des Trois Cailloux, dans le nord de l'île, depuis son enfance. Petite, elle allait pêcher le coquillage avec son grand-père, comme moi avec le mien. Son pied droit est paralysé. Mais lorsqu'elle s'assoie dans le petit filet d'eau qui recouvre la plage, et gratte le sable pour ramasser des coques, elle se détend. En riant, elle m'apprend à ouvrir la petite coquille blanche en faisant levier avec une autre. Elle confie, le regard doux: « Sans avoir besoin de bouger, je me change les idées. J'oublie. J'oublie mes douleurs, je pense juste à trouver de gros coquillages. Et je suis bien. »

Margaux MAGNAN

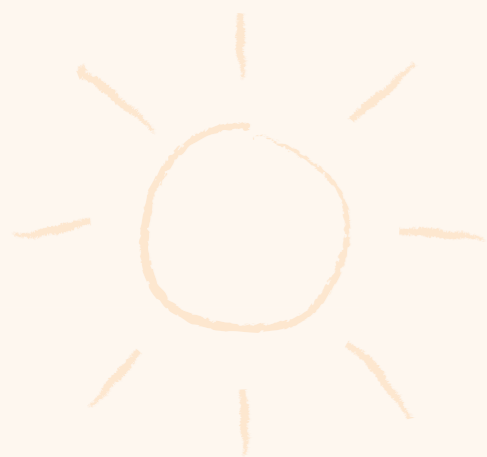
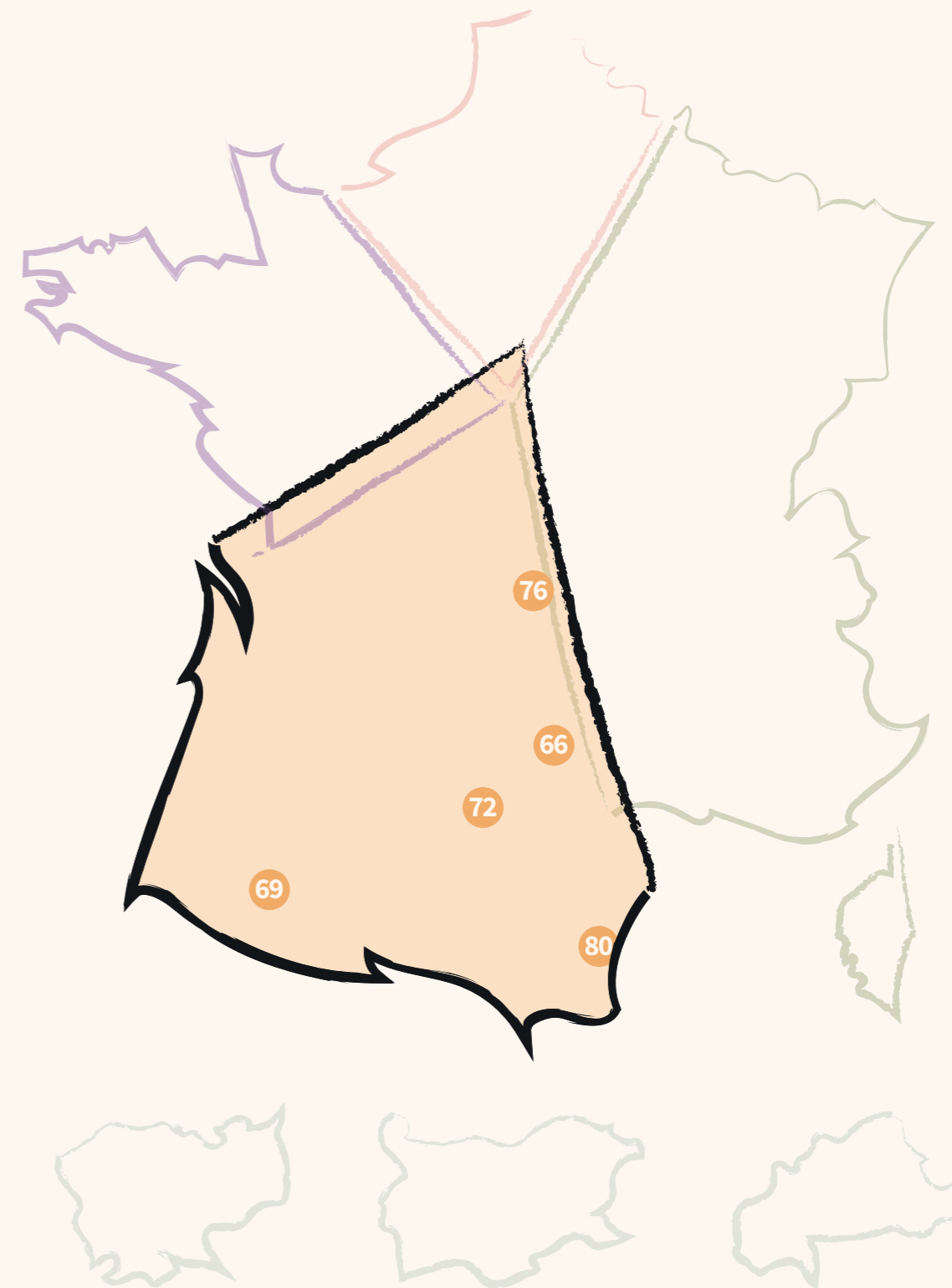
Côté Sud

Un endroit qui pour certains évoque les vacances, et pour d'autres, une enfance au soleil. Le Sud. À **RODEZ** (p. 66), le quartier de l'ancien gymnase vous sera raconté à l'ombre des histoires passées. Vous serez ensuite invités à suivre la vie de château d'**OGEU-LES-BAINS** (p. 69), aux pieds des Pyrénées.

Pour l'apéritif, vous goûterez au « pinard » de **LISLE-SUR-TARN** — une commune loin des villes, près du vin (p. 72).

À la suite de quoi, direction la croisée des mondes à **USSEL**. Là-bas, Pierrette et sa collection de journaux à l'effigie de Jacques Chirac vous attendent (p. 76).

La visite se conclura à **PORT-BARCARÈS** (p. 80), où les yachts remplacent petit à petit les barques et les souvenirs de vacances.



À l'ombre du gymnase

Bien avant la construction du musée Pierre Soulages, peintre natif de la ville, Rodez a vu des centaines d'enfants fréquenter le club de gymnastique. Des amitiés s'y sont souvent tissées, parfois brisées.

Des luxueux autocars, des centaines de touristes chinois s'extraitent. La scène est courante depuis 2014 et l'ouverture du musée d'art contemporain, dédié à Pierre Soulages, peintre parmi les plus cotés du monde. Certaines œuvres de l'artiste sont exposées dans ce musée, loin de faire l'unanimité chez les riverains il y a quelques années. Quand l'été bat son plein avenue Victor-Hugo, devenue aujourd'hui l'artère centrale de Rodez, les cafetiers parisiens s'affairent. Ils sont descendus dans le Sud, s'installer sur cette avenue, près de ce qui

est désormais le cœur culturel de ce département rural. La commune de 25 000 habitants accueille tous les jours les visiteurs venus admirer la célèbre collection. La place, qu'on appelle le « plateau du Foirail », a changé de visage. À ce même endroit, mes yeux d'enfant ne se souviennent que d'un immense parking et d'automobiles alignées et casées dans le moindre interstice offert par le grand parc de stationnement. Au XV^e siècle, on y organisait le com-

Autrefois occupé par un parking, le plateau du Foirail est aujourd'hui le centre culturel de la ville.



© Illustration Emmanuelle Colombé

merce du bétail. C'est aujourd'hui la principale porte d'entrée de la cité, ouvrant sur une promenade plantée de tilleuls.

TOUS LES CHEMINS MÈNENT À L'AMPHITHÉÂTRE

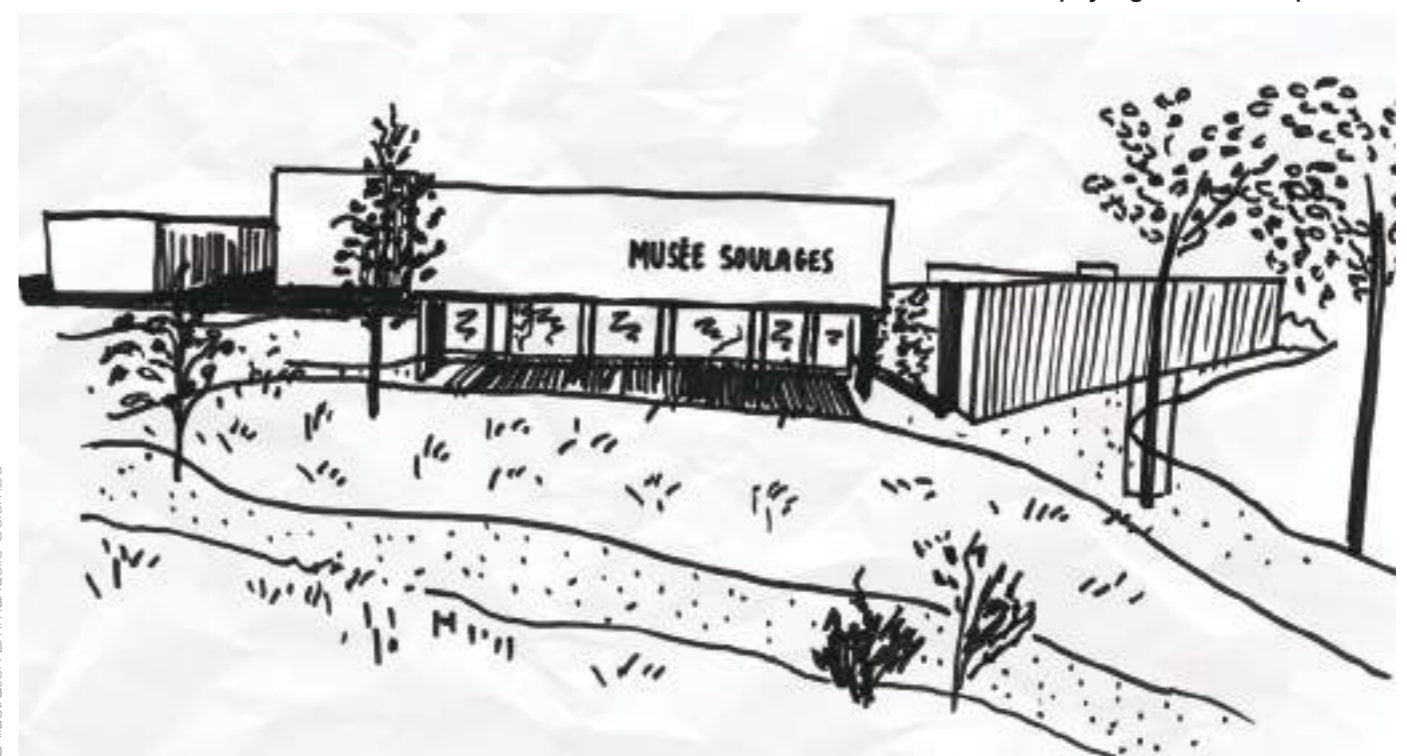
Le plateau est une place forte de l'animation de la ville, grâce aux deux immenses dômes de tôle que sont les halls Charles et la salle des fêtes attenant au jardin public, le poumon vert de la ville. Un paysage plutôt industriel, à deux pas de l'imposante cathédrale Notre-Dame-de-Rodez. Mon souvenir le plus fort est certainement cette passerelle à une vingtaine de mètres de hauteur, reliant cet espace peu harmonieux au complexe nommé « Amphithéâtre ». D'un bleu pétrole saillant, elle détonnait. De l'autre côté, l'Amphithéâtre regroupait un complexe sportif et la principale salle de spectacle de la ville. Cet environnement complètement désaccordé

n'est, aujourd'hui, plus du tout ce qu'il était. Et c'est tant mieux.

Il y a encore quelques années, je passais là tous les jours. À 11 ans, je rentre en sixième et je passe désormais plus de douze heures par semaine dans une salle de gymnastique située au sous-sol de l'Amphithéâtre. Le collège privé Saint-Joseph dans lequel je fais mes premiers pas se situe à l'opposé. Alors, accompagnée de mes camarades « Sport-Étude » ou « horaires aménagés », on patiente à la sortie du collège et quand tout le monde est bien là, on prend cette direction.

On se faufile dans les ruelles et les boulevards de Rodez. La ville, on la connaît par cœur. Cela ne nous empêche pas de tenter de nouveaux raccourcis, qui n'en sont pas, au risque de se faire taper sur les doigts par nos entraîneurs, 15 h 45 passés. En fin de parcours, on emprunte la fameuse passerelle. Le passage constitué de plaques de métal tremblait ●●●

Le musée Soulages a été créé en 2014 et a redessiné le paysage de cette esplanade.



© Illustration Emmanuelle Colombé

●●● quand mes amis couraient pour le traverser. On emprunte un petit sentier jouxtant le bâtiment, depuis lequel on aperçoit déjà, derrière de grandes baies vitrées, les néons du hall d'entraînement et le sommet des cordes à grimper. Fin du parcours.

J'ai 24 ans lorsque je reviens dans cette salle, cinq ans après ma dernière venue. Je trouve les baies vitrées occultées. En entrant, j'obtiens quelques précisions auprès d'une ancienne gymnaste. « Tu sais le mercredi après-midi, on apercevait souvent des voyeurs donc les parents se sont plaints. La police est même déjà venue plusieurs fois. » Je suis sidérée car je n'aurais jamais soupçonné que cela puisse se produire. À l'intérieur, les choses n'ont pas beaucoup changé. L'agencement de la salle est resté le même, les agrès et la pendule occupent la même place. Je grimpe sur la poutre, à 1 mètre 25 au-dessus du sol. Les repères reviennent rapidement même si la démarche est frileuse, sur ces dix centimètres de large. Les cahiers de gainage et de musculation sont encore grands ouverts, sur le praticable de compétition. Enfant, déjà, j'avais l'habitude de me pencher sur ces cahiers. Je savais alors à peine lire. Sur les murs, les affiches des championnats de France, des galas et des compétitions internationales résistent. Exactement les mêmes, mais pour la plupart déchirées par des gymnastes inexpérimentés lors de leurs exercices en appui contre le mur.

EN ÉQUILIBRE SUR LA POUTRE

À mon grand étonnement, je me sens encore comme chez moi. À la fois légitime pour venir ici quand je le souhaite mais étrangère car je ne connais quasiment plus personne. Aujourd'hui, le club emploie six entraîneurs et accueille 670 licenciés parmi lesquels je ne dois pas connaître plus d'une poignée de personnes. Si je revois encore mes plus proches amis gymnastes, certains ont complètement disparu de ma vie depuis quelques

“
La passerelle n'existe plus. La municipalité l'a détruite lorsque l'Amphithéâtre a été aménagé pour accueillir le musée Soulages.

années. Dans ces mêmes lieux, j'ai connu de grands bouleversements.

À 13 ans, l'entraîneuse qui m'avait repérée, disparaissait du paysage avec toute sa famille. Sans explication. Cette deuxième mère, au regard du temps que j'avais passé avec elle, me disait au revoir, lors d'une

rencontre imprévue, en contrebas de la passerelle. Ce départ précipité est resté inexplicable quelques temps.

Six mois plus tard, mon groupe d'amis gymnastes se décomposait complètement quand l'un de nous décidait de se donner la mort. En ce mois de janvier 2008, un sentiment d'abîme nous habitait tous. Au départ, je ne comprenais pas ce geste. J'ignorais encore que, dans les sous-sols de l'Amphithéâtre, s'étaient déroulés de sombres événements. Là, mon ami avait été agressé sexuellement par un autre membre de notre petit groupe, partis

quelques mois plus tôt avec ses parents entraîneurs, loin de la France métropolitaine. Aujourd'hui, la culpabilité est toujours là, dès que je foule le sol de ce quartier. Elle est là, lorsque je grimpe sur cette poutre des années plus tard, et que j'observe au loin, la porte des vestiaires que j'occupais, sans le moindre soupçon des événements qui avaient pu s'y dérouler.

À l'heure qu'il est, dehors, la passerelle n'existe plus. La municipalité l'a détruite lorsque le plateau du foirail en contre-haut de l'Amphithéâtre a fait l'objet d'un aménagement exceptionnel pour accueillir le musée Soulages. Le vaste parking est devenu la grande esplanade des Ruthènes, où se tiennent quelques concerts, l'été. Le jardin public a grappillé 20% de sa superficie. L'endroit est agréable, vert et touristique. Avec son enchaînement de boîtes d'acier Corten, le musée trône dans le quartier, désormais, le plus en vogue de Rodez. Un quartier cher à mes yeux... cher à mes yeux d'enfant.

Marjorie LAFON



Depuis la maison où j'ai grandi. Au bout de l'allée, à gauche, le « Château ».

Dans le cocon familial du « Château »

Je n'ai pas connu mes grand-parents maternels. Pourtant, ils ont été les architectes de l'environnement dans lequel j'ai grandi, à Ogeu-les-Bains, dans les Pyrénées-Atlantiques.

J'ai passé les dix-huit premières années de ma vie à Ogeu-les-Bains, village d'aujourd'hui 1 500 habitants, au pied des Pyrénées. J'ai surtout passé les dix-huit premières années de ma vie dans ce qu'on appellerait un lotissement. Avec la particularité d'être exclusivement familial. Ma mère, deux de ses sœurs et son frère vivaient côte à côte, dans quatre maisons voisines. Au bout de l'allée centrale, le « Château ». Pas un vrai, simplement une grande

maison que mes grands-parents avaient achetée à la fin des années 1950, lorsqu'ils s'étaient installés dans le village. Au milieu, un terrain de tennis, construit par mon grand-père pour les enfants. Ce lotissement était une sorte de cocon protecteur où petits et grands veillaient les uns sur les autres : les grands-parents gardaient les enfants, qui s'occupaient à leur tour de leurs aînés quand ils vieillissaient. De la vie, il y en a eu beaucoup. Des drames, aussi. ●●●

●●● Aujourd'hui, le « Château » est en vente. La famille de mon oncle a déménagé près de Pau, mes parents aussi, et ma tante est sur le point de quitter sa maison à son tour. Sur le terrain de tennis, l'herbe commence à pousser. L'endroit semble se défraîchir et cela me rend triste. Mais je comprends que les choses évoluent.

PARTIR ÉTUDIER À LA VILLE

Dans le contexte actuel de globalisation du marché du travail, les jeunes quittent plus fréquemment leur village pour aller travailler à la ville. Dès la fin du lycée, ils partent étudier dans des zones urbaines, où ils chercheront un emploi ensuite. Dans la génération de ma mère, sur six frères et sœurs, cinq vivent dans les Pyrénées-Atlantiques et une dans le département voisin des Hautes-Pyrénées. Ma génération s'est, elle, éparpillée aux quatre coins de la France, jusqu'au Royaume-Uni.

**L'Hexagone compte
75 000 assistantes
maternelles
et 90 000 places
en crèches de plus
qu'il y a dix ans.**

Alors, difficile pour les jeunes parents de confier leur bébé aux grands-parents pendant leurs journées de travail. Crèches, nounous... les modes de garde aussi ont évolué. D'après une étude commandée en 2016 par *Le Figaro*, l'Hexagone compte aujourd'hui 75 000 assistantes maternelles et 90 000 places en crèches de plus qu'il y a dix ans. Ma mère se souvient de ses après-midis d'enfant passées avec tel oncle ou telle tante voisine et affirme que sa petite sœur a « pratiquement été élevée par "grand-mère" ». Ma nièce, elle, fait ses premières siestes chez sa nounou. Pendant les vacances scolaires, les petits traversent parfois la France, avec les parents, pour leur rendre



La commune d'Ogeu-les-Bains, située dans le département des Pyrénées-Atlantiques, comptait 1 400 habitants en 2015.

visite. Un enrichissement certain pour des enfants dont l'esprit s'ouvre à chaque kilomètre parcouru. Quand mon arrière-grand-père est tombé malade, Mario, mon grand-père, les a installés, lui et sa femme, près de lui, dans la maison où j'ai ensuite grandi. La famille s'est relayée pour prendre soin du malade, jusqu'au bout. Quand il est décédé, ma mère et sa sœur, petites, allaient dormir tous les soirs d'hiver avec leur grand-mère. « *Nous jouions au rami, discussions, lui tenions compagnie* », se souvient ma mère. Mes deux grands-parents ne sont pas allés en maison de retraite. Ils ont reçu des soins à domicile, accompagnés du soutien de la famille. Une charge lourde à porter. Difficile à assumer. Aujourd'hui, les personnes âgées intègrent plus fréquemment des maisons de retraite. D'après le ministère de la Santé et des Solidarités, rien qu'entre 2011 et 2015, le nombre de résidents y a augmenté de 35 000 personnes.

La proximité entre les maisons des aînés de ma famille est peut-être due à leur origine. En Espagne, les jeunes quittent le foyer familial plus tard qu'en France. À 29 ans en moyenne, contre 23 en France, d'après Eurostat. Mario, comme son prénom peut le suggérer, est né à Madrid. Il y a passé ses premières années, bercé par une culture différente, en particulier en termes de relations familiales. À Saint-Sébastien, où je passe une semaine avant la rentrée, je suis frappée de croiser, sur les trottoirs, deux voire trois générations se promenant, bras dessus, bras dessous. Le fameux *paseo* espagnol. La balade familiale, l'après-midi, après un déjeuner souvent copieux et animé. Un peu plus loin, sur une terrasse de café, une petite fille fait ses premiers pas, entourée d'une tablée d'une dizaine de personnes dont les âges semblent s'étendre de 2 à 80 ans. À Ogeu-les-Bains, mon grand-père reproduisait ce schéma. Toute la

famille se retrouvait autour d'une longue table, dans la salle à manger, pour le déjeuner. Mario essayait tant bien que mal de placer chaque personne sur un siège, la voix souvent couverte par les plaisanteries d'Andrée, ma grand-mère, et par les cris des enfants qui couraient dans la pièce.

INFLUENCES MÉDITERRANÉENNES

À la fin du repas, Andrée lançait des mandarines à tout le monde. Ces déjeuners animés, on me les a racontés. Je ne les ai pas connus. Mais ils représentent bien l'ambiance dans laquelle j'ai grandi, dans ce lotissement. J'ai le souvenir de parties de tennis où les petits ramassaient les balles, faisaient du roller ou pédalaient pour la première fois sans petites roues, pendant que les moyens disputaient des matchs de tennis et que les grands discutaient au bord du terrain. J'ai le souvenir d'après-midis dans la piscine de mon oncle et de ma tante, au milieu des cousins. Les parents lançaient une cuillère à café au fond de la piscine et nous plongeons, inlassablement, pour aller la chercher.

Mes grands-parents maternels ont émigré en France avant la guerre d'Algérie. Car après Madrid, Mario est passé par Oran. Là, il a rencontré Andrée, dont les parents, après une carrière militaire, avaient décidé de passer leur retraite à Alger. À la fin de la guerre d'Algérie, en 1962, leurs deux familles les ont rejoints. Mario est allé les chercher à Marseille, où ils débarquaient, et les a conduits à Ogeu-les-Bains. Comme beaucoup du million de Français qui ont pris le même chemin entre 1962 et 1965, ils ne connaissaient pas la région. Ce « *déchirement de quitter une terre familière pour s'installer ailleurs* », dont me parle souvent la sœur de Mario, on a tendance à vouloir éviter de le vivre avec ses proches. Cela explique aussi, peut-être, ce besoin qu'ils ont eu de rester ensemble. Il y a trois ans, mes parents ont déménagé. Ils ont quitté le cocon familial pour s'installer à Pau. Ma mère a pris son indépendance à 56 ans. Je vis aujourd'hui à plus de mille kilomètres de chez eux. L'époque a changé.

Manon CLAVERIE



© Vincent Bresson

Comme beaucoup de villages de la région, Cadalen, à côté de Lisle-sur-Tarn, vit des vins de Gaillac.

Loin des villes, près du vin

Territoire agricole, le Tarn vit du travail de la terre et se passionne pour le rugby. Le département a beau être l'un des plus ruraux de France, il n'en demeure pas moins affecté par les soubresauts d'un pays en mutation.

Mon village est petit, mais une expression dans le Larousse lui est dédiée. Peu de bourgades peuvent en dire autant. Si un jour vous êtes « entre Gaillac et Rabastens », vous vous situez à Lisle-sur-Tarn, mon patelin. L'expression signifie surtout que vous êtes ivre, car la production lisloise des vins de Gaillac est la plus importante de l'appellation.

Le vin ne caractérise pas seulement le vocabulaire qui désigne mon village. Il caractérise aussi sa campagne,

ses habitants, sa culture et ses fêtes. Le vin semble l'épicentre de tout, ici. Il fait vivre Gaillac et ses alentours, et le Gaillac fait vivre les amitiés.

Dans *Saint Amour*, un film de Benoît Delépine et Gustave Kervern, la gérante d'une pizzeria compare Gérard Depardieu à du Gaillac : « *C'est fort, charpenté, un peu comme vous* ». En plein cœur du Tarn, le vin est certes parfois un peu tannique, asséchant, mais il est issu des histoires de celles et ceux qui le produisent.

Au lycée, je me suis lié d'amitié avec un fils de vignerons qui prend progressivement en main le domaine familial. Au sein de notre bande de copains, on l'a toujours un peu charrié, car il utilise beaucoup de glyphosate. Sensibles à l'écologie, on a toujours vu cette pratique d'un mauvais œil. Mais en prenant le temps d'en discuter avec lui, on a compris que la situation était plus complexe qu'il n'y paraissait. « *Ma famille a bâti le domaine sur la quantité plus que sur la qualité, c'est ce qui se faisait à l'époque* », explique-t-il. « *On a 60 hectares à gérer. On s'est endettés pour avoir les machines. On utilise beaucoup de produits, c'est sûr, mais financièrement, ce ne serait pas tenable de passer au bio pour nous.* »

Ici, ce modèle intensif et dégradant pour la planète fait vivre, même s'il fait vivre à crédit.

ENTRE AGRICULTEURS ET ZADISTES

Pris dans cet engrenage, le passage au bio semble irréalisable. D'autant que ce cette solution ne serait pas non plus sans risque: le cuivre que propagent certains exploitants bios est lui aussi néfaste pour les sols.

Mon ami n'est pas la seule victime de la politique agricole productiviste, héritée de l'après-guerre. Plusieurs vigneronnes m'ont tenu le même discours à la dernière fête des vins de Gaillac, l'événement de l'été. Ceux qui ont réussi leur réorientation vers le bio sont les plus petites exploitations. C'est le cas du très bon domaine de Brin. Avec ses douze hectares, la transition a été rendue possible grâce à la faible surface cultivée. Mais aussi grâce à une montée en gamme. Ses bouteilles coûtent deux à trois fois plus

cher que celles de mon ami. Un modèle difficilement transposable sur 60 hectares.

Les problèmes liés au modèle agricole productiviste sont prégnants dans cette région très rurale. Ils peuvent même être fatals. En 2014, le militant écologiste Rémi Fraisse a été tué par un tir de grenade offensive dans la Zone à défendre (ZAD) de Sivens, la forêt de Lisle-sur-Tarn. Les politiques ont défilé pour la première fois dans mon village: Jean-Luc Mélenchon, José Bové... Pendant quelques mois, les

gens ont enfin pu placer Lisle-sur-Tarn sur une carte. Même le média américain Vice est venu.

Rémi Fraisse était opposé à la construction d'un barrage réclamé par les agriculteurs locaux pour arroser leurs champs. Il faut dire qu'ici, on cultive paradoxalement du maïs, une plante tropicale qui nécessite une humidité qui n'est pas présente dans le Sud-Ouest. Alors les arroseurs automatiques aspergent les champs en pleine journée. La perte d'eau est immense. Trouver une nouvelle source pour irriguer les champs alentours: c'était tout l'enjeu de la construction de ce barrage, qui a depuis été abandonnée.

Ici, ce modèle intensif et dégradant pour la planète fait vivre, même s'il fait vivre à crédit. L'agriculture contribue à hauteur de 10,4% de l'activité économique du département, soit trois fois plus que la moyenne française (3,5%). Mais sans la solidarité, le patrimoine familial et les aides de l'État ou de l'Union européenne, beaucoup d'agriculteurs ne pourraient pas vivre de leurs activités.

Dans le Tarn, il y a du vin mais aussi le rugby. Terre d'Ovalie, le département a du mal à faire face à la professionnalisation du sport roi du Sud-Ouest. Il y a dix ans, Albi, préfecture du département, jouait encore dans l'élite face aux autres équipes du Top 14. Gaillac et ses 15 000 habitants ont aussi connu leur épopée fulgurante, aussi courte que tragique.

En 2006, la ville et le club de Vincent Moscato et de Bernard Laporte accèdent au Saint Graal: la Pro D2. ●●●

●●● Toute la ville s'enflamme. *La Dépêche du Midi* décrit cet événement avec émotions : « *C'est le temps des embrassades, des pleurs, des joies, de ce bouclier qu'il est si doux de toucher. C'était le temps de l'année glorieuse de Gaillac, le temps des sourires, du titre et de la montée.* »

LA SOMBRE ÉPOPÉE DU CLUB DE RUGBY

Sur le terrain tout va bien. Mais en coulisses, le président du club, Hubert Mauillon, ne peut plus arroser financièrement le club. Véritable poumon économique de la ville, M. Mauillon possède un espace commercial, un hypermarché Leclerc, un restaurant... et l'Union athlétique gaillacoise.

Difficile de savoir si, comme la rumeur le suggère, l'homme d'affaires a eu les yeux plus gros que le ventre. Une seule certitude : le club accuse un retard de paiement des salaires aux mois de février et d'avril 2007. Le club, malgré sa dixième

“
Le club est rétrogradé en Fédérale 3, puis est mis en liquidation judiciaire en juillet. C'est la fin d'une époque, celle qui faisait la fierté de Gaillac.

place, est rétrogradé en Fédéral 3, puis est mis en liquidation judiciaire en juillet. C'est la fin d'une époque, celle qui faisait la fierté de Gaillac.

Aujourd'hui, le seul club de rugby professionnel tarnais est le Castres Olympique (CO). Un digne représentant puisque les « Bleus et Blancs » ont remporté le championnat de France la saison dernière. Mais combien de temps les Castrais pourront-ils rester dans le Top 14? Onzième budget, Castres tient tête depuis des années à des clubs avec des moyens plus conséquents. Montpellier, contre qui les Tarnais ont arraché le bouclier de Brennus, pèse 26,9 millions d'euros. Castres, cinq millions de moins. Mais sans le soutien financier de groupe pharmaceutique tarnais Pierre Fabre, le

club pourrait basculer rapidement en Pro D2. Et ça peut arriver tôt ou tard — « *Tard o d'ora* » comme on dit en occitan.

Le dernier représentant du « *rugby des sous-préfectures* », pour reprendre l'expression lancée en conférence de presse par Pierre-Yves Revol, président du club castrais, fait vibrer toute une région. « *Nous essayons d'apporter un peu de bonheur aux gens d'une contrée un peu en difficulté* », avait-il précisé. Même si Pierre-Yves Revol cherche à mobiliser l'image d'Épinal de la campagne pour gagner le cœur du public, il y a du vrai dans ses propos. Castres fait parfois figure de ville sinistrée et les Castrais attendent depuis des décennies une auto-

route pour relier la ville à Toulouse, comme c'est le cas à Albi. Cette absence pénalise l'économie d'une ville où le taux de chômage atteignait les 18,4% en 2015. À Gaillac, ce taux n'était « que » de 16,9%, contre 14,3% pour l'ensemble du département.

Mais là aussi, l'écologie s'en mêle. Le Premier ministre Édouard Philippe a déclaré cette autoroute d'utilité publique en juillet 2018. À l'époque, la militante de France Nature Environnement, José Cambou, s'y opposait farouchement. « *Cette décision de l'État ne peut que nous écaurer et nous interroger (...) sur la volonté de l'État à engager une vraie politique de transition écologique et solidaire.* »

Entre fin août et début septembre, les Tarnais se retrouvent entre amis pour faire les vendanges.



© Vincent Bresson

Ce clivage entre intérêts économiques et intérêts écologiques persiste, surtout quand une partie de la population est au chômage. On peut tenter d'y trouver une explication aux votes des Tarnais qui avaient placé Marine Le Pen en tête au premier tour de l'élection présidentielle de 2017. Mais ce ne serait pas suffisant. Emmanuel Macron, populaire dans les milieux urbains, ne parle pas à la campagne. En difficulté dans ce que certains nomment la « *France profonde* », il s'était rendu à Albi pour son ultime déplacement avant son face à face avec Marine Le Pen. Une frange de ma famille n'a jamais caché sa sympathie pour les idées du Front national (Rassemblement national depuis juin 2018). Au premier tour, parmi mes parents, grands-parents et cousins, personne ne semble avoir glissé un bulletin « Emmanuel Macron ». Ma mère, elle, avait préféré Jean Lassalle. Elle trouve que le député du Béarn « *est authentique et qu'il nous ressemble* ».

« LA FRANCE PÉRIPHÉRIQUE »

Si Emmanuel Macron avait choisi le département de Jean Jaurès pour son dernier déplacement, ça n'aurait rien d'anodin : il cherchait un symbole pour son dépassement des clivages traditionnels. « *En venant ici, même si la ville est plus bourgeoise que le reste du département, c'est aussi à la France périphérique qui vote FN qu'il vient s'adresser* » décrypte Jean-Michel Ducomte, professeur à Sciences Po Toulouse, pour le Huffington Post.

Dans le Tarn, où le vin se mêle au rugby, Emmanuel Macron ne parle pas à tout le monde. Marie-Christine Verdier-Jouclas, députée LREM fraîchement élue, se bat pour essayer de séduire les agriculteurs. Elle a déposé un amendement pour qu'il y ait des soldes sur les produits phytosanitaires. Elle a défendu son idée à l'Assemblée nationale : « *On veut donner du pouvoir d'achat aux agriculteurs. Permettons-leur d'acheter à un prix inférieur des produits phytosanitaires.* » Beaucoup ont ri. Pas mon ami vigneron qui s'est senti défendu. « *On est en discussion avec elle. Au moins, elle nous écoute et elle propose des choses.* » Et pour les agriculteurs, qui se sentent souvent seuls, c'est déjà beaucoup.

Vincent BRESSON

Des présidents au dépeuplement

Ville rurale de 9 000 habitants, Ussel (Corrèze) est à la croisée des mondes. Tantôt berceau de personnalités politiques, tantôt objet des désertifications.

USSEL, des lettres noires en capitale sur fond blanc. Je ralentis et passe un rond point avant de tourner sur la grande avenue de la ville.

Je sors de l'A89 qui relie Bordeaux à Lyon, celle que l'on surnomme « l'autoroute des présidents ». Elle traverse le Puy-de-Dôme, terre d'élection de l'ancien président de la République Valéry Giscard d'Estaing, puis s'étend vers la Corrèze, fief de François Hollande et Jacques Chirac.

Jacques Chirac est particulièrement aimé dans ce département. « *Chichi* » comme l'appellent ceux qui l'ont connu. C'est le cas de ma grand-mère: « *Sans lui, on serait vraiment enclavé car on n'aurait pas l'autoroute. Il y a aussi la Fondation Jacques Chirac qui s'occupe des handicapés. C'est grâce à Chirac qu'elle a été installée à Ussel et ça a créé des emplois en Corrèze.* » Il était député de la 3^e circonscription de la Corrèze en 1991 quand l'A89 a été créée.

Une aubaine pour les habitants qui utilisent leurs voitures quotidiennement, même pour des trajets inférieurs à un kilomètre. Pourtant, aujourd'hui, quand je retourne sur mes terres, la ville est très calme. Il est 13 heures, un dimanche, il y a peu de circulation.

Avoir un député devenu président de la République n'a pas sauvé la ville. Avoir

une autoroute non plus. La ville a perdu son dynamisme, l'animation se fait rare. Les grandes surfaces et les enseignes impersonnelles se sont répandues à son entrée: il y a d'abord eu Leclerc, puis McDonald's et la Halle aux chaussures, la boulangerie Marie Blachère et bientôt Darty. Ces magasins sont entourés d'arbres exploités par des usines situées à l'extérieur de la ville dans une zone industrielle. Ils sont notamment transformés en portes. On trouve aussi un centre de distribution Pierre Fabre, une usine de salaison Loste et l'entreprise de fonderie Constellium.

FERMER BOUTIQUE

Cette dernière, Emmanuel Macron l'a évoquée il y a presque un an, lors de la visite d'une école à Egleton, à vingt minutes d'Ussel. Les ex-salariés de GM&S, un équipementier automobile de Creuse, venaient alors manifester contre les suppressions de postes dans leur usine. Les propos du Président à leur rencontre avaient fait polémique: « *Il faudrait dire à certains, qu'au lieu de foutre le bordel, il ferait mieux de voir s'il n'y a pas des postes là-bas [à Constellium].* » Il omettait sûrement que GM&S se situait à La Souterraine, à deux heures d'Ussel.



Pierrette, ma grand-mère, conserve les coupures de journaux sur Jacques Chirac depuis son élection comme député en Corrèze puis président de la République. Dans ses mains, un numéro spécial de L'Express.

En poursuivant la route vers ma maison, j'aperçois l'école maternelle et le collège qui se font face. La boulangerie où nous achetions nos bonbons derrière la maternelle a fermé, comme beaucoup de petits commerces en ville. À chaque retour, la même rengaine. C'est le destin type des centres-villes de zones rurales. Certains commerçants partent à la retraite et personne ne prend la suite. D'autres font faillite car les habitants préfèrent acheter leurs produits en grande surface.

L'école maternelle, elle, n'a pas vraiment changé. En face, se trouve toujours l'aigle majestueux en pierre

de l'époque romaine. D'ailleurs, on ne dit pas un aigle mais une aigle romaine, une nuance apprise en cours de latin avec Monsieur Moreau. Est-il d'ailleurs parti à la retraite? Il doit bien avoir 65 ans aujourd'hui. À deux pas, le collège a perdu quelques arbres, des parkings les ont remplacés. Un peu plus loin, la grande étendue d'herbe où nous jouions en primaire a disparu sous une étendue grise. On y jouait au ballon, il y avait même un « tape-cul », une balançoire à bascule où quand l'un est à terre, l'autre est tout en haut. Aujourd'hui, les enfants doivent sûrement profiter de la verdure en dehors des murs ●●●



●●● de la ville de 9 000 habitants. Une agence Orange a remplacé la boutique où j'achetais mes fournitures scolaires. Les magasins de vêtements sont pour la plupart devenus des agences immobilières. Non loin de la mairie, se dresse l'hôpital d'Ussel. De nombreux services y ont fermé, même si la population est vieillissante. Depuis quelques années déjà, des consultations à distance sont proposées aux habitants, devant les mesures du Président à ce sujet. La maternité est aussi menacée de fermeture. La ville dépeuple.

Les femmes vont-elles finir par accoucher chez elles ?

La route pour se rendre chez moi est passée en sens unique. Cela fait presque dix ans je crois. Je ne l'ai jamais empruntée à double sens en étant au volant. Mes vingt-six heures d'apprentissage de la

conduite dans ces rues me reviennent. S'arrêter au stop, passer la première, regarder attentivement des deux côtés de la route, puis s'engager. En attendant le passage d'une voiture, mon regard se porte sur un bâtiment en pierres claires qui fait l'angle. Les volets en bois sont clos, les vitres ont été peintes en blanc pour ne pas donner à voir l'intérieur du local. Trois panneaux de différentes agences indiquent « À vendre ». Depuis trois ans déjà.

APPRENTIE PHARMACIENNE

Dire qu'à une époque, les voitures se bousculaient pour se garer devant la vitrine. Les clients passaient la porte automatique, un « ding » retentissait et un homme frisé, cheveux grisonnants et éparses sur le crâne, sortait d'entre deux rayons pour accueillir un client. Il leur donnait des conseils et des remèdes dictés par un morceau de papier signé de leur médecin. Il prenait une carte verte, la passait dans une machine,

tamponnait le papier et disparaissait quelques minutes au milieu de dizaines de tiroirs qui coulaient frénétiquement. La scène se déroulait sous mes yeux d'enfant.

Cet homme, mon père, avait presque toujours un polo vert foncé, couleur sapin, qu'il possédait en plusieurs exemplaires, pour incarner son rôle de pharmacien. Tout le monde le connaissait. Certains venaient simplement pour discuter et prendre une bricole au passage. Parfois, les clients voulaient trop discuter et

cela dérangeait le bon déroulement du travail.

Il avait alors appris l'art d'écourter les conversations. Il m'arrivait de passer derrière le comptoir à la fermeture. Je comptais les pièces, j'avais l'impression de jouer à la marchande, comme les grands. À l'adolescence, j'avais le droit de prendre ce qui

me faisait envie: un savon, une brosse à dent, des trucs pratiques qu'on trouvait là-bas. J'aimais tirer tous ces tiroirs remplis de boîtes blanches en carton dedans.

TRIER, JETER

Le bureau était un amas de paperasse où seul le chef pouvait s'y retrouver. Tout trier, tout jeter, sauf les papiers qui semblaient importants, a été difficile. Aujourd'hui, il est parti, laissant sa pharmacie derrière lui. J'étais le dernier espoir de la famille. J'en ai décidé autrement. Je n'aurais jamais pu rester vivre dans cette ville qui se désertifie un peu plus chaque année.

J'aperçois ma maison d'enfance avec sa façade blanche et son *bow-window*, ces fenêtres typiques du style anglais. Ma mère, Nathalie, y vit encore, elle est en train de la rénover. Elle trouve que la population a changé dans le quartier: « *La mairie fait venir des gens qui sont en difficulté dans leurs lieux d'origine pour repeupler Ussel.*

“**La mairie fait venir des gens qui sont en difficulté dans leurs lieux d'origine pour repeupler Ussel. (...) Aucun cadre ne vient, ils préfèrent faire une heure de route et vivre à Clermont-Ferrand.**”

NATHALIE, USSELLOISE

Des gens d'outre-mer ou du Nord. Aucun cadre ne vient, ils préfèrent faire une heure de route et vivre à Clermont-Ferrand. »

Je me gare sur une étendue de bitume. Il y a encore quelques mois, c'était le parking d'un supermarché Leader Price. Il a fermé lui aussi. Il était bien pratique pourtant. Au collège, on y achetait notre goûter, des sodas et des gâteaux au chocolat. Il n'y avait rien de pire pour la santé mais nous étions invincibles à cette époque. Et puis au lycée, c'était les bières, les panachés et les chips pour faire plus âgés. Maintenant, on peut juste profiter du parking pour se garer. Ce parking où j'ai passé des soirées avec mes amis en primaire ou au

collège. Courses de caddies, rollers, skate-boards, tout ce qui roule descendait parfaitement sur cette surface grise légèrement en pente.

Ces amis ont aujourd'hui déménagé, d'autres ont encore leurs parents ici mais ne reviennent que pour Noël. Très peu sont restés finalement. Seule l'école d'infirmiers donne un peu de dynamisme à la ville. Depuis quelques mois, un café citoyen a ouvert dans le centre, le *Bar d'Âne*, des conférences et des concerts y sont organisés. L'espoir que d'autres initiatives viennent réveiller cette ville endormie.

Inès LOMBARTEIX



© Inès Lombartéix

Nathalie, devant la maison de famille au cœur d'Ussel. Elle y vit depuis trente ans.



Dans les Pyrénées-Orientales, la station balnéaire de Port-Barcarès accueille chaque été de nombreux touristes.

Mener sa barque parmi les yachts

Coincée entre la Côte d'Azur et la Costa Brava espagnole, Port-Barcarès est souvent qualifiée de station balnéaire familiale. Elle tend pourtant de plus en plus à se transformer pour imiter ses homologues cossues.

Mille cinquante-sept kilomètres. C'est le nombre de kilomètres qui séparent l'appartement que mes parents ont acquis en 2004 à Port-Barcarès, sur la presqu'île de la Coudalère, d'Ecquedecques, le petit village du Pas-de-Calais où l'on vit. Depuis, ils s'y rendent tous les ans, trois semaines au cœur du chaleureux mois d'août et quelques autres jours dans l'année. Moi avec eux, jusqu'à ce que mes études et mes jobs étudiants m'en empêchent. Mais après cinq ans sans y poser un pied, j'y suis retournée pour quelques jours de tranquillité.

En m'engouffrant sur l'avenue de l'île de la Coudalère qui mène à la résidence, je suis tout de suite frappée par la beauté des bas-côtés. De grandes dalles blanches, où trônent fièrement des bancs en pierre, ont remplacé les fins gravats gris flanqués de palmiers roussis par le soleil. Les routes ont été

refaites d'un goudron impeccable, l'étang de Salses paraîtrait même étrangement propre.

Plus loin, des parkings agrémentés de lauriers roses ont remplacé les terrains vagues qui ravissaient tant les enfants venus jouer et rêver. Le cirque de mon enfance devra trouver un autre lieu d'accueil. Et puisqu'il faut contenter tous les vacanciers, trois terrains de sport ont été aménagés, des machines de musculation dernier cri disposées sur l'un d'eux. Heureusement, les boulodromes n'ont pas disparu du boulevard de la Guadeloupe, l'emplacement pour ma voiture non plus.

ET LA STATION BALNÉAIRE FUT

À l'échelle d'une adolescence, ces transformations d'un seul quartier de Barcarès paraissent flagrantes et nombreuses. En réalité, elles s'inscrivent dans une évolution bien plus générale et massive de la ville. Créée en 1929, Barcarès, avant hameau de Saint-Laurent-de-la-Salanque, commence à prendre des allures de station balnéaire dès le début du XX^e siècle. La mise en service de la ligne de chemin de fer Perpignan-Barcarès en 1911 a permis aux habitants de la région de venir découvrir les bains de mer, très à la mode à la Belle Époque. Mais c'est réellement au début des années 1960 que l'essor de la ville commence.

La Mission interministérielle pour l'aménagement touristique du littoral Languedoc-Roussillon (dite « Mission Racine » du nom du conseiller d'État concepteur) dotée de 3 milliards de francs – 457 millions d'euros – autorise la mise en place de 500 000 lits touristiques sur la côte de toute la région et notamment à Barcarès. Le but : concurrencer à la fois la Côte d'Azur et la Costa Brava. S'ensuivent à la fin des années 1960 l'achèvement du port et l'ensablement du Lydia, un paque-

“
Quand on est arrivé, la ville commençait tout juste à s'urbaniser. Maintenant, les immeubles sont construits presque les uns sur les autres.”

SERGE, HABITANT DE BARCARÈS

bot volontairement échoué. Autant de symboles concrets de l'édification de la station balnéaire, qui seront suivis par une longue opération de lutte contre les moustiques, le reboisement de la ville, l'aménagement des routes et surtout le début de multiples opérations immobilières.

Pour mon quartier, celui de la presqu'île de la Coudalère, il faudra attendre les années 1970, charnières à son développement, et la venue de promoteurs hollandais. Ces derniers vont être à l'origine de son aménagement général, avec la sortie de terre de plusieurs immeubles mais aussi la création de l'Aslic (Association syndicale libre de l'île de la Coudalère), aujourd'hui encore décisionnaire sur presque tout ce qui se passe dans le quartier.

C'est dans cette lignée que la très exotique résidence Les Caraïbes, celle où mes parents possèdent un appartement, a été construite en 1983. Serge

et Anna, nos voisins, ont acquis leur 35 mètres carrés au rez-de-chaussée l'année suivante. À respectivement 78 et 76 ans, le couple alsacien se souvient bien comment il a connu la ville, différente d'aujourd'hui. « *Quand on est arrivé, la ville commençait tout juste à vraiment s'urbaniser. Il y avait encore des espaces vacants, des bois de pins assez importants où l'on pouvait se promener, on respirait !* », raconte Serge, cheveux grisonnants. Il

reprend : « *Maintenant, les immeubles sont construits presque les uns sur les autres et ce n'est pas fini. En face d'ici, avant, il n'y avait rien, juste l'étang de Salses à perte de vue et un superbe panorama sur la chaîne des Pyrénées.* » Anna, lunettes papillons vissées sur le nez, poursuit : « *À vouloir à tout prix rendre la ville attractive, les municipalités successives ont perdu son âme de simplicité. C'était le charme qui la différenciait des autres lieux très touristiques et notamment de la Côte d'Azur. Hors-saison, on retrouve encore cette identité qui nous avait séduite. L'été, ce n'est même pas la peine de mettre le nez ici !* » ●●●

●●● Les volontés politiques, auxquelles Anna fait référence lorsqu'elle parle des « *municipalités successives* », sont depuis plusieurs années de plus en plus marquées en ville. Et cela est sans aucun doute lié à la personnalité des deux maires qui se partagent le règne depuis vingt-trois ans : Alain Ferrand et son épouse, Joëlle. Ici, ils sont les « Balkany du Sud », leur surnom qu'on entend régulièrement au détour de conversations volées ici et là au marché du centre-ville.

“ La ville reste régulièrement épinglée pour les dettes pharaoniques qu'elle possède et les goûts dispendieux en matière de frais de bouche de celui qui est à sa tête, Alain Ferrand.

Tout commence en 1995, Alain Ferrand, alors conseiller municipal, est élu maire sous l'étiquette RPR, puis UMP. Mais une paëlla offerte aux électeurs au cours de la campagne entraîne, très vite, l'invalidation de l'élection. Première pierre dans les accusations de clientélisme, cette affaire sera pourtant sans conséquence, puisqu'il est tout de suite réélu, haut la main. Après un passage par la case prison courant 1998 pour une prise illégale d'intérêts, c'est réellement au début de l'année 1999 que les choses se corsent. Il démissionne, condamné pour abus de biens sociaux à trois ans de prison avec sursis, 300 000 francs – 46 000 euros – d'amende mais surtout à trois ans d'inéligibilité.

Joëlle Ferrand prend alors sa place sur le fauteuil de premier magistrat. Elle y restera douze ans. Mais en

© Adeline Mullet



2011, elle aussi est condamnée, pour prise illégale d'intérêts. En cause, les travaux de dragage du port, réalisés la nuit en catimini, pour favoriser le passage du bateau du frère du premier adjoint. La sanction tombe : dix-huit mois de prison avec sursis, 10 000 euros d'amende et... cinq ans d'inéligibilité.

DYNASTIE POLITIQUE

Des élections anticipées sont alors organisées et c'est sans surprise ou peut-être avec grand étonnement qu'Alain reprend la place laissée vacante par

Les bords de l'étang ont été aménagés avec des pierres. Des palmiers embellissent l'extérieur.

sa femme, en inscrivant au passage sa fille Mathilde sur sa liste. Et si la saga semble aujourd'hui s'être calmée, la ville reste régulièrement épinglée pour les dettes pharaoniques qu'elle possède et les goûts dispendieux en matière de frais de bouche de celui qui est à sa tête.

Si à l'échelle de ma résidence, majoritairement composée de touristes, les Ferrand sont peu connus, ils ne sont pourtant jamais très loin des prises de décisions. Un habitant de la copropriété explique bien volontiers les difficultés à se mettre d'accord avec la

municipalité. La dernière anecdote en date concerne le ravalement de façade. La mairie a embauché un artiste-peintre pour redécorer et harmoniser l'ensemble de la ville afin de lui créer une véritable identité. Projet retenu pour l'immeuble : une immense sirène qui recouvrirait les cages d'escalier et les balcons, et tant pis pour ceux qui verraient un sein briller sur le front de leur appartement. À force de négociations, la sobre couleur ocre a été choisie. Mais l'histoire reste finalement toujours la même : la ville doit rayonner.

QUAND VIENT LA FIN DE L'ÉTÉ

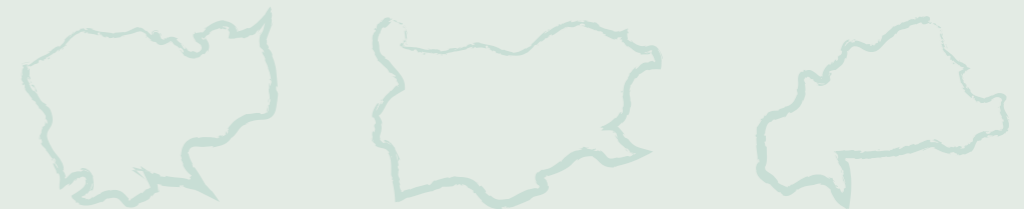
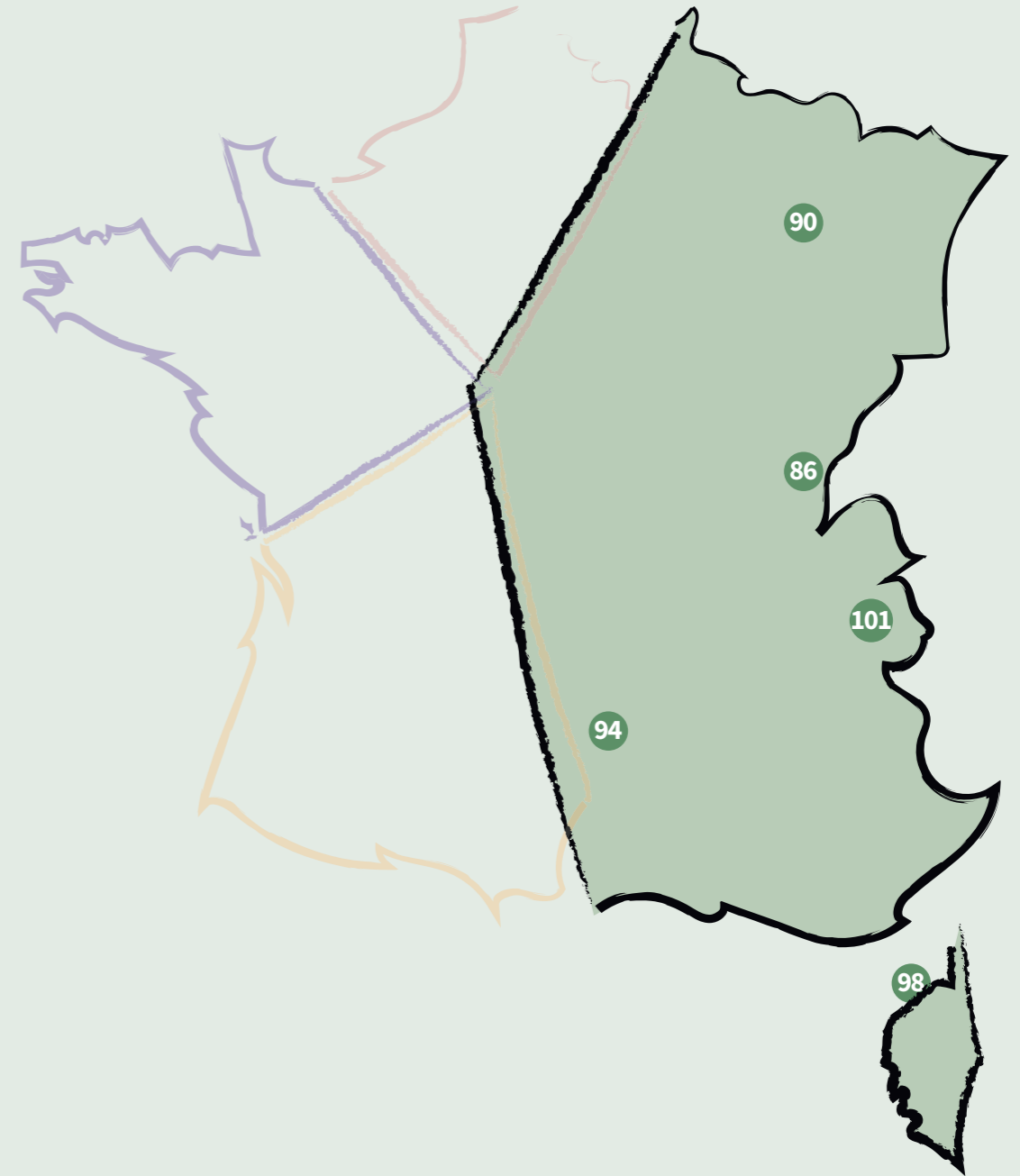
Pas évident lorsque l'on sait qu'une fois l'été fini, beaucoup de choses s'éteignent au Barcarès. La ville se vide de ses 90 000 résidents estivaux pour retrouver ses 4 000 fidèles habitants. La place de la Martinique, point central du quartier de la Coudalère, voit les rideaux des commerces qu'elle abrite se baisser les uns après les autres. Tous ne rouvriront d'ailleurs pas l'année suivante. L'activité se concentre surtout entre avril et octobre et il est difficile, voire impossible, pour ceux qui n'ont pas d'autres sources de revenus à côté de survivre. Les fonds de commerce sont alors généralement repris d'une année sur l'autre par de nouveaux venus en quête d'aventure.

Là où d'autres stations balnéaires survivent à l'hiver, Port-Barcarès ne se meurt pas mais se met en pause. Et c'est bien là une des typicités de la ville que certains politiques aimeraient gommer en la dynamisant par tous les moyens. Mais à force de tout vouloir lisser et aseptiser, peut-être la ville a-t-elle perdu de ce qu'elle était vraiment ? Son origine. Une région marécageuse, autrefois refuge des barques de pêcheurs et qui lui a d'ailleurs valu son nom en catalan « El Barcarès ». Des barques que les vacanciers aimaient emprunter durant les longues journées d'été, comme moi plus jeune, comme moi avant, et qui aujourd'hui se confrontent – à tort ou non – à de plus gros poissons.

Adeline MULLET

Quart Est

Préparez-vous pour le grand écart: notre Quart Est va de Sexey-aux-Forges, en Lorraine, jusqu'à la Corse. Ce quatrième chapitre s'ouvre à **SIROD** (p. 86), dans le Jura. On vous y raconte des vacances en famille – au sens large du terme – et l'attente des extra-terrestres. Tout à l'Est, à **SEXEY-AUX-FORGES**, la boulangerie a fermé mais l'église sonne toujours 13 heures (p. 90). Vous vous arrêterez au détour des rues de **LANGOGNE**, en Lozère (p. 94). Là-bas, tout le monde se connaît. Comme au *Café des Platanes*, lieu emblématique de **L'ÎLE-ROUSSE** (p. 98): on s'attable en terrasse de génération en génération. La traversée se termine à **BOURG-SAINT-AURICE**, en Savoie (p. 101), où le tourisme des neiges fait broyer du noir aux habitants.



Des soucoupes volantes et des nonnes

Sirod avait tout pour être un grand du Haut-Jura. Mais la fin des années 1980 n'a pas marqué l'essor des activités industrielles et artisanales. Même la congrégation religieuse a plié bagages.

La congrégation religieuse est une madeleine de Proust... Un souvenir d'enfance gravé dans ma mémoire. Le Jura et son village de Sirod sont à une distance raisonnable de la maison de mes parents à Wattlelos dans le Nord, 615 kilomètres. Surtout lorsque l'on part en vacances avec deux pré-ados et les grands-parents maternels. Ce n'est pas la mer mais il y a des lacs, des musées, de vieilles églises, la montagne et les randonnées. Chaque été, mes parents louaient un logement auprès de

« Un jour plus tard, même manège entre grand-père et ses « sœurs ». Ma grand-mère m'apporte alors la solution : « Ce sont des religieuses... des bonnes "sœurs" ! » »

Monsieur et Madame Chauvin, des négociants en vin. Je me souviens d'un matin où mon grand-père discutait avec deux femmes vêtues étrangement. Une tenue identique : un foulard blanc descendant sur leurs cheveux. Au moment de revenir vers moi, il leur adresse un solennel « *au revoir mes sœurs* ». Sans le savoir, mes parents louaient donc une maison à côté des sœurs de mon grand-père ! En l'occurrence, de grands-tantes potentielles. Ici dans le Jura ? Mes parents confirment. Épais brouillard qui ne se résout pas, quand le lendemain, ces mêmes sœurs me

disent « *au revoir mon fils* ». Les histoires de religion étaient assez obscures pour un enfant âgé de 9 ou 10 ans, bien que baptisé à l'église. Un jour plus tard, même manège entre grand-père et ses « sœurs ». Ma grand-mère, amusée, écoute attentivement la conversation et apporte alors la solution : « *Ce sont des religieuses, des bonnes "sœurs"* ». Hop, petite leçon



© Emmanuel Cataliore

de catéchisme rapide... et mon grand-père part dans un grand éclat de rire ! Plus petit, il s'était déjà joué de moi en me faisant croire qu'il avait entraîné le gardien de but italien Dino Zoff.

Sirod, ce petit village du Jura, c'est avant tout ça : mon grand-père et ses blagues. Mais ce sont aussi les magazines que l'on achetait dans la presse du village qui faisait aussi dépôt de pain, de comté et petite droguerie. Le soleil permanent avec des températures agréables et surtout l'insouciance du Top 50. Les fêtes patronales de début août où mes parents étaient les juges chaque année du concours du plus beau vélo fleuri. C'était tout cela Sirod. C'était...

Été 2018. Le village est quasiment identique même si la mairie n'est plus dans le bâtiment originel. Elle fait corps avec la Poste désormais. Il est complexe de retrouver le logement que les parents louaient. Les propriétaires sont décédés en 2013 et leurs enfants

ont quitté le village. En ce samedi matin, la commune paraît comme endormie. Je me mets en quête de l'épicerie qui est devenue le feuilleton de l'été. Elle devait ouvrir en juillet et faire dépôt de pain. C'était écrit dans *Le Progrès*. Finalement, début août, rien. Sur la vitrine, on annonce une ouverture prochaine pour le 15 août. Mais après la fête de l'Assomption, la mairie m'apprend que l'épicerie n'ouvrira que mi-septembre.

LE VILLAGE S'ÉVEILLE

D'un coup, des klaxons : un mariage ! L'église va s'animer, le village se réveiller. Les voitures ne font que passer. L'église reste tristement vide. Un petit tour à l'intérieur confirme l'absence d'un prêtre attaché au village. Tout est silencieux, désert, si ce n'est cette bougie indiquant la présence de Dieu. Et un chat curieux qui invite à monter dans le clocher complètement délabré.

Le bar-restaurant *La Grange* trône non loin. À l'intérieur, se trouvent les six habitués accoudés au bar et quelques touristes qui déjeunent. Une famille de trois personnes, en plein mois d'août ! Ce bar repris en 2014 par Hervé et Virginie Haennig n'accueille la clientèle que du mercredi au dimanche. Mais, les horaires sont amples puisque le bar est ouvert jusqu'à 1 heure. Un endroit de repli idéal après les fêtes patronales de début août et qui jouit de sa proximité avec la Suisse.

Poste et mairie ne sont pas encore fermées. Cindy Ponçet, responsable de la Poste, raconte que « *Sirod est devenu un village dortoir. Les habitants n'y trouvent plus de travail. Ils descendent à Champagnole ou partent en Suisse pour un emploi et reviennent dormir* ». Les couples avec enfants sont rares alors qu'un lotissement est en construction. Sirod comptait 570 habitants en 2015. En cette rentrée 2018, l'école ne compte plus que trois classes et 57 élèves, bien que le groupe scolaire accueille les élèves des quatre communes voisines (Bourg-de-Sirod, Lent, Cran et Conte). Une première classe accueille les élèves des sections maternelles. La deuxième regroupe les élèves allant du CP au CE2. ●●●

●●● Et la dernière est un regroupement CM1-CM2. Elles n'alimentent pas l'Étoile Sportive de Sirod, le club de football qui vient de fêter ses 60 ans. Il est constitué de trois équipes seniors dont une est en D2. Qui se souvient que l'Étoile Sportive de Sirod a été finaliste victorieuse de la coupe du Jura en 1979?

Sirod a compté jusqu'à 21 associations différentes : musicale, de ski et même de tennis. Mais aujourd'hui le village n'est plus un centre d'attraction du Haut-Jura. La doctoresse, qui s'occupait des certificats médicaux des sportifs, est partie à Fernel-Voltaire dans l'Ain. Elle était pourtant épaulée par les sœurs qui s'occupaient des pansements et piqûres. Un héritage assigné par le médecin présent dans les années 1980.

Une route mène de Sirod à Champagnole. C'est une véritable autoroute entre 7 heures et 9 heures. Mais le reste du temps, un calme absolu, juste rompu par une voiture ou une biche qui traverse la route. Heureusement les touristes sont nombreux en cette période pour animer la circulation en se rendant au lac de Chalain, qui avec cette canicule est une bénédiction.

LES SŒURS ONT QUITTÉ LE VILLAGE...

Une bénédiction... ironique quand on sait que « ce village fut le siège de la congrégation religieuse des sœurs de la Charité qui a accueilli jusqu'à une centaine d'élèves par an », se souvient Guy Fumey, ancien correspondant de presse locale. Où sont les sœurs de mon enfance? Évanouies depuis le 17 juin 2006. Marie-Paule Renaud, archiviste diocésaine de Saint-Claude, raconte que « les sœurs étaient présentes à Sirod depuis 1808 où elles avaient ouvert une école de jeunes filles et avec les persécutions religieuses de 1903, leur école fut fermée ou sécularisée ».

Puis cette maison est devenue un hospice. Avec la diminution des vocations, les novices restaient dans

les grandes villes ou les villages totalement isolés du monde. Sirod était à mi-chemin entre l'isolement et la ville proche. Les sœurs restées jusqu'en 2006, sont celles des années 1980. Quand le dernier prêtre

attitré de Sirod est parti, le grand presbytère a été loué.

Les archives, encombrantes, ont été brûlées par les habitants. Il fallait dégager de l'espace. Puis le logement des sœurs a été revendu au village, transformé en bâtiment communal accueillant

des logements sociaux. Le lieu de vie des sœurs reste alors ce qu'il a toujours été : un accueil pour les plus défavorisés.

EXTRATERRESTRES ET ENLÈVEMENT

Que reste-t-il de Sirod aujourd'hui? Un village de souvenirs bien vivants qui se rappelle à ma mémoire. Pourtant, le Jura a fait l'actualité cet été, à la faveur d'un numéro d'« Affaires sensibles » rediffusé sur France Inter, seule radio généraliste captée, si on excepte RCF (Radio catholique de France) et les radios locales comme Plein Air ou Fréquence Plus. France Inter aura éclairé de nouveau Sirod et son fameux tunnel enfoui reliant le village à Bourg-de-Sirod. Le 15 août 1980, un reportage relate le canular de Franck Fontaine, 19 ans, le plus célèbre enlevé de Cergy-Pontoise, disparu un froid lundi matin de novembre 1979. Témoins, Jean-Pierre Prévost et Salomon N'Diaye, raconteront à la police avoir vu leur ami être enlevé avec sa camionnette dans un halo de lumière projeté par une soucoupe. Quand Franck réapparaît, un journaliste, Jimmy Guieu, recueille ses confidences dont il tire un livre : *Contacts Ouni Cergy-Pontoise*. FR3 se fait l'écho de l'emballement médiatique.

Et pourtant, tout cela n'était qu'un mensonge. Le jeune homme était caché dans un appartement tout le temps de l'affaire. Et le maire de Bourg-de-Sirod, Claude Thevenin, a rapidement compris la super-

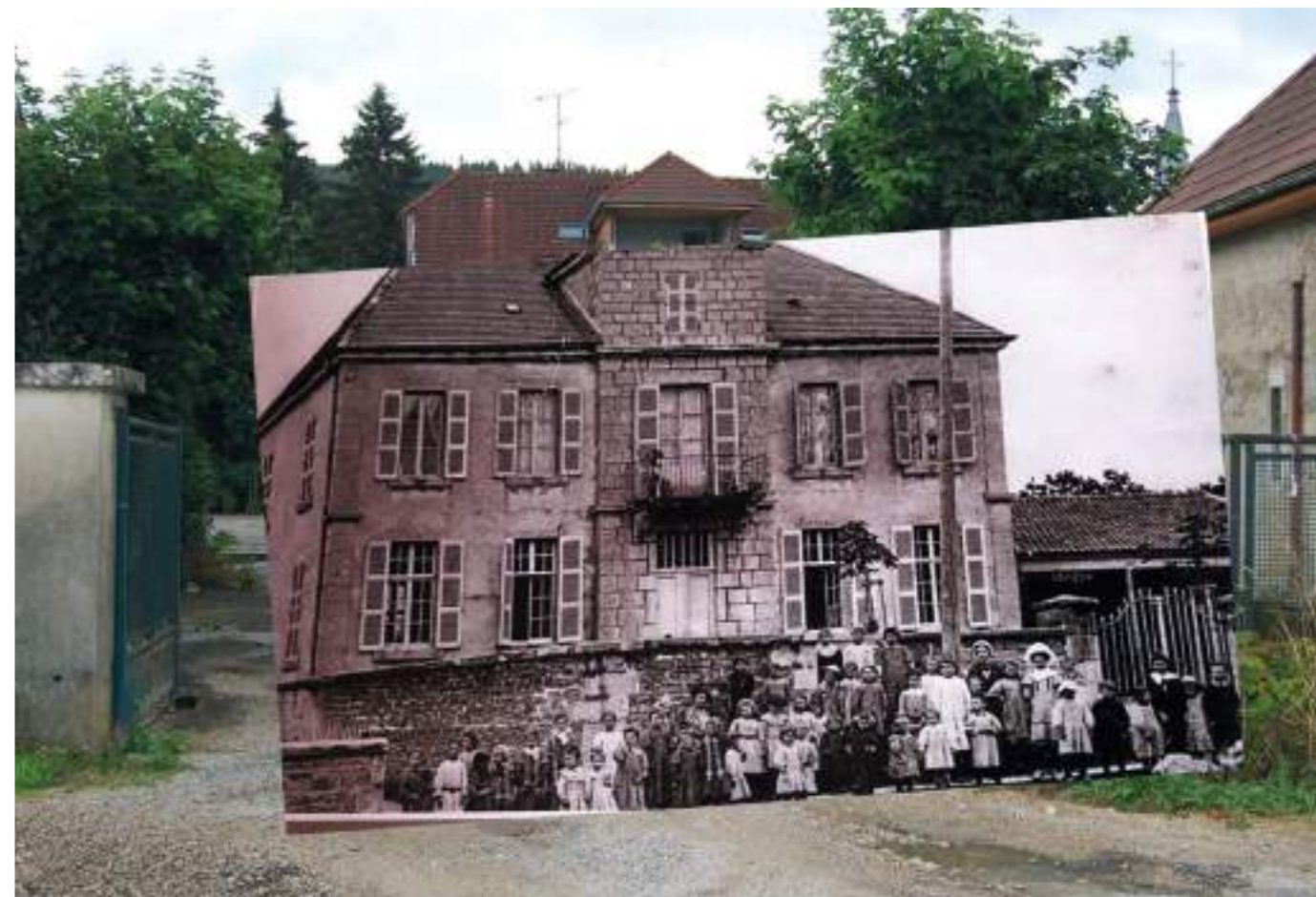
cherie : le tunnel n'est pas loin de l'hôtel-restaurant Les Chamois, qui accueillait des colonies de vacances d'enfants venant de Cergy-Pontoise, dont Franck Fontaine lorsqu'il était petit. Le maire ne dira rien. Il ne fallait pas briser les illusions de plus de 3 000 personnes dont des journalistes venus attendre les extraterrestres, qui n'atterriront jamais.

Grâce à la presse quotidienne, ce canular a été un succès. Guy Fumey, correspondant local du *Progrès* dans les années 1980, avait annoncé dans un article : « *Les ovnis seront-ils au rendez-vous du 15 août sous le tunnel de Bourg-de-Sirod ?* » Une phrase suffisamment intrigante pour que le rédacteur en chef demande

confirmation des éléments, découvre le livre de Jimmy Guieu et obtienne l'accord de la rédaction de Lyon de grossir l'événement en information importante, alors qu'il s'agissait d'un canular. Pendant un petit temps, Sirod aura cette réputation extraterrestre, attirant les touristes... Après tout mon père est un fan d'astronomie. Sans doute est-ce pour cela que nous venions chaque été? L'excuse de la distance par rapport au Nord n'était-elle finalement qu'un prétexte? Sirod reste ce lieu magique de mon enfance, une parenthèse, qui se meurt de n'avoir pas su se renouveler.

Emmanuel CALAFIORE

Longtemps, Sirod a abrité la congrégation religieuse des sœurs de la Charité (premier plan). Elles ont quitté le village en 2006 et le bâtiment abrite aujourd'hui des logements sociaux (arrière-plan).



Comme un jour sans pain

Au cœur de la Lorraine, Sexey-aux-Forges a vu disparaître son dernier commerce il y a onze ans. Manque de moyens, métier éreintant : l'ancienne boulangerie est morte à petit feu.

Zone rurale. Voilà où se situe, dans une novlangue déshumanisée, le petit village de Sexey-aux-Forges. Donnons-y davantage de chair : Sexey se niche sur un méandre de la Moselle, dans la campagne forestière de la Lorraine. Six cent âmes, une mairie, une église qui se fissure, un square avec des balançoires, une école.

Mais pas de commerce. Il faut avoir un âge à au moins deux chiffres pour se souvenir qu'un jour, en face de l'école et de l'église, il y avait une boulangerie. Il faut le savoir, aujourd'hui, qu'en bas de la maison aux murs roses, derrière la jardinière garnie de géraniums rouges, il y avait un « commerce de proximité ». L'enseigne lumineuse en forme d'épi de blé a été retirée, la grande vitrine est obstruée par des stores jaunies, la façade a été repeinte. Derrière la porte, on appelle toujours « magasin » la pièce où la boulangerie ouvrait, du mardi au dimanche, de 7 à 20 heures.

LES JOURS FÉRIÉS COMMENCENT À 13 HEURES

Quand je franchis le seuil, mon oreille entend encore le strident « dring » qui annonçait l'arrivée d'un client. Le cale-porte est toujours là, délavé dans un

coin, qui interrompait les sonneries intempestives et offrait un peu d'air. Il ne faut surtout pas oublier de retirer la clé de la serrure et de la poser sur l'ancien étal, juste à gauche. Recouvert d'un carrelage blanc fêlé de-ci de-là, il a résisté aux mains des écoliers qui venaient y déguster des friandises pour le goû-

L'apéritif avait alors une saveur de délivrance pour Patrick et Loulette, qui pouvaient enfin s'asseoir, souffler.

ter. Les énormes boîtes de suceries, exposées sur toute sa longueur, ont disparu. Les bonbons faisaient les saisons : dents de vampire et serpents translucides à Halloween, bananes acidulées l'été et colliers en sucre pastel au printemps. Chaque premier janvier sonnait la réquisition famille pour l'inventaire. J'étais fière, une fois entrée à l'école primaire, de monter sur un petit escabeau et de compter, une à une, les confiseries ! Maman dénombrait les

boîtes de conserve et ma marraine, sa sœur, descendait à la cave, en-dessous de la boutique, pour recenser le stock. Mon tonton, le boulanger, charbonnait au fournil et sa mère, Loulette, tenait la boutique. J'ai grandi dans une famille où les dimanches, les jours fériés et les fêtes se passent en famille. Chez les boulangers, elles commencent après 13 heures, quand il n'y a plus de baguettes sur l'étal derrière



Patrick au fournil, entrain de sortir des baguettes du four.



Loulette dans son magasin.

la caisse et qu'on a éteint l'enseigne. L'apéritif avait alors une saveur de délivrance pour Patrick et Loulette, qui pouvaient enfin s'asseoir, souffler et profiter du calme tout relatif des dimanches en famille. Cette maison de la campagne lorraine, j'y ai aussi passé de nombreux mercredis après-midi et toutes mes vacances d'écolière.

Dans la cuisine, à l'arrière de la boutique, ça sentait la viande à tourte le jeudi et la crème pâtissière le samedi. L'après-midi bien sûr, entre midi trente et 16 heures, avant que la boulangerie ne rouvre. Le fourrage des choux, la préparation des pâtés lorrains, c'était le boulot de Loulette. Son vrai nom, c'est Thérèse, mais personne ne connaît Thérèse à Sexey-aux-Forges. Les années passant, plus personne ne peut confirmer la véracité de l'origine du surnom de ma presque grand-mère, mais il serait hérité des Américains débarqués en Lorraine pendant la Seconde Guerre mondiale.

ALLERGIQUE À LA FARINE

Le carrelage de la boulangerie est froid, beige. En entrant, à gauche, il y a encore quelques jus de fruits, les boîtes de conserve, les fruits au sirop. Sur la droite, les rayonnages métalliques où étaient exposées les cagettes de fruits. Au fil des ans, les albums de vacances et les guides de voyage ont remplacé, centimètre après centimètre, les cylindres en métal. Chaque été, on aligne les bocaux de confiture de groseilles du jardin sur les anciens étals. Et puis, presque au fond, le comptoir. Une banque réfrigérée où Loulette vendait quelques fromages, un gros jambon qu'elle débitait en tranches avec une grosse machine dont le bruit m'a causé quelques cauchemars, et surtout, les pâtisseries. Loulette attendait les clients, les mains à plat sur le métal, jamais fatiguée. Derrière elle, les baguettes se tenaient bien droites, toutes dorées. Au-dessus, si on venait assez tôt le matin, il y avait les croissants, les chaussons aux pommes et les pains au chocolat.

Et mon tonton, Patrick ? Mon souvenir d'enfance de lui, ce sont les balades à vélo du mercredi ●●●

●●● après-midi et surtout, sa mine grognonne au réveil à 13 heures. Oui, 13 heures : le sommeil d'un boulanger, c'est comme les morceaux de pain. En miettes. Coucher à 22 heures, premier lever vers 2 ou 3 heures et puis sieste en fin de matinée. Pas étonnant, avec un tel rythme, que les chefs d'entreprise ne représentent plus que 19% des boulangers de France. On dînait ensemble, avec Patrick. Il y avait un mur entre l'artisan repu par sa journée de travail et la fillette que j'étais. Notre point commun, c'était le verre de grenadine qu'on partageait au début du repas et notre allergie à la farine — un comble. Patrick avait toujours un tablier autour des hanches, une petite toque blanche et un masque devant le nez et la bouche.

Haute comme trois pommes, je montais dans le chariot à pain, propulsée par ma marraine, hilare, à travers la boutique. En parlant bolides : les sacs à farine, d'un mètre de long et en plastique robuste, faisaient de parfaites luges pour dévaler les collines de Sexey.

Existe-t-il une boulangerie sans ces chatouillis au nez ? Je veux dire, une vraie boulangerie, pas de ces chaînes industrielles qui ont fleuri à côté des grandes villes ces dernières années ? Une odeur de pain chaud, de viennoiseries sans matière grasse émulsifiée. Sous les doigts, presque tout était froid, sauf ce qui se mangeait. Le cliquetis des touches de la caisse-enregistreuse, le ronron du frigo où étaient entreposées les bûches à Noël, le dring de la sonnerie à l'entrée : ces petits bruits faisaient de la boulangerie le centre névralgique du village.

UN BUS PAR JOUR

Aujourd'hui, le comptoir est toujours là, mais la lumière blanchâtre du néon qui grillait au-dessus des éclairs au café s'est éteinte pour de bon. Elles sont nombreuses, ces boulangeries de campagne à avoir vu tomber leur enseigne : 700, d'après l'Insee,

entre 2005 et 2014. Et pourtant, il y a toujours autant de commerces de pain en France. Beaucoup ont rouvert en ville, avec des horaires plus fixes et des jours de repos garantis, grâce au salariat.

Dans le grand espace où les clients faisaient la queue et s'échangeaient les derniers potins, on a installé des porte-manteaux. Les manteaux d'ailleurs, où étaient-ils avant ? Je ne m'en souviens plus. Le grand four de boulanger a été revendu en pièces détachées, et j'ai maintenant même le droit de dormir au fournil — une invitation lancée par ma marraine, dont je n'ai jamais vraiment su si elle était sérieuse.

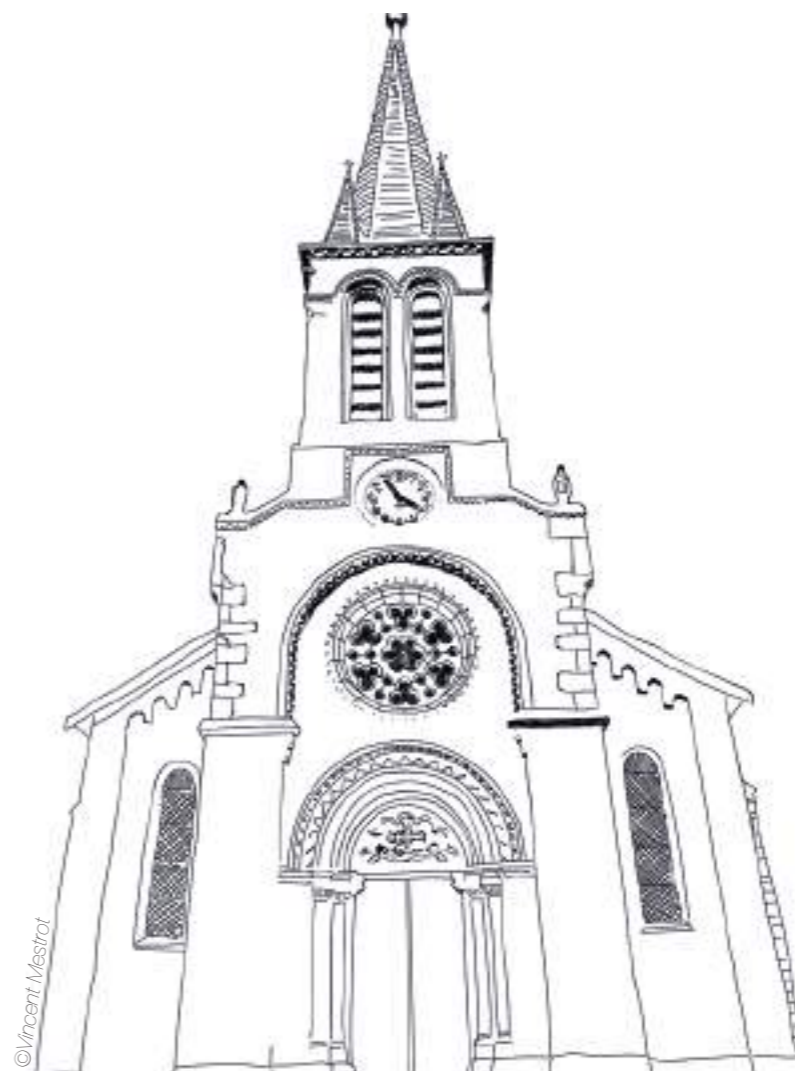
Il reste des vestiges de l'activité marchande. Au mur, sur une minuscule étagère, il y a une assiette, sérigraphie du lavoir sexyforgeois, avec un autocollant orange, marqué 5,30 euros. Juste au-dessus de l'ancien étal à bonbons, trône aussi un tout petit tableau représentant ce lavoir. Contre la porte, un tableau en liège continue d'indiquer que « *nos amis les animaux ne sont pas les bienvenus dans la boulangerie* ».

Elles sont nombreuses, ces boulangeries de campagne à avoir vu tomber leur enseigne : 700, d'après l'Insee, entre 2005 et 2014.

amis les animaux ne sont pas les bienvenus dans la boulangerie ».

Le magasin n'en est plus un depuis onze ans. Il a fermé au réveil- lon de 2008, et c'était drôlement triste. Loulette, le corps usé, avait

plus qu'atteint l'âge de couler une douce retraite, et les finances de la micro-entreprise ne permettaient pas d'embaucher une nouvelle vendeuse. Patrick, encore loin de pouvoir prétendre à la retraite, a lui entamé une nouvelle vie de transporteur pour l'hôpital. Il véhicule linge de lit et médicaments et ses poumons ont trouvé une nouvelle jeunesse. Pendant plusieurs années, sa reconversion s'est faite de formations poids lourds et d'enchaînements pas franchement légaux de CDD avant un CDI aussi attendu que mérité. La boulangerie, c'était le dernier commerce de Sexey-aux-Forges.



L'église de Sexey-aux-Forges

Un dépôt de pain a fait long feu. Il reste toujours la Poste, ouverte quelques heures par semaine. Les bus passent une fois le matin, une fois le soir. À Sexey, pas de pharmacie non plus, ni de cabinet médical. L'école, elle, continue d'accueillir les enfants des villages alentours. Mais aucun ne peut savoir que leurs aînés terminaient leur journée par un goûter chez Loulette. Dans le village, on semble avoir oublié qu'un jour, on trouvait du pain

sur la place de l'église. Ma famille se réunit toujours les jours de fête et les dimanches, encore bien souvent dans l'appartement au-dessus de la boulangerie. Plus besoin d'attendre 13 heures : on trinque à notre santé, dès que midi sonne à l'église, restée elle au centre du village.

Emeline VIN

La génération absente

La commune de Langogne, en Lozère, manque de jeunes. Beaucoup sont contraints de quitter la ville, la faute au manque d'emplois.

Si on envisage de traverser Langogne avec ma grand-mère, il faut se préparer à être salué par toute la cité. De son diplôme à sa retraite, elle a travaillé en tant qu'institutrice dans l'école élémentaire de la ville. La vieille dame qu'elle croise près de la fontaine, elle l'a reçue lors des rencontres avec les parents d'élèves ; c'est elle qui a appris à lire au boucher et à compter à la boulangère.

Cela a toujours été une source de stress pour moi qui suis maintenant habituée à l'anonymat des villes. Je me sens obligée d'être présentable lorsque je suis avec elle – pas de jean troué, de jogging, toujours maquillée. Prête pour le regard scrutateur des gens qu'on croise. Leur objectif : déceler à quel membre de ma famille je ressemble le plus (car évidemment, ils les connaissent tous). C'est véritablement un sport que tous les Lozériens pratiquent, et auquel je m'essaie sans trop de succès.

Dans cette ville du nord de la Lozère qui compte environ 2 900 habitants, il n'est pas exagéré de dire que ma grand-mère connaît tout le monde, ou bien le fils, le frère ou la mère de tout le monde. J'ai parcouru la ville avec elle pour qu'elle me parle de

Dans la ville de Langogne, peu d'initiatives sont prises pour attirer les jeunes.

© Szeder László / C.C. 4.0



ce qu'elle était avant, et de ce qu'elle y voit maintenant. Alors que nous marchons et saluons les personnes appuyées sur leurs cannes, une absence saute aux yeux : celle des jeunes.

Depuis 1968, Langogne s'est vu amputée de plus d'un quart de sa population. En 2017, elle affiche un solde naturel de -23. Cela signifie qu'il y a 23 décès de plus que de naissances. Le déséquilibre des générations s'est peu à peu inscrit dans les rues de la ville.

PARTAGE DE MAISON

Nous passons devant le cinéma récemment rénové. À côté, la maison de mon oncle et ma tante éloignés.

Politesse oblige, nous nous arrêtons pour prendre un thé et des croquants aux amandes. Laure et Violaine, leurs filles, ont une vingtaine d'années et ont toutes les deux grandi dans le centre-ville de Langogne, avec leurs parents, vendeurs de meubles, qui gagnent bien leur vie. La famille partage sa maison avec deux des grands-parents, ce qui, jusqu'à assez récemment n'était pas inhabituel dans un département comme la Lozère.

C'était également le cas chez mes grands-parents jusqu'au décès de mon arrière-grand-mère. La maison était divisée en deux : l'étage appartenant à mes grands-parents et leurs enfants, le rez-de-chaussée à mes arrière-grand-parents. Comme beaucoup d'autres, leur maison dispose donc de deux cuisines, deux salles de bains, et de multiples chambres. Leurs enfants ne sont, eux, pas restés une fois arrivés à l'âge adulte. Aujourd'hui, la cuisine du bas est réservée aux tâches excep-

Pour les Langonnais de la génération de mes grands-parents, les jeunes sont une génération sacrifiée.

tionnelles et qui demandent de l'espace – faire du pain, vider les poulets de la basse-cour lorsqu'ils viennent d'être tués, préparer les confitures. Pour Laure et Violaine, cette vie commune dans une maison où elles sont toutes deux restées jusqu'à la fin du lycée a créé un attachement fort à leur famille et à la ville. Tout en leur donnant des opportunités de mobilité grâce à la situation financière de leurs parents.

Toutes deux sont parties étudier à l'Université de Montpellier – la plus proche – après le baccalauréat. Violaine, la plus jeune, a étudié la communication et enchaîne maintenant les stages dans un média parisien.

Laure a choisi de devenir professeure d'anglais après

une année d'études au Royaume-Uni. « L'avantage de l'enseignement, c'est que l'on peut faire des vœux d'affection. Moi, je voulais rester en Lozère. Alors même qu'en sortie d'études il est difficile d'avoir son premier vœu, je l'ai obtenu, explique-t-elle. Mais beaucoup d'amis du lycée qui souhaitaient eux aussi rester dans le coin ont dû renoncer car, à partir du moment où l'on atteint un certain niveau d'études, il devient difficile de trouver un emploi qualifié ici. » Pour les Langonnais de la génération de

mes grands-parents, les jeunes sont une génération « sacrifiée ».

CDD À SAINT NICOLAS

Opportunités d'emplois, accès à la propriété... Les plus âgés ressentent l'absence d'une génération dans leur petite société. Les jeunes restent jusqu'au lycée puis partent à l'université. Parfois, ils reviennent. Sans que les portes de l'emploi ne leurs

●●● soient grandes ouvertes. « *Ma fille souhaitait rester vivre à Langogne, raconte Martine, fraîchement retraitée. Dès le lycée, elle s'est donc orientée vers un bac pro dans l'accompagnement de personnes handicapées. Depuis plusieurs années, elle enchaîne les CDD au foyer Saint-Nicolas.* » La résidence qui peut accueillir 73 personnes en situation de handicap mental, est pour beaucoup de jeunes la voie privilégiée pour trouver un emploi dans la région. L'été, ceux qui veulent trouver un job glissent leur CV dans la boîte de Saint Nicolas, ou bien dans celle de l'Intermarché ou du Netto de la ville, tous les deux côte-à-côte. Être jeune à Langogne pousse malgré tout à prendre une initiative qui peut être un atout indéniable pour débiter une carrière professionnelle : celle de passer son permis le plus vite possible. Car si Langogne compte une boîte de nuit, elle n'est pas le centre névralgique des soirées des jeunes. Ils ne manquent, par contre, jamais une fête de village. Dès lors, être mobile devient indispensable.

Généralement célébrées dans les salles des fêtes avec alternativement un méchoui, ou un aligot et des saucisses, les « fêtes votives » regroupent tous les âges. On y trouve autant de familles que de personnes âgées et de jeunes, renforçant l'idée que « tout le monde se connaît ». Même ceux partis étudier ou vivre ailleurs reviennent souvent pour ne pas manquer la fête de leur village.

L'ÉCONOMIE DE L'ESSENTIEL

À l'entrée de la ville, un panneau publicitaire vante encore un hôtel pourtant fermé depuis plusieurs années. Dans la rue principale, les vitrines condamnées se succèdent. Là, c'était le magasin de jouets où ma grand-mère amenait ma mère; là c'était le boucher, et ici, une boutique de vêtements qui a baissé le rideau il y a déjà longtemps.

Dans la mercerie où se rend ma grand-mère, les prix sont toujours inscrits à la main sur des morceaux de carton. Une porte au fond de la boutique laisse entrevoir la télévision que la propriétaire regarde lorsqu'elle n'est pas alertée par la clochette en haut

de la porte de son magasin. Au moment de payer, elle fait le total en tapotant sur sa calculette avant de rédiger un « ticket de caisse » à la main. La carte bleue est encore d'usage bien plus occasionnel que les traditionnels billets de banque. À Langogne, la municipalité a pris peu d'initiatives pour attirer les jeunes. Comme dans beaucoup d'autres villes rurales, l'arrivée d'un hypermarché – en l'occurrence Intermarché – a syphoné le centre-ville. Tandis que l'hypermarché a connu des agrandissements, les rues de Langogne ont perdu leur dynamisme déjà fragile.

UN EXEMPLE QUI SERT D'EXCEPTION

Certains projets de commerces ont été portés, sans succès. Un restaurant de burgers a ouvert et a résisté quelques années avant de mettre la clef sous la porte. Seuls restent les bars les plus institués, les boulangeries, pharmacies, et les pompes funèbres. Certains enfants du pays profitent malgré tout d'un certain appui des langonais : Sylvie Faucher, chocolatière, a côtoyé de nombreux grands chefs comme Paul Baucuse ou Alain Ducasse avant de choisir d'ouvrir sa boutique à Langogne. Après avoir fait l'objet de multiples articles dans la *Lozère Nouvelle* et de reportages sur France 3, elle est parvenue à imposer sa chocolaterie auprès des habitants malgré les prix élevés de ses produits artisanaux. Depuis son ouverture, je n'ai connu aucun sapin de Noël qui n'ait pas à son pied des boîtes de chocolats fourrés pour toute la famille. La région de Langogne, qui attire surtout l'été des touristes adeptes de la tente ou du camping-car, peine à sauvegarder ses lieux historiques. Le domaine de Barres, grand château à quelques minutes du centre-ville, est confié par la mairie à de jeunes restaurateurs depuis plusieurs années pour créer de l'emploi et de l'activité. Aucun n'a réussi à rendre son entreprise viable. Alors que j'y travaillais comme serveuse un été, j'y ai croisé plus souvent le maire et ses adjoints que des Langonais. Avec des menus allant de 25 à 45 euros, l'offre ne semblait pas en phase avec les locaux. Entre le *Café de l'Univers* et la boutique de chocolats de Sylvie Faucher se trouve la grande halle. Un lieu



Langogne compte environ 2 900 habitants : depuis 1968, la ville a perdu un quart de sa population.

qui s'anime de manière notable les jours de marché. Un rendez-vous que ma grand-mère ne manque jamais et qui tient lieu d'« agora ». « *Vu ce que j'entends au marché, je pense que Marine Le Pen va gagner dès le premier tour...* », m'avait-elle soufflé avant l'élection présidentielle.

Bastion de l'UMP – puis des Républicains – la Lozère a été l'un des rares départements à placer François Fillon en tête du premier tour. À Langogne, c'est Emmanuel Macron qui a raflé la mise, talonné par le candidat des Républicains et Marine Le Pen. Sur le marché, le sujet de l'immigration crée la discorde et très souvent la défiance. Si Langogne sait qu'elle vieillit, elle ne veut pas pour autant que le renouvellement vienne de l'extérieur.

Alors que nous rentrons, mon grand-père reçoit un coup de téléphone. Debout à côté du guéridon haut en bois verni, il force un peu la voix pour que son interlocuteur, qui partage son grand âge, l'entende. Son visage s'assombrit et il enchaîne les soupirs, le front plissé. Son correspondant vient de lui apprendre qu'un autre membre de la Fnaca, l'association langonnaise des anciens combattants de la guerre d'Algérie et de leurs épouses, vient d'être hospitalisé. Au dîner, on glisse à demi-mots que la fin est proche. Car c'est l'un des pendants des villes rurales où tout le monde se connaît, et qui prennent de l'âge : chaque semaine, on consulte les annonces de décès à la fin de la *Lozère Nouvelle*. Souvent, on y reconnaît un nom.

Océane HERRERO

Des platanes et des hommes

Le *Café des Platanes* est un lieu emblématique de L'Île-Rousse. Entre histoires de familles et souvenirs d'enfance, le café raconte la Corse à travers les visages de ses patrons.

À l'ombre des platanes, on ne ressent plus la chaleur étouffante des après-midis corses. Une centaine de tables est disposée sur la terrasse. Les touristes et les habitués se retrouvent au *Café des Platanes* pour siroter une boisson fraîche, et même parfois, s'offrir une glace.

Dans la petite ville de L'Île-Rousse, le *Café des Platanes* s'est établi il y a presque un siècle, en 1928. Jean-Baptiste Luciani et sa femme tenaient l'établissement qui s'étalait sur le chemin de terre devant le café, à l'époque où il n'y avait pas de route en bitume. Leurs deux fils, Cyprien et Dominique Luciani, dit Mimi, ont ensuite pris la relève.

Après la disparition des deux frères, il y a quelques années, le bistrot a été repris par Jean, le fils de Cyprien. Situé dans la partie moderne de la ville, le *Café des Platanes* est une véritable institution en Balagne, dans le nord-ouest de la Haute-

« Quand j'étais en vacances, j'espérais en secret qu'on lance l'appel de la glace au café des Platanes, alors que le soleil se couchait derrière la colline. »

Corse. Une institution familiale où les discussions sont franches et où la *Pietra*, la bière locale, coule à flots.

Le café a longtemps été le rendez-vous des affairistes et des touristes encore ensablés venus se rafraîchir autour d'une glace. Des chaises en plastique de couleur marron, des tables marquées du sceau du café, du sable, quelques serviettes en papier salies au sol... et des platanes. Les fameux platanes qui entourent le troquet et lui donnent cette identité si ancrée dans l'histoire de la ville fondée par Pascal Paoli, figure corse du XVIII^e siècle.

Ce café, c'était celui où mes grands-parents avaient leurs habitudes, celui de mes parents et de ma jeunesse. Quand j'étais en vacances en Corse, j'espérais en secret qu'on lance l'appel de la glace au *Café des Platanes*, alors que le soleil se couchait derrière la colline de L'Île-Rousse et que nous venions de terminer de dîner.

« NOS FAMILLES SONT AMIES »

En plus d'être un endroit de souvenirs pour la petite fille que j'étais, ce café représentait pour ma famille une maison d'amis. Mes grands-parents venaient chaque année, plusieurs fois dans l'été, passer du temps sous les platanes. La fille de Mimi avait même effectué un

stage chez l'un de mes oncles aux États-Unis. Quand nous venions en troupe avec ma famille, Mimi nous saluait tous un à un chaleureusement. Rien de bien



Créé en 1928, le *Café des Platanes* est depuis devenu une institution à L'Île-Rousse. Les habitués et les touristes s'y retrouvent pour boire la bière locale et regarder les matchs de football.

exceptionnel pour un gérant qui connaît ses habitués. Mais le plus étonnant, c'est qu'il slalomait entre les tables et faisait la même chose avec chaque client qui prenait place sur la terrasse.

Xavier Bertrand et Pierre Moscovici y avaient aussi leurs habitudes. Décontractés, presque incognito, ils venaient siroter leur *Pietra* pendant leurs congés d'été. « *Alors les impôts, tu vas les baisser?* », avait lancé Mimi à l'ancien ministre de l'Économie et des Finances, me raconte Jean Luciani, son neveu, lorsque je vais lui rendre visite durant l'été 2018 pour boire un café. Un brin moqueur, Mimi savait discuter simplement avec les clients, tous les clients. Véritable ambassadeur de la ville, épïcureur, il réussissait à nouer des

amitiés avec tout le monde, notamment avec mes grands-parents. « *Nos familles sont amies* », me confie Emeline Luciani, la fille de Mimi. Et pour des Corses, ça veut dire beaucoup.

« LE PARLEMENT DU PEUPLE »

Pour la famille Luciani, ce café représente la construction de toute une vie et de leur patrimoine familial. Jean Luciani se souvient d'un match de football en 1978, alors qu'il venait de commencer à travailler pour son père. « *Dans le bar, les anciens mettaient des chaises au milieu de la route et ils refaisaient le tacle, ils se lançaient par terre* », se rappelle-t-il avec nostalgie. « *Aujourd'hui, ce ne serait plus possible* », regrette-t-il. ●●●

●●● Non, en cet après-midi de la fin du mois de juin 2018, en pleine Coupe du monde de football, les spectateurs du match sont calmes. Ils regardent religieusement l'écran plat de l'autre côté de la route qui, à présent, sépare l'établissement de la terrasse. Finie l'euphorie de ces belles années.

Autre souvenir? Celui du 10 mai 1981. « *On a vidé le bar et on a fait la fête. Les gens tiraient avec des fusils dans les arbres. Je crois qu'ils ont cassé quelques guirlandes à l'époque* », raconte-t-il, un sourire aux lèvres. Fief de la gauche locale, le bar célébrait la victoire de François Mitterrand à l'élection présidentielle. L'établissement connaît des moments d'euphories, des moments de colères, de crispations aussi.



Le *Café des Platanes* est une histoire de familles. Cyprien et Mimi Luciani ont pris la suite de leurs parents. Depuis que le fils de Cyprien a repris l'affaire, la photo de son père et de son oncle est sur la carte.

Les esprits qui s'échauffent, Mimi les expliquait par une citation de Balzac: « *Le bar est le Parlement du peuple.* » Aujourd'hui, Jean essaye tant bien que mal de conserver l'esprit du café. Il a remis à jour la carte avec d'anciennes photos. Preuve d'une certaine nostalgie, un vieux cliché de son père et de son oncle trône à l'entrée du troquet. Tout est bon pour regoûter au passé. Mais il sait que les enfants ne reprendront pas l'affaire. Comment voit-il l'avenir? « *Oh, moi tu sais, je ne pense pas au futur. Pensons au présent, c'est déjà bien suffisant* », affirme-t-il, le regard nostalgique derrière ses petites lunettes bleues. Elles reflètent les feuilles des platanes sur la terrasse.

Auriane GUERITHAULT



© Mariou Vnzent

Mouton noir du tourisme blanc

La ville savoyarde de Bourg-Saint-Maurice est connue pour les luxueuses stations de ski qui l'entourent. Son développement a été largement entravé, ces dernières années, par l'essor du tourisme international et du concept « au pied des pistes ».

Mes grands-parents s'assuraient toujours de trois choses primordiales lorsqu'ils nous accueillait dans leur chalet à Bourg-Saint-Maurice. À notre arrivée, des jouets mécaniques et des contes pour enfants encombraient le coin du salon jouxtant la cheminée. Trois belles

tommes attendaient dans la cave, enveloppées de papier, en prévision d'une fondue improvisée. Et nos forfaits de ski et les laissez-passer pour le téléphérique étaient suspendus à la patère dans l'entrée. Nos prénoms y avaient été soigneusement tracés au feutre sur un rondin de bois et entrelacés d'edelweiss. ●●●



© Stuart Allen

En 1973, les premiers aménagements se terminent aux Arcs 1 600: la station dispose de 4 000 lits, au pied des pistes.

●●● De mes 10 à mes 19 ans, les hivers se sont succédé presque à l'identique. Du moins en apparence. La même épaisse couche de neige recouvrait les toits, les voitures, les pins et les montagnes. Pour les fêtes, on allait toujours au grand centre-commercial Auchan, où l'on achetait les mêmes huîtres, la même oie, les mêmes papillotes. À cela s'ajoutait ponctuellement un saumon en gelée, à la demande insistante de mon papi. La liste de courses aurait aisément pu être recyclée, année après année, épinglée sur le frigo comme un rituel de Noël. Pour le ski, la procédure était tout aussi immuable. Le téléphérique de Bourg-Saint-Maurice me paraissait

toujours gravir la pente avec fougue. Je ne remarquais pas que, plus le temps passait, plus il devenait désuet. À mes yeux, Bourg était comme figé dans une boule à neige. Un environnement préservé, où rien ne pouvait altérer nos vacances parfaites. Bien sûr, tout a changé.

Dans les années 1960, avec le développement du tourisme en montagne, des sports d'hiver et des infrastructures de loisirs, Bourg-Saint-Maurice captait tous les fantasmes de vacances enneigées. Les chalets en bois flambant neufs accueillaient les touristes par milliers. Les commerces prospéraient.

PIERROT LE PHOTOGRAPHE

La boutique de Pierrot Descotes, photographe professionnel et cousin éloigné de ma mamie – je n'ai jamais vraiment compris le lien de parenté qui les unissait – affichait alors de magnifiques clichés, en noir et blanc. Les clients s'y pressaient. Les gros plans d'edelweiss et les chalets d'alpage ensevelis sous la neige partaient les premiers. Les clichés de bouquetins et de chamois étaient ensuite victimes de leur succès.

Pierrot vendait aussi une large gamme de matériel pour la photographie argentique. Mais la fréquentation de son magasin diminuait drastiquement avec le déclin touristique de la ville. La devanture, désormais barrée de chatterton, évoque ce passé glorieux, piétiné par l'essor du tourisme international.

Avec le développement des stations en altitude et des logements luxueux, la vallée de la Tarentaise a été confrontée à un exode massif dans les années 1990. Et Pierrot a perdu toute sa clientèle. Même l'apparition du numérique lui aurait fait moins de tort. « *Les touristes fortunés ne payeront pas des sommes folles pour loger en vallée et prendre le téléphérique pendant trente minutes avec les autres vacanciers* », m'expliquait Pierrot. « *Ils veulent être au pied des pistes et avoir le monde à leurs pieds.* »

En octobre 2012, le transfert de la caserne militaire du septième bataillon de chasseurs alpins de Bourg-Saint-Maurice vers Varcès, portait un coup fatal à la

démographie de la ville, amputée de 2 200 habitants. Je n'ai pris conscience de ces éléments que très tardivement. Ma perception de la ville était complètement altérée par l'opacité du cocon familial.

SUR LA CROUPE DE LA POULE

« *C'est facile pour repérer Bourg-Saint-Maurice* », me disait ma mamie en suivant du doigt le contour de la vallée sur une carte en relief. « *En Savoie les montagnes dessinent une poule presque parfaite. Regarde, au bout du bec, il y a Saint-Pierre d'Albigny, où tu habites. Au creux du cou, il y a Moûtiers, où j'ai grandi. Et au sommet de la croupe, il y a Bourg-Saint-Maurice et la maison de papi et mamie.* »

Cette carte m'apparaît aujourd'hui sous un tout autre jour. Lorsque j'étais enfant, Bourg-Saint-Maurice était au centre de mon univers. Dix ans et une licence de géographie plus tard, je ne vois plus qu'une seule chose : Courchevel se trouve au centre de la poule. C'est elle, la « Saint-Tropez des neiges », qui capte tout.

L'essor de cette station de sports d'hiver, l'une des plus huppées et performantes de France et d'Europe, a provoqué ce que les géographes appellent un « effet tunnel ». Aujourd'hui, pour rejoindre Courchevel, on traverse la vallée de la Tarentaise sans

même s'y arrêter. L'attraction qu'exerce la station éclipsé complètement les autres villes de la vallée, reléguées au rang de villes-étapes. Cet « effet tunnel » a rapidement eu des conséquences sociales et spatiales sur la ville de Bourg.

Pendant qu'avec mes frères et soeur nous allions skier aux Arcs, la station qui surplombe Bourg-Saint-Maurice, mes cousins – dont les parents sont moniteurs de ski et résidents de Bourg toute l'année – poursuivaient leur cursus de ski-études à Courchevel.

« AU PIED DES PISTES »

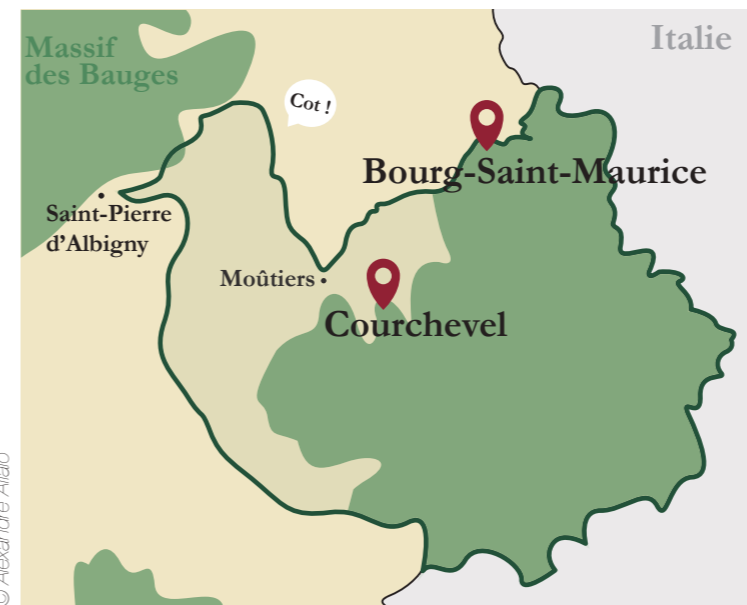
Comme Pierrot l'avait prédit, l'arrivée du concept « au pied des pistes » a achevé d'ostraciser Bourg-Saint-Maurice. Il fallait être toujours plus près des domaines skiables. Les touristes russes, américains, chinois, hollandais payaient le prix fort pour goûter la neige fraîche. Ouvrir la porte de l'hôtel, chausser ses skis sur le perron et filer sur les pentes. Mon oncle et ma tante nous racontaient pourtant une réalité toute autre sur les pistes de Courchevel et Val d'Isère. « *Les touristes étrangers sont souvent très riches. Ils payent pour un cours particulier à la journée mais vers 11 heures, ils en ont marre et veulent aller boire un coup dans le bar au sommet des pistes. L'après-midi, ils sont rapidement fatigués. Ils finissent par nous donner congé pour aller retrouver leurs amis.* »

Cette étiquette « au pied des pistes », que l'on retrouve désormais comme critère de recherche sur de nombreux sites de réservation, donne naissance à des complexes hôteliers géants et fait grimper les prix de l'immobilier dans les stations. Bourg-Saint-Maurice, bien sûr, fait face au phénomène inverse.

Aujourd'hui encore, les appartements s'arrachent au sommet du Mont Aiguille tandis que dans la vallée, mes grands-parents ont le plus grand mal à louer leur second appartement en centre-ville.

Les rues sont désertes au printemps et à peine plus remplies l'hiver. Les pavés ne sont ni sales ni étincelants. Les rues ne sont pas assez fréquentées, ni pour être souillées dans le sillage du tourisme de masse, ni pour être entretenues avec l'ardeur que suscite le succès.

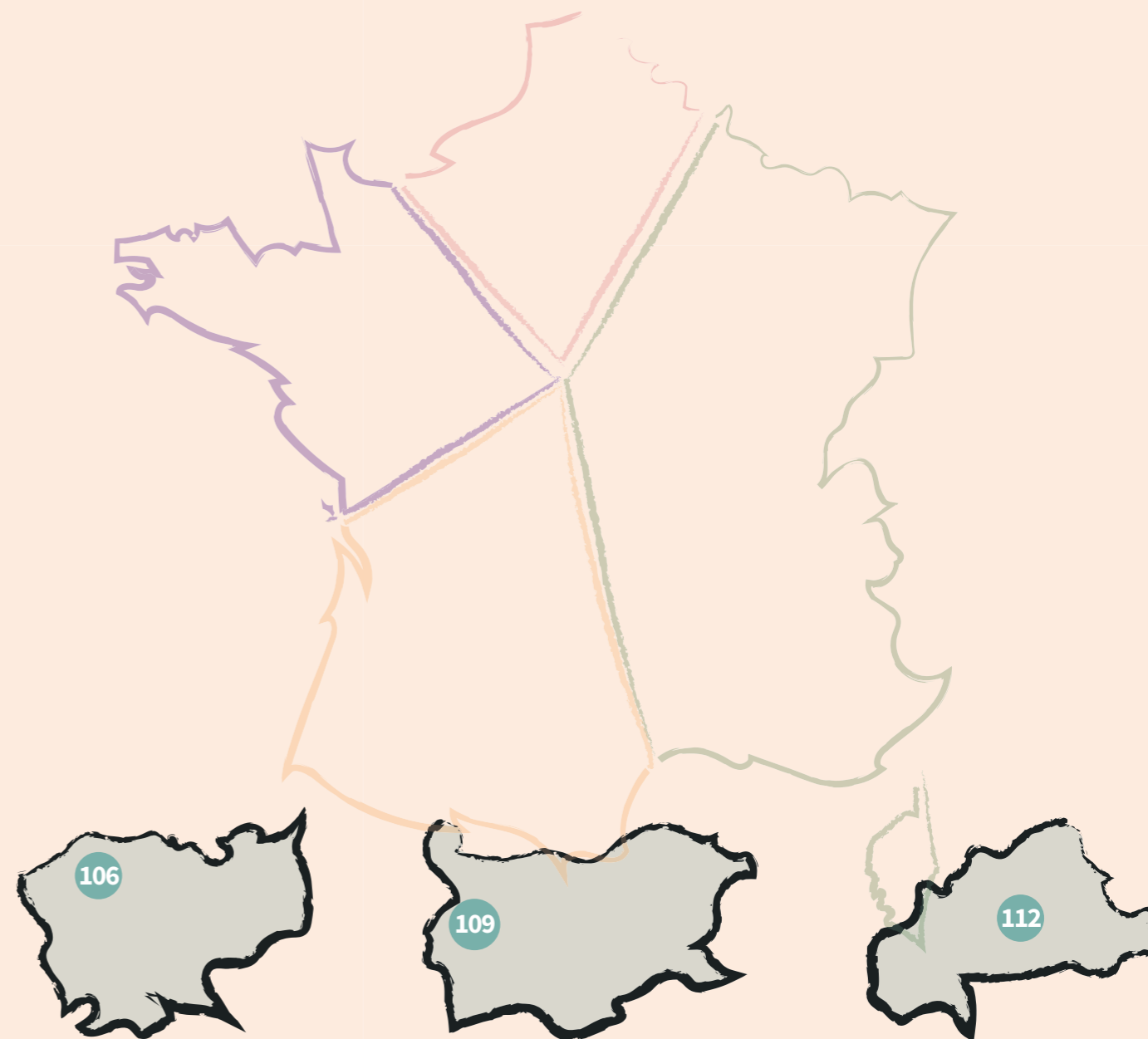
Emma VINZENT



© Alexandre Afello

Pas de côté

Dans ce chapitre, nous prenons le large. Celui du Cambodge, d'abord. À cinquante kilomètres d'Angkor Wat, temple classé au patrimoine mondial de l'Unesco, on trouve le village handicapé – **PHOUM PIKAR**, en cambodgien – où le réchauffement climatique est plus qu'une lointaine inquiétude (p. 106). Passage en Europe ensuite par **SOFIA**. La capitale bulgare qui se cherche, enclavée entre son passé communiste et son statut récent de destination touristique à la mode (p. 109). Notre retour en enfance s'achève à **OUAGADOUGOU**, au Burkina Faso (p. 112). L'écho de la pluie sur le toit, les craies qui crissent sur les ardoises, le calcul mental: des souvenirs d'école et surtout, Monsieur Koala.



Le village handicapé



© Illustration Vincent Mestrot, d'après une photo d'Oudom Heng

Mon village est situé à cinquante kilomètres du temple d'Angkor Wat, inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco.

Je suis retourné à Phoum Pikar, au Cambodge. Les choses ont beaucoup changé depuis mon départ : mon village se vide de ses habitants, qui émigrent pour le travail.

J'ai grandi dans un petit village du Cambodge. Il se situe dans la province de Siem Reap, dans le nord-ouest du pays et à cinquante kilomètres du temple Angkor Wat, monument célèbre dans le monde, inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco. Mon village est pauvre parce qu'il n'y a pas d'activités économiques. Pourtant, il n'est pas très éloigné du centre-ville. Mais, à cause

de la mauvaise gestion des transports, il faut au moins deux heures de route pour y accéder en motocyclette. Mon village, connu sous le nom de Phoum Pikar, le village handicapé en français, se trouve au cœur de la forêt et près de la montagne. Il a été créé dans les années 1990 pour accueillir d'anciens militaires handicapés et leurs familles, touchés par la guerre civile et les accidents de

mines. Cette terre isolée compte 300 familles, dont la mienne. Mon père, victime des mines, est un ancien chauffeur de camions militaires.

À Phoum Pikar, les gens se nourrissent avec ce qu'ils trouvent dans la forêt et la montagne : des légumes, des fruits ou des animaux sauvages, qu'ils chassent. Les villageois cherchent du miel, coupent les arbres et vendent du bois. Comme beaucoup d'autres habitants, mon père fabrique du charbon en brûlant du bois.

ÉDUCER POUR RÉUSSIR

La plupart des gens du village, y compris ma famille, sont défavorisés et illettrés. Il n'y a qu'une école primaire qui compte cinq ou six classes pour scolariser les enfants des 300 familles. Comme l'école n'est pas obligatoire, certains parents décident de ne pas y envoyer leurs enfants, et les aident à trouver du travail. Le collège est très loin du village. Mon père n'a pas étudié, mais il m'a toujours poussé à le faire parce qu'il sait qu'une vie sans éducation est une existence terrible. Il a fait beaucoup de sacrifices pour que je sois bien éduqué. « *Il n'y que l'éducation qui te sauve de l'ignorance et de la pauvreté. Apprends bien pour avoir des diplômes pour éclairer notre petite cabane* », disait-il.

Grâce à lui, j'ai quitté mon village en 2005. Je me suis inscrit au collège de Phnom Penh, la capitale cambodgienne, où j'étais logé dans un orphelinat. Pendant plus de dix ans, je suis rarement retourné au village par manque de temps et de motivation. J'ai le sentiment qu'il n'est pas utile d'y revenir tant qu'on n'a rien à lui offrir. Je pense qu'il vaut mieux retourner dans son village une fois qu'on a connu le succès, comme un diplôme ou un travail brillant, ou la richesse. C'est pour cela que je ne suis pas souvent retourné au « village handicapé », même quand j'étais en licence de droit à Phnom Penh. Pourtant, ma tête est remplie de souvenirs d'enfance que je ne pourrai jamais effacer.

Je souhaiterais apporter au village mes compétences, fruit d'un bon parcours professionnel, afin de lui rendre des services et de partager mes expériences avec mes copains d'enfance. J'ai promis que, ●●●

PHOUM PIKAR (CAMBODGE)

●●● tant que je ne serai pas utile aux autres, je ne rentrerai pas au village. Finalement, après une année de master en France, j'ai décidé de retrouver mes souvenirs d'enfance. Alors, pendant l'été 2018, j'ai rendu visite à mon père. Dans mon village, tout a changé. Sous le soleil d'été, les 40 °C étaient difficilement supportables pour un habitué du climat français. J'ai bronzé rapidement lors des premiers jours de mon voyage. La terre de mon village était brûlante. Certains habitants ont quitté le village et ont vendu leurs terrains aux Chinois venus s'installer en masse pour investir au Cambodge. Ils achètent nos terres pour y construire des usines, des hôtels ou des casinos.

MON VILLAGE SE VIDE

En parlant avec certains villageois, je me suis rendu compte que les gens partaient à cause du chômage et de la pénurie de ressources naturelles. « *Après des années de déforestation, il n'existe plus d'arbres à couper ni de bois à utiliser* », me confie une femme d'une cinquantaine d'années. À cause du réchauffement climatique, la température change constamment. Il fait beaucoup plus chaud qu'avant. Mon père, lui, a décidé de ne pas émigrer et de rester au village, mais il ne peut plus semer de graines : ni du riz, ni des haricots. Rien ne pousse car la terre n'est plus fertile. La population de mon village diminue de plus en plus. La situation est inquiétante : aujourd'hui seules une dizaine de familles habitent encore dans mon village, contre 300 auparavant. Où sont partis les habitants de Phoum Pikar ? Ceux qui restent m'expliquent qu'ils se sont installés dans la capitale ou à la frontière pour chercher du travail en Thaïlande. Selon les données officielles des autorités nationales, plus d'un million de Cambodgiens travaillent, légalement



© Gising / C.C. 3.0.

Mon village est situé à cinquante kilomètres du temple d'Angkor Wat, inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco.

ou illégalement, en Thaïlande. D'après certaines associations, le chiffre réel serait encore plus élevé.

Je n'ai pas retrouvé mes amis d'enfance, ils étaient tous partis du village. J'ai appris que certains travaillent maintenant dans l'industrie du bâtiment, à la frontière, dans des conditions de travail et de vie déplorables et précaires. Ceux qui étaient partis en Thaïlande avaient souvent disparus sans donner de nouvelles. Certains racontaient être exploités, sans jamais recevoir leur salaire. Quant aux femmes, elles étaient souvent victimes de viol.

La famille de ma grande-tante a connu un choc. Ses deux enfants, deux de mes cousins, ont été arrêtés par les policiers thaïlandais. L'un se droguait pour faire face aux conditions de travail difficiles et l'autre travaillait au noir. Là-bas, c'est assez fréquent pour de nombreux travailleurs de consommer de la drogue pour tenir le coup. Après leur libération, mes cousins ne sont plus retournés au village, ils ont déménagé en ville. L'image de mon village a changé et je n'entends plus les voix des enfants.

Oudom HENG

SOFIA

La lente européanisation de la capitale bulgare

Depuis la chute du communisme, en 1989, et l'entrée dans l'Union européenne, en 2007, la ville de Sofia a entamé une transformation accélérée. Vivre dans certains quartiers reste, malgré tout, difficile.

Le plus pauvre des pays européens, selon Eurostat. « *La misère* », résume mon père bulgare. Depuis que j'ai 2 ans, je me rends dans ce pays plusieurs fois par an pour me replonger dans mes racines. Mon père est retourné y vivre à mes 4 ans, après avoir émigré clandestinement vers la France, en 1986.

À la sortie de l'aéroport, les voyageurs sont immédiatement confrontés aux paysages typiques de Sofia. Les *panelka*, ces grandes barres d'immeubles en béton toutes identiques, héritées du socialisme, bordent la route qui mène au centre-ville. Certains affichent d'énormes panneaux publicitaires Coca-Cola ou McDonald's sur le toit. Depuis quelques années, l'uniformité diminue sur ces façades. Et pour cause, une compétition discrète mais bien visible ne dit pas son nom. C'est au propriétaire qui aura installé les plus belles fenêtres isolantes ou le mieux rénové son balcon. Certains les transforment en loggia quand les économies le permettent. Tous ont passé un coup de peinture autour de leur fenêtre pour ne pas voir la vétusté des immeubles, qui ressemblent désormais à des énormes patchworks gris et blanc.

EXPANSION DES QUARTIERS

Les pavés des trottoirs de Sofia sont, presque à chaque coin, soulevés par les herbes. Quelques habitants se relaient pour l'entretien et pestent contre l'inaction de la mairie. Ces quartiers ne cessent de s'étendre, si bien qu'il a même fallu les numé-

ter. À Lyulin I et II, au nord-ouest de la ville, les places de stationnement ne suffisent plus. Alors, les espaces verts sont devenus des parkings géants où se côtoient vieilles Lada russes et Audi dernier cri.

L'été, des dizaines de chiens errants profitent de l'ombre de ces voitures pour faire une sieste. Ils

font partie du paysage

et ne surprennent

que les touristes. Par

meute de cinq ou dix,

ils fouillent les pou-

belles. Bien que la

plupart des Sofiotes

voudraient les voir

disparaître, de nom-

breux habitants les

nourrissent avec un

peu de pain ou des restes de viande le soir. « *En vivant*

dans la cour, ils découragent les voleurs », nous répétait une

voisine de l'immeuble pour justifier sa générosité.

La nuit, des aboiements résonnent sans interruption

dans les quartiers périphériques de Sofia. Avec la

multiplication des chiens, les chats errants, plus dis-

crets, ont quant à eux quasiment disparu des caves

d'immeubles. Mais il y a encore d'autres animaux qui

peuplent la capitale.

Dans le quartier chic de la ville, les touristes

prennent en photo des calèches de chevaux char-

gées de métaux, qui défilent à toute allure devant

les magasins de luxe installés après la chute du com-

munisme. Le soir, dans les cours d'immeubles, ●●●

“ La nuit, des aboiements résonnent sans interruption dans les quartiers. ”



© Dennis Jarvis / C.C. 3.0

La cathédrale orthodoxe Saint-Alexandre Nevski, l'une des principales attractions touristiques de Sofia.

●●● les Roms laissent leurs chevaux brouter l'herbe mal entretenue, avant de retourner dans leurs immenses bidonvilles, en banlieue.

DES CHANTIERS RÉGULIERS

The Mall, Mall of Sofia, Bulgaria Mall, Paradise Center... La ville compte désormais des centres commerciaux par dizaines. Les jeunes traînent après les cours dans ces immenses bâtiments en verre et profitent du Wi-Fi gratuit. Lorsque je passe devant un chantier en construction, je sais qu'une énorme tour de verre aura poussé quelques mois plus tard. Les grands arbres, premières victimes de ces nouveaux projets, se réduisent comme peau de chagrin, à Sofia. C'est presque devenu un rituel pour moi de constater leur disparition chaque été. Mon père se

réjouit toujours lorsqu'il voit des travaux : « *C'est signe que le pays va mieux.* »

En 2012, le boulevard Vitosha est devenu entièrement piéton. A mon retour, je n'avais pas reconnu cette immense artère commerçante qui traverse une bonne partie du centre. Tout avait changé : des lampadaires aux grandes poubelles métalliques sur roues troquées contre des conteneurs de tri enterrés. Les bancs et jardinières remplacent les voitures en stationnement. Des vendeurs de glaces et autres snacks font la joie des légions de touristes. On ne compte plus le nombre de bars et restaurants qui se font face, des deux côtés de la rue.

Lorsque nous étions plus jeunes, ma sœur et moi, parfois mon père nous emmenait sur le boulevard Vitosha pour nous montrer les lieux qui avaient mar-

qué son enfance. La vendeuse de tomates, amie de ses parents, installée à côté du marché aux livres. L'appartement au numéro 35, où il avait passé les premiers mois de sa vie. Le restaurant *Hadjidraganov*, aujourd'hui un véritable attrape-touristes, où il avait annoncé à ses parents son départ clandestin pour la France. Les Bulgares ne ratent jamais une occasion d'évoquer le passé et de partager leurs anecdotes de la période soviétique. Ces années sombres s'éloignent à mesure que les blocs de béton froids et sinistres laissent place à des bâtiments aux allures de pâtisseries géantes. Près de chez mon père, à côté d'une ancienne usine à sucre désaffectée, un immeuble peint aux couleurs d'une célèbre marque de chocolat violet borde la route. Cette soudaine liberté architecturale a autorisé toutes les extravagances dans la capitale.

FUITE DES CERVEAUX

Petit à petit, les routes aussi sont rénovées dans le centre. En plein hiver, les pavés gèlent et fissurent l'asphalte « *de qualité médiocre* », à en croire mon père. Lorsque les orages de l'été éclatent, les trous se remplissent d'eau et les voitures s'embourbent dans ces creux invisibles. En vingt-cinq ans, j'ai vu mon père changer une dizaine de pneus.

Il y a encore quelques années, mon père avait plusieurs amis médecins que nous rencontrions au cours des promenades au parc. En tant que psychanalyste, il avait travaillé quelques années à l'hôpital militaire de Sofia. Désormais, certains d'entre eux ont quitté le pays pour travailler en Angleterre, en Autriche ou en Allemagne, démunis face aux perspectives réduites. En Bulgarie, un médecin gagne moins d'un Smic français. En raison du sous-effectif, les files d'attente sont interminables. Pour se faire soigner, il vaut mieux connaître du monde, à l'hôpital. Avec un salaire minimum tournant autour de 500 leva, soit 250 euros, de nombreux Bulgares sont, pourtant, de toute manière, incapables de payer pour leurs soins. Selon la Chambre de commerce, 65 % des entreprises peinent à trouver des employés qualifiés.

Après le tournant de 1989, plus d'un million de Bulgares avaient déjà fui leur pays natal. Quelques années après l'effondrement du bloc soviétique, mon père est revenu vivre à Sofia. Cours de psychologie à l'université, permanences dans un centre d'accueil pour toxicomanes et dans un cabinet de consultations, qu'il ne quitte jamais avant 21 heures... Pour viser un salaire décent, il cumule plusieurs emplois, ce qui n'a rien d'inhabituel en Bulgarie.

DESTINATION LOW COST

Dans les rues de la capitale, on croise un restaurant tous les 100 mètres et ils sont toujours bondés. Pour les plats traditionnels à base de viande, de pommes de terre ou de haricots, on s'en sort pour cinq euros en moyenne: ce qui revient moins cher que de faire des courses. Par conséquent, les Bulgares

Les Bulgares mangent plus souvent au restaurant que chez eux.

mangent plus souvent au restaurant que chez eux. Depuis l'entrée du pays dans l'Union européenne, le tourisme est encouragé par l'arrivée des lignes aériennes low cost. Ce sont souvent des jeunes à la recherche d'une expérience dépay-

sante et accessible. Avec la compagnie hongroise Wizz Air, un voyageur peut venir de Paris pour une cinquantaine d'euros. En 2017, 6,5 millions de personnes ont atterri à l'aéroport de Sofia, soit 30 % de plus qu'en 2016. Cette année, alors que Plovdiv, la deuxième ville du pays, est devenue une des deux capitales européennes de la culture, la fréquentation devrait encore augmenter. Destination encore peu connue il y a quelques années, la Bulgarie reste une société conservatrice et traditionnelle, avec un mode de vie rural qui n'a quasiment pas changé depuis un siècle. Il en va différemment dans les villes, qui offrent une immersion dans la culture orthodoxe, tournée vers l'Europe.

Laura TAOUCHANOV

Revoir Monsieur Koala

En juin 2018, j'ai retrouvé, près de quinze ans plus tard, l'instituteur pour lequel mes souvenirs d'enfant sont les plus intacts : Monsieur Koala, mon maître de CM1.

Les arbres et autres herbes ont maintenant laissé place à des habitations et à des gamins qui roulent joyeusement dans la poussière. À l'époque, mes amis et moi traversions la brousse pour rejoindre le bâtiment rouge, couleur de ses briques en pierres taillées. J'étais alors en CM2 au « Sono 2 ».

Le Sono 2, c'est l'annexe du complexe scolaire Sono où mes parents m'avaient inscrit à l'école primaire en 1997. J'ai passé cinq ans dans cette école à six classes, construites en terre battue et communément appelé « banco ». Les portes peintes en vert tranchent avec la rouille et la poussière. Nous étions heureux les jours de classe où il pleuvait. L'écho des gouttes d'eau sur les toits, en acier ondulé, était si bruyant que le maître était obligé de suspendre son cours. Nous étions alors autorisés à dormir. La vague de vent frais chargée d'humidité qui pénétrait dans la classe glissait certains d'entre nous dans un sommeil profond. Le maître les réveillait d'un coup de chicotte, lorsque la pluie s'arrêtait sans prévenir et qu'ils ne s'en rendaient pas compte à temps pour reprendre les cahiers ou les ardoises.

Cinq ans, donc, au complexe Sono. J'aurais dû y poursuivre mon CM2, mais à quelques mois de la

rentrée, une deuxième classe a été construite pour avoir davantage de place. Nous étions environ 80 en CM1. Tout le monde n'avait pas obtenu le certificat d'études primaires, qui permet d'entrer en

classe supérieure. J'ai ainsi été « affecté » au Sono 2, situé à près de trois kilomètres de ce que nous appelions quelques jours plus tard Sono 1 pour éviter la confusion. Ajoutés aux 800 mètres qui séparait notre maison de mon ancienne école, j'avais

plus de sept kilomètres aller-retour à parcourir à pied chaque jour. Aussi loin que remontent mes souvenirs, je ne m'en suis jamais plaint.

« DES FRUITS DE KARITÉ ET DE RAISIN »

D'abord, je n'étais pas seul. Élodie, la fille du voisin, y avait été aussi mutée. Nous rejoignons deux autres amies du voisinage pour faire le chemin. La nouvelle école ayant été construite dans un espace

L'écho des gouttes d'eau sur les toits, en acier ondulé, était si bruyant que le maître était obligé de suspendre son cours.



Monsieur Koala (à droite), en juin 2018, à Sono 1.

où il y avait peu de constructions, nous profitions pendant les heures de pauses des fruits de karité, des vignes et autres arbres fruitiers.

L'idée de ne plus avoir affaire à Monsieur Koala ne me déplaisait pas. J'en étais même ravi. Monsieur Koala, mon maître de CM1, est le genre d'enseignant qui fait battre votre cœur à la seule couleur de son habit. La légende raconte que lorsqu'il porte une chemise rouge, « *c'est que ça va chauffer* » en classe. Comprendre : les bénéficiaires de la chicotte seront très nombreux. Je me

souviens encore de ses exercices de calcul mental le vendredi matin. Le principe était le suivant : l'enseignant donnait une opération à faire et les élèves avaient cinq secondes pour écrire le résultat sur leurs ardoises. Puis alors, on entendait le fameux « *levez vos ardoises* ». Monsieur Koala passait dans les rangées, sa chicotte dans la main droite, sa béquille dans la main gauche.

Les élèves qui ne brandissaient pas la bonne réponse recevaient alors le fouet en plein dans le dos, transformant la classe en un pleuroir le temps ●●●

OUAGADOUGOU (BURKINA FASO)

●●● de l'exercice. Le genre de scènes difficiles à vivre mais agréables à raconter aux jeunes générations en usant à volonté du terme « à notre époque ».

Ce matin de juin 2018, en me rendant à Sono 2, je m'attendais juste à constater ce que seize ans avaient fait de notre salle de classe. J'ai été servi. Le vide a cédé la place à une trentaine de salles qui accueillent désormais plus d'un millier d'élèves. Dans la cours de récréation, leur brouhaha a remplacé le chant des oiseaux et le silence des arbres.

RAVIS DE NOUS REVOIR

Nous n'étions qu'une vingtaine à l'époque et Sono 2 se résumait à une unique classe. Il est devenu une école à part entière et même un groupe scolaire, puisque des élèves du primaire côtoient désormais ceux du secondaire. Un mur de barbelés, de plus de deux mètres de haut, borde l'établissement. Des barbelés similaires à ceux de Calais, dans le nord de la France, censés empêcher les migrants de rejoindre le Royaume-Uni. Si au moins il pouvait éviter à certains enfants d'abandonner leurs études. Souvent, ils délaissent leur scolarité pour des raisons diverses, dont la modestie des moyens de leurs parents.

Aux abords de l'établissement, des vendeuses guettent 10 heures, l'heure de la pause, pour vendre un goûter aux élèves. Du pain ou des patates douces bouillies attendent dans leurs plats. Un surveillant me reçoit. Son regard traduit sa pensée : mon visage lui est familier ; il est convaincu de m'avoir déjà rencontré, mais ne sait plus quand exactement. Je le reconnais aussi. Je le voyais régulièrement dans la cour de l'école sans savoir à l'époque ce qu'il faisait exactement.

Il me conduit devant une salle où une vingtaine d'enseignants occupent les tables-bancs. Ils corrigent des copies de leurs élèves qui ont débuté un examen blanc la veille. L'ambiance y est bon enfant. Le surveillant ressort de la salle avec le doyen. Il passe à travers les tables-bancs, une béquille dans la

main gauche et un stylo rouge dans la droite. Il s'agit de Monsieur Koala. Il s'avance vers moi, serein.

« Bonjour jeune homme, vous allez bien ? ». Monsieur Koala me vouvoie ? C'est sûr, lui non plus ne m'a pas reconnu.

- Je suis Vincent Bado, un de vos élèves de CM1 en 2001-2002. »

- Ah d'accord ! Vous savez, cela fait longtemps que j'enseigne maintenant. J'ai vu passer tellement de têtes qu'il m'est difficile de me rappeler de tout le monde.

Je suis un peu déçu. Il ne se souvient toujours pas de moi. Dans une ultime tentative, je joue, souriant, la carte de l'humour : « Mais vous n'avez pas le droit d'oublier vos meilleurs élèves. » Il sourit aussi. En réalité, Monsieur Koala n'a pas

tort. Il tient la craie depuis plus de vingt-cinq ans à Sono, et nous ne nous sommes plus revus depuis une quinzaine d'années. Il y a sans

doute des élèves que les enseignants n'oublient jamais. Mais bien que n'ayant pas été un mauvais apprenant, j'étais assez timide et trop sage pour marquer mes enseignants.

- Et qu'est-ce que tu deviens ?

- Je suis actuellement en école de journalisme en France.

[Il hoche la tête]

- C'est très bien ça. Comme tu le vois, moi je suis encore là. Mais je me sens de plus en plus fatigué. Je pense passer la main dans quelques années.

Après plus d'un quart de siècle dans ce métier, M. Koala a laissé de l'énergie dans l'enseignement. À peine réagit-il aux blagues adressées par ses jeunes collègues derrière lui, qui se sont rendus compte qu'il discutait avec un ancien élève qui a l'âge de certains d'entre eux. Dans le hall, avant de le quitter, il prononce cette phrase qui résume à merveille la récompense morale d'un éducateur : « Ça fait plaisir de savoir que nous avons servi à quelque chose. »

Vincent BADO

Un mur de barbelés, de plus de deux mètres de haut, borde l'établissement.



L'ÉQUIPE

Rédactrice en chef: Camille Bronchart

Cheffe d'édition: Anaïs Brosseau

Illustration de couverture: Johanna Cincinnati

Rédacteurs: Alexandre Aflalo, Vincent Bado, Juliette Baéza, Vincent Bresson, Camille Bronchart, Emmanuel Calafiore, Agathe Cherki, Manon Claverie, Théo Conscience, Damien Cottin, Harold Grand, Auriane Guerithault, Oudom Heng, Océane Herrero, Marjorie Lafon, Aude Le Gentil, Noémie Leclercq, Maxime Lictévout, Inès Lombarteix, Margaux Magnan, Adeline Mullet, Thomas Perroteau, Clément Polyn, Laura Taouchanov, Emeline Vin, Emma Vincent, Sofiane Zaizoune

Édition: Camille Bronchart, Agathe Cherki, Antoine Cuny-Le Callet, Valentine Graveleau, Noémie Leclercq, Aude Le Gentil, Martina Mannini, Matilde Meslin, Adeline Mullet

Directrice de la rédaction: Corinne Vanmerris

Éditorialistes: Corinne Vanmerris, Charlotte Menegaux

Directeur de la publication: Pierre Savary

MERCÌ À

Anaïs Brosseau, Big Brother de l'espace insécable

Vincent Mestrot, en 300ppp réels

Émeric Théron, pour son assistance 24/24 au premier problème

Alexandre Aflalo, Emmanuelle Colombé et Johanna Cincinnati, *prom' King and Queens* de l'illustration gratuite qui claque

Étienne Combiert et Charlotte Menegaux, les manitous des interwebs

Les étudiants de la 93^e promotion, globe-trotteurs avisés

Pierre Savary, le chef qui sait cheffer

Flickr, parce qu'on n'est pas photographes

Adam, Christophe, Maxime et Mathias, experts ès imprimantes

